SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE

FONDATION EDMOND SOYEZ

LA PICARDIE

HISTORIQUE ET MONUMENTALE

ARRONDISSEMENT DE DOULLENS

VILLE ET CANTON DE DOULLENS

NOTICES PAR M. PH. DES FORTS

AMIENS
IMPRIMERIE YVERT ET TELLIER
37, Rue des Jacobins

PARIS
LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD
82, Rue Bonaparte

M D CCCC XII

VILLE ET CANTON DE DOULLENS

NOTICE PAR M. PH. DES FORTS



DOULLENS. — Église Saint-Pierre. — Chapiteau.

DOULLENS (1)

SITUATION, MONUMENTS CIVILS.

La ville de Doullens fut longtemps l'un des boulevards de la France sur la frontière de l'Artois et la citadelle qui la domine encore décèle son passé militaire.

L'enceinte de la forteresse déjà importante sous le règne de Henri IV, reçut sous Louis XIV de nouvelles défenses; son énorme périmètre bastionné couvre près de cinquante hectares.

Gaston d'Orléans y vint expier ses trahisons, le duc du Maine compromis dans la conspiration de Cellamare y fut retenu prisonnier. Plus tard, Dupont put méditer derrière ses murs sur la faute qu'il avait commise en capitulant à Beylen. Aujourd'hui ses pensionnaires sont moins illustres. La porte d'entrée porte cette inscription quelque peu mensongère : *Ecole de préservation de jeunes filles.* En réalité la vieille citadelle est toujours une prison.

Ça et là, dans la vallée de l'Authie, en amont et en aval, des usines dressent leurs cheminées, et les toits de pannes rouges des habitations ouvrières se détachent

(1) Bibliographie : E. Delgove, *Histoire de la Ville de Doullens.* Amiens, 1865, in-4° (Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie. Documents inédits, tome V).

Je tiens à remercier mon ami M Rodière qui a étudié avec moi les monuments du canton de Doullens. Il a bien voulu me communiquer ses notes, dont j'ai tiré grand profit.

sur la verdure des arbres. Une vie paisible et laborieuse a conquis désormais la cité où les guerres accumulèrent jadis tant de ruines.

Sacrifiant aux idées du jour, les Doullenais viennent d'élever sur l'emplacement de l'ancienne abbaye de saint Michel un palais municipal qui ne serait pas déplacé dans une très grande ville. Ils eurent du moins le bon goût de respecter l'ancien hôtel de ville et son vieux beffroi, témoins de plusieurs siècles d'histoire. Quand Richelieu et Louis XIV vinrent à Doullens c'est là qu'ils séjournèrent. Reconstruit en 1613, l'édifice d'un style banal, se compose de pierres en bossages et de briques. La tour carrée qui le domine garde fidèlement sa cloche : *la Jeanne d'Auxi*. Ce nom évoque une belle page des annales locales. La cloche prise à Auxi-le-Château par les soldats de Malborough fut reprise par les Doullenais qui conservèrent leur trophée. La cloche actuelle, refondue en 1774, rappelle sa glorieuse devancière (1).

Doullens possède, grâce à la munificence d'un de ses enfants, M. Lombart, un joli musée, fondé en 1908. Le généreux Mecène a groupé, dans l'ancienne chapelle des dames de Louvencourt et dans un bâtiment construit spécialement pour les recevoir, des objets de tout genre, mais surtout une importante collection de tableaux, dont le plus remarquable paraît être un marmiton de Joseph Bail.

Dans le jardin sont rangés quelques chapiteaux provenant de l'église Saint-Pierre, la margelle du puits des marmousets qui se trouvait devant l'ancien hôtel de ville et une belle cuve baptismale du XIIe siècle qui appartenait à l'abbaye de Saint-Michel. Ces fonts reproduisent un type fréquent en Picardie et qu'on trouve à Fouencamps, à Buleux, à Gentelles, à Wiry-au-Mont. Ils affectent la forme d'une grande cuvette arrondie au-dessus d'un cadre rectangulaire. Des faisceaux de trois colonnettes avec chapiteaux ornés de feuilles de plantin décorent chacun des angles du cadre.

Quant aux pierres tombales adossées aux murs du jardin, elles proviennent l'une de Paris (XIIIe arrondissement), l'autre de Fontenay-aux-Roses. Elles sont toutes deux fort mutilées.

L'étude des monuments religieux nous retiendra davantage.

ÉGLISE SAINT-PIERRE.

Cette charmante église est l'un des joyaux de l'architecture gothique dans notre département, aussi, n'est-ce pas sans un serrement de cœur qu'on pénètre dans sa nef dévastée. Une étable, une écurie, une charreterie, un magasin à fourrages la déshonorent depuis de longues années : une destruction plus complète la menace. Elle est frappée d'alignement car elle entrave la circulation; la circulation à Doullens!

L'église Saint-Pierre a tenté la plume de plusieurs archéologues. Après Garnier et Dusevel, M. Durand lui a consacré une substantielle notice que je me contenterai de résumer ici (2). Le pauvre monument dont notre confrère raconte la lamentable histoire souffrit mille dommages avant d'être vendu comme bien national en 1792, et après tant de désastres, ce ne sont pas ses mutilations, mais son existence même qui nous étonne aujourd'hui.

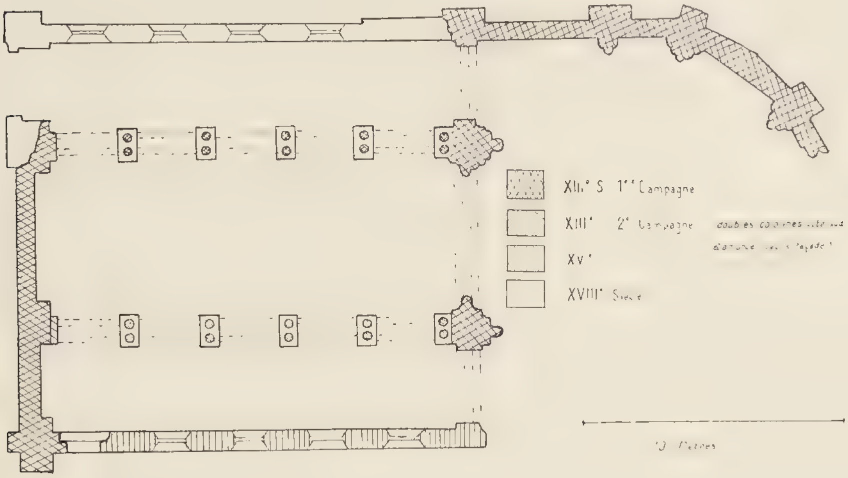
Plusieurs particularités intéressantes distinguent l'édifice.

Il ne reste qu'une partie de l'enveloppe extérieure du chœur avec des arcatures en tiers point et des piles dérasées à environ 3 mètres du sol. Bien que la fonction

(1) L'abbé Delgove donne l'inscription de cette cloche. Ouv. cité, p. 347.

(2) G. DURAND, *Église Saint-Pierre de Doullens (Somme)*, dessin par J. Antoine. Amiens, 1887, in-8°, 19 pp. (Extrait du tome XXIX des Mémoires in-8° de la Société des Antiquaires de Picardie.)

de la première pile flanquée de trois colonnettes demeure assez énigmatique, nous pouvons reconstituer assez bien le déambulatoire sans chapelle composé de quatre pans seulement. Ce plan présentait donc une disposition peu fréquente. Le déambulatoire sans chapelle, qu'on rencontre à Mantes et à Gonesse, peut se prévaloir il est vrai d'un illustre exemple, puisque Notre-Dame de Paris offrait primitivement un tracé analogue; il reste pourtant exceptionnel. De plus, en général, le rond point du chœur est formé d'un nombre de pans variables, mais presque toujours impairs; les pans en nombre pair nécessitaient la présence d'une pile dans l'axe (1).



Doullens. — Église Saint-Pierre. — Plan.

La nef accompagnée de collatéraux et comprenant cinq travées demeure à peu près intacte. Les fûts sont en calcaire dur, quelques-uns monolithes, les autres composés de deux ou trois tambours scellés au plomb. Groupés deux par deux (2) dans le sens de l'axe sur des bases attiques au tore inférieur très aplati et armé de griffes, ces piliers reçoivent des chapiteaux d'une sculpture riche et variée. Bien que des crochets et des feuilles appliquées contre les corbeilles en constituent l'unique décoration, nous pouvons admirer une fois de plus ici la souplesse des artistes du moyen âge qui savaient tirer un si heureux parti de motifs très simples. Un seul tailloir rectangulaire couronne les deux chapiteaux.

(1) Comme à Vignory, Morienval, Saint-Martin d'Etampes, Caudebec, Saint-Maclou de Rouen, Saint-Pierre de Caen, Jumièges (église paroissiale). On peut citer parmi les absides anguleuses, celles de Caudebec-en-Caux, du Neubourg (Eure), de Montmajour (Bouches-du-Rhône), de Chappelaine (Marne), de Picquigny.

« L'abside de la petite église de Deuil-sous-Montmorency (Seine-et-Oise), à peu près contemporaine de la nôtre, et qui présente avec elle une grande analogie, peut donner une idée, dit M. Durand, de ce que devait être celle de Saint-Pierre de Doullens. Elle est à huit pans et présente la même particularité d'un angle sortant à l'extrémité ». (G. Durand, *ouv. cité*, p. 10).

(2) Les colonnes jumelles, suivant M. Lefèvre Pontalis indiqueraient une influence Champenoise. On les trouve à la cathédrale de Sens, à Montierender (Haute-Marne), à Saint-Jacques de Reims, à Champeaux (Seine-et-Marne) et à Saint-Martin d'Etampes. Lefevre-Pontalis, *le Déambulatoire Champenois de Saint-Martin d'Étampes*, dans le Bulletin monumental. Paris et Caen, 1905, in-8°, t. LXIX, p. 242.

Les grandes arcades portent double archivolte. Deux tores amincis dégagés par des cavets ornent l'arête extérieure de chaque voussure. Des dosserets armés d'une demi-colonne et de deux colonnettes prennent naissance sur les tailloirs, face à la nef. Ils s'élèvent jusqu'à hauteur d'appui des fenêtres où ils reçoivent des chapiteaux à crochets. Deux cordons moulurés coupent horizontalement la surface des murs; mais là s'arrêtent les ressemblances entre les deux côtés de la nef. Il arrive fréquemment dans une église qu'une différence de style se remarque d'une travée à l'autre, et cette observation s'applique même à nos plus grandes cathédrales, mais presque toujours les travées sont symétriques. Ici rien de pareil, et ce n'est pas une des moindres originalités du monument.



DOULLENS. Église Saint-Pierre. Chapiteaux

Au nord, un élégant triforium s'ajoure sur le comble des bas-côtés. Une arcade en plein cintre, entourée d'un boudin continu, encadre deux petits arcs en tiers point qui retombent sur une petite colonnette avec chapiteau à crochets. Par suite d'une disposition peu commune, et afin sans doute de conserver au triforium ses proportions élancées, les retombées extérieures des petits arcs, au lieu de correspondre à des demi-colonnes ou à des pilastres, viennent se fondre dans les piédroits de l'arcade principale. Deux fenêtres en tiers point, enveloppées d'un tore continu, s'ouvrent au-dessus du triforium. Des formerets décrivent un arc brisé au-dessus des fenêtres, mais les doubleaux et les ogives montrent seulement quelques amorces.

Au sud, l'ordonnance est plus simple; il n'y a pas de triforium. Bien que les piliers des grandes arcades soient sensiblement plus hauts, et que les clés de ces arcades soient portées à un niveau plus élevé, un espace vide s'étend entre les deux bandeaux horizontaux. La fenêtre, au lieu d'être géminée est simple, un boudin continu l'encadre; dans son tableau perpendiculaire au parement se trouve inséré un remplage flamboyant. Au sud, nous ne voyons ni formeret, ni ogive, ni doubleau et les chapiteaux qui couronnent demi-colonnes et colonnettes semblent n'avoir jamais eu d'autre but qu'un but décoratif et un désir de symétrie, qu'explique suffisamment d'ailleurs la disposition du côté nord.

Il ne paraît pas douteux que si le projet primitif comportait une voûte d'ogive, ce parti fut abandonné peu de temps après.

Les bas-côtés ont beaucoup souffert. Le mur extérieur du collatéral sud date du XV[e] siècle, comme en témoignent ses fenêtres avec moulures prismatiques et bases piriformes; le mur extérieur de l'autre collatéral ne remonte pas au-delà du XVIII[e] siècle; mais les deux doubleaux qui les séparaient du transept gardent encore leur riche mouluration rehaussée de quatre tores amincis.

Le pilastre établi sur le tailloir des chapiteaux géminés ne sert pas de piédroit à un doubleau comme on pourrait le croire, il tient lieu de contrefort pour épauler le mur de la nef. Les bas-côtés ne furent jamais voûtés, et comme aucune trace de plancher n'apparaît au-dessus des grandes arcades, il en faut conclure qu'ils montaient jusqu'à la toiture, et que le triforium du côté nord communiquait

directement avec le bas-côté. Saint-Pierre de Doullens présentait donc une ordonnance quelque peu semblable à celle de l'église d'Eu et de la cathédrale de Rouen.

On pénètre aujourd'hui dans la nef par une porte du XVIIIe siècle, en arc surbaissé, qui s'ouvre à l'ouest dans l'axe du collatéral nord, mais le reste du mur occidental conserve encore ses dispositions anciennes. Deux arcs en tiers point avec arête biseautée occupent le rez-de-chaussée, l'un plus grand dans l'axe de la nef, l'autre plus petit dans l'axe du bas-côté sud. Au-dessus, deux fenêtres en plein cintre et très ébrasées, de grande et belle proportion, éclairaient la nef; un meneau les partageaient en deux formes brisées, et une traverse de pierre les coupaient à mi-hauteur.

Les deux piles ouest de la croisée sont encore debout et permettent de rétablir le transept dont les deux bras ne faisaient aucune saillie extérieure. Chacun des piliers est flanqué de deux colonnes et de quatre colonnettes. Des gorges et non des angles rentrants, comme c'est l'usage ordinaire, séparent colonnes et colonnettes. Cette disposition, pour n'être pas exceptionnelle puisqu'on la rencontre dans quelques monuments, par exemple à la cathédrale de Meaux, est pourtant assez rare.

Sur des chapiteaux à crochets ou à feuillages prend naissance le grand arc occidental : il décrit un arc brisé et se compose de deux voussures. Un tore aminci entre deux cavets décore la voussure extérieure, la voussure intérieure porte un simple biseau sur l'arête.

Le triforium extérieur qui développe sur la face nord ses élégantes arcades constitue la principale originalité de l'église Saint-Pierre, et la distingue de toutes nos églises picardes. De l'étude intérieure du monument se dégage un intérêt archéologique incontestable, mais ce morceau d'architecture aux délicieuses proportions provoque notre admiration et nous déconcerte.

A hauteur des fenêtres et devant elles règne un passage qui traverse les contreforts et qu'abrite une arcature géminée en tiers point reliée au mur par de petits berceaux brisés. Les petits arcs toriques reposent d'un côté sur une gracieuse colonnette en délit avec chapiteau à crochet, de l'autre sur une demi-colonne placée dans l'angle du contrefort. Quant aux fenêtres, elles montrent sur leurs arêtes, comme à l'intérieur, un simple boudin continu. Cette heureuse disposition est une particularité de l'école germanique, et M. Enlart pense que Saint-Pierre de Doullens fut bâti par un maître d'œuvres tournaisien (1).

La façade méridionale ne possède pas cette élégante galerie J'ai dit que chaque travée, au lieu de compter deux fenêtres, comme au nord, n'en comptait qu'une seule. Ces baies, entourées d'un boudin continu et à tableau droit, occupent en hauteur tout l'espace laissé libre. Elles s'appuient sur le solin de la toiture du bas-côté et leurs clés se perdent dans la corniche.

Le collatéral ne présente pour toute décoration qu'un bandeau horizontal qui contourne le cintre des fenêtres. Remarquons l'absence de contrefort aussi bien à la nef qu'au bas-côté.

Il est indiscutable que la nef de Saint-Pierre n'est pas homogène. Dans les deux angles sud-ouest et sud-est, les assises ne correspondent plus et le point de rencontre demeure visible; le côté sud appartient à une époque plus récente, mais je ne partage pas l'opinion de M. Durand. « Sans doute, écrit notre confrère, par suite de l'effondrement des voûtes, il fallut au XVIe siècle refaire complètement tout le mur goutterot de gauche (côté de l'épître) à partir du sommet des grandes arcades,

(1) C. Enlart. *Manuel d'archéologie française*, tome I, architecture religieuse. Paris, 1902, in-8°, p. 486.

en supprimant le triforium et reconstruire également tout le mur extérieur du collatéral de ce côté. Des fenêtres à remplages flamboyants dans le style du XVI[e] siècle, les moulures prismatiques et une différence d'appareil très caractéristique ne laissent point de doute à cet égard » (1).

Suivant moi, la réfection de l'époque flamboyante s'applique seulement aux remplages des fenêtres hautes et au mur du collatéral, et nous avons sous les yeux tout un mur du meilleur XIII[e] siècle. Les moulures toriques des fenêtres, les chapiteaux des colonnettes intérieures d'un style si pur permettent-ils la moindre hésitation? Je ne crois pas non plus à l'effondrement des voûtes. Voici comment je comprends la marche des travaux. Pour un motif qui m'échappe, mais peut-être afin de conserver provisoirement un mur plus ancien, au lieu d'élever la nef travée par travée, on construisit le mur du nord, la façade occidentale, le grand arc oriental, et l'architecte projeta une voûte d'ogives. Dans une seconde campagne de travaux très rapprochée de la première, et qui nous laisse dans le premier quart du XIII[e] siècle, on bâtit le mur du sud. Par raison d'économie, l'architecte prévit, dès le début, une ordonnance beaucoup plus simple, et c'est parce qu'il voulut supprimer le triforium qu'il donna plus de hauteur à ses grandes arcades. L'absence de contrefort nous prouve qu'à ce moment le projet de voûte avait été abandonné.

Un bas-relief est encastré dans le mur extérieur du bas-côté sud. Sous un trilobe que soutiennent deux colonnes, on peut distinguer encore, malgré la détérioration de la pierre, une Ascension. Assistés de leurs patrons saint Antoine et saint Jean-Baptiste et accompagnés de leurs trois enfants, le donateur et la donatrice sont à genoux devant des prie-Dieu armoriés. M. Durand avait pu déchiffrer dans le trilobe

Hierosme 1593 Carovd,

sans doute le nom du sculpteur. Cette inscription a complètement disparu, mais au-dessous du groupe on lit encore les cinq lignes suivantes, en caractères romains :

CI . DEVANT . GIST . LE CORPS . DE . ANTHOINE
DE . LANSAI . QVI . DESCEDA . L'AN . V[e] OCTANT . ET .
SEPT . ET . SA . FEME . JEHANE . BARBIER . LAQVELLE .
DESCEDA . L'AN 1578 . CEST . ESPITAPHE . A . ESTE .
FAICT . DES . BIENS . DE . SIRE . ANTHOINE . DE LANSAI . (2).

Dans la maison que le propriétaire de l'église occupe sur l'emplacement du chœur, une tombe de pierre noire sert de marche. L'inscription est complètement effacée ; la voici, d'après M. Durand.

Cy . gist . le corps . de .
deffvnt . honnorable .
homme . Anthoine . Caverois .
ancien . eschevin . de . la .
ville . de . Dovllens . qvi . a .
décedé . le dix-hvict . aovst .
1700 . et . a . fondé . en . cette .
eglise . l'office . de . sainct .
Antoine . a . perpetvité .

(1) G. DURAND, *L'église Saint-Pierre de Doullens*, p. 16.
(2) M. Durand a lu Lausal. La lecture Lansai me semble meilleure

ÉGLISE SAINT-MARTIN (1).

L'ancienne église Saint-Martin aujourd'hui placée sous le vocable de Notre-Dame est la seule des trois paroisses de Doullens où le culte se célèbre encore. Il en est fait mention pour la première fois dans une charte de 1138 de Guarin de Châtillon-Saint-Pol, évêque d'Amiens, et le P. Daire veut qu'elle ait été achevée en 1211, quand le comte de Ponthieu reçut Philippe-Auguste à Doullens. De cette église primitive, il reste fort peu de choses. Pas plus que l'église Saint-Pierre, les guerres n'épargnèrent Saint-Martin. Nous en connaissons l'histoire à partir de la fin du xve siècle, grâce à Dusevel qui eut entre les mains les anciennes archives et sut en tirer d'utiles renseignements.

En 1495, un don de Lancelot de Bacouel permet d'achever la tour de l'ancien clocher.

En 1522, à la suite de la prise de la ville par l'ennemi, un incendie dévore les combles, calcine les pierres. Pour réparer le dommage, on fait venir d'Amiens, vers 1538, l'architecte Jean Bullant qui était alors chargé de diriger les travaux de la cathédrale. Le bas-côté droit est rétabli d'après le dessin ou *pourtrait* de Bullant. Les deux maçons chargés du travail s'appellent Jean de Hainaut et Jean Robart et habitent l'un et l'autre Doullens.

Nouvelle catastrophe en 1533. Les impériaux assiègent l'église, la tour qui s'élevait au centre de la croisée, la même sans doute qui avait été construite des deniers de Lancelot de Bacouel, s'écroule ainsi que d'autres parties de l'édifice. C'est encore à l'expérience de Jean Bullant que les marguilliers font appel pour réparer les dégâts.

En 1578, une quête faite dans la paroisse sert à reconstruire les voûtes du transept.

En 1595, l'artillerie de l'armée espagnole qui assiège Doullens, sous le commandement du comte de Fuentès, lance contre l'église une grêle de boulets qui endommagent le portail, les voûtes et les piliers. Ce n'est qu'en 1600, après la paix de Vervins, qu'on songe à réparer les brêches faites par le canon; l'abbesse de Saint-Michel fournit la pierre nécessaire à cet ouvrage.

En 1666, le pavé de la nef est renouvelé.

En 1685, la nef reçoit une voûte de bois.

En 1697, on restaure les piliers et les contreforts extérieurs.

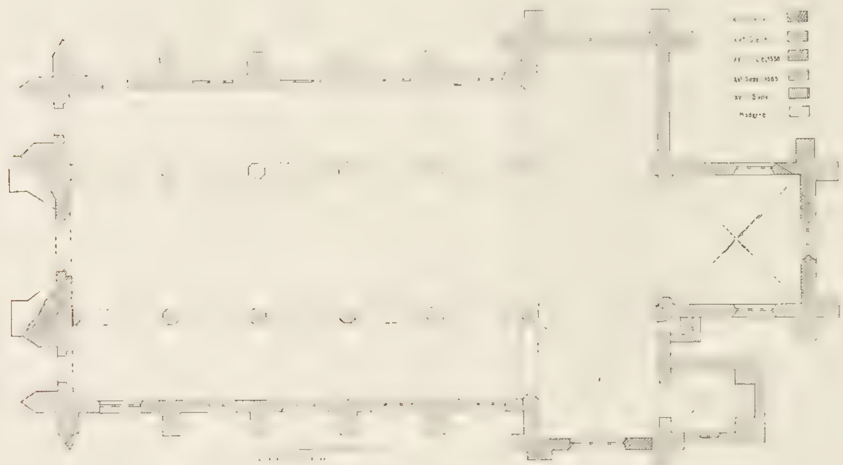
Une nef accompagnée de bas-côtés, un transept saillant, un chœur à chevet plat constituent le plan de l'église.

La nef comprend cinq travées. Les piliers cylindriques composés de tambours en gré reposent sur des bases octogonales. Les grandes arcades décrivent des arcs brisés composés d'un tore entre des cavets et d'une moulure prismatique. Les bas-côtés et la nef furent voûtés en bois à l'époque moderne, mais une voûte de pierre avait été projetée, comme le prouve la présence des formerets. La nef ne reçoit aucun jour direct; une grande fenêtre à deux meneaux et à remplage flamboyant éclaire chaque travée des bas-côtés.

Les deux piliers qui séparent la nef du transept ont le même diamètre que les autres, et malgré la résistance de la pierre employée, il semble bien qu'il était

(1) Bibliographie : E. Dusevel, *Église Saint-Martin de Doullens*, dans « Églises, châteaux, beffrois et hôtels-de-ville les plus remarquables de la Picardie et de l'Artois », Amiens 1862 — H. Dusevel, *l'Eglise Saint-Martin de Doullens depuis la fin du* xve *siècle jusqu'à nos jours*, dans la Picardie, tome II, 1865, in-8°, pp. 242-254.

fort dangereux de dresser un clocher au-dessus de supports aussi grêles. Cette témérité explique les désordres qui se produisirent à maintes reprises dans cette partie de l'église. Quatre minuscules consoles s'accrochent à chacun de ces piliers. Destinées à recueillir les branches d'ogives ou des statues de saints, elles montrent une décoration variée : branches de feuillages, anges, joueur de cornemuse, amour.



DOULLENS — Plan de l'église Saint-Martin.

Trois voûtes d'ogives couvrent le transept. Des liernes renforcent les branches d'ogives des croisillons. A la croisée, des tiercerons reliés à des liernes dessinent une étoile autour d'un œil central ménagé pour le passage des cloches.

Une petite chapelle s'ouvre dans le croisillon sud par un arc surbaissé. La voûte d'ogives repose sur quatre culots feuillus. L'unique fenêtre contient un remplage encore flamboyant, mais les piédroits de cette baie présentent une mouluration ondulée et des congés Renaissance

Un sépulcre occupe toute la partie orientale de la chapelle dans un renfoncement surmonté d'un grand arc en anse de panier que festonne une série de redents.

Sept personnages presque aussi grands que nature, s'empressent autour du Christ étendu sur un linceul. Ce sépulcre peut être rangé parmi les meilleurs de Picardie. Par l'attitude calme et recueillie des personnages, par la richesse des costumes que rehaussent encore des cabochons de verre coloriés, incrustés dans les coiffures ou dans les franges, il mérite de figurer en bonne place parmi les œuvres d'art de notre région.

Le monument est surprenant d'archaïsme : tout à fait conforme à la tradition, il est, de plus, dépourvu d'influence italienne. Au commencement du XVIe siècle, les statues du portail de saint Vulfran d'Abbeville ou de saint Riquier ne portent pas des vêtements différents; et ces cabochons de verre, nous les retrouvons sur le riche manteau qui drape le saint Christophe de Longpré, œuvre probable de la fin du XVe siècle.

Le soubassement du tombeau décèle une influence toute opposée et ne fut certainement pas exécuté par les mêmes artistes. Les petits arcs surbaissés ornés de caissons de style classique qui abritent les trois scènes représentées se réclament franchement de la Renaissance. Les charmants bas-reliefs eux-mêmes, d'une sculpture fine et délicate, n'ont plus rien de gothique. Ils représentent trois épisodes de l'Evangile qui suivirent la Résurrection : la rencontre de Madeleine et du jardinier divin (1), les pèlerins d'Emmaüs, l'apparition du Christ à saint Thomas.

Au-dessous de la scène centrale, une inscription nous livre le nom des donateurs.

> Ce present sepulcre a esté faict des biens
> Jean Bouliet et de Nicolas Roussel lā 1583 (2).

Six statuettes de saints, parmi lesquels on reconnaît saint Benoît, saint Jérôme, saint Augustin et saint Marc ornent le fond du sépulcre.

D'autres statuettes sont groupées autour de l'arc; à droite et à gauche les deux patrons des donateurs, saint Jean-Baptiste et saint Nicolas posés contre un pilastre en éperon et abrités par un lourd clocheton fleuronné; au-dessous de l'accolade une Notre-Dame de Pitié comme à Saint-Germain d'Amiens; dans la partie haute six anges porteurs des instruments de la Passion. Plusieurs de ces statuettes furent refaites, lors de la réparation du sépulcre en 1864.

Le chœur, à peu près carré, est voûté sur quatre branches d'ogives. Deux fenêtres latérales à trois formes l'éclairent encore, mais celle de l'est, refendue elle aussi par deux meneaux, est aujourd'hui masquée par un grand et bon tableau. Celui-ci, daté de 1740 représente une adoration des Mages dans la manière de Rubens. La signature « Gautier pinxit » nous révèlerait, suivant une tradition, le nom d'une religieuse de l'abbaye de Saint-Michel. L'artiste aurait pris, dit-on, ses modèles à Doullens même. Quatre toiles dans des cadres de forme ovale figurent les quatre évangélistes. Les cadres font partie des boiseries qui lambrissent le chœur.

A l'extérieur, nous retrouvons facilement les différentes époques qui ont laissé leur empreinte dans la construction. Le plan du chœur terminé par un chevet plat serait tout à fait anormal dans une église flamboyante. Il appartient à l'édifice primitif. Au xve siècle, on rhabilla le mur du pignon en même temps qu'on reconstruisit les deux contreforts. De la même époque, c'est-à-dire de la fin du xiie siècle, je daterai le contrefort sud-ouest du croisillon sud, ainsi que tout le pignon de ce croisillon où apparaît un cordon en dents de scie; quant au contrefort, il présente une saillie moindre que les autres et plusieurs de ces retraits en biseau, que nous rencontrons si fréquemment dans notre région, au xiie siècle, par exemple aux façades de Mareuil et d'Oisemont. Enfin, l'angle sud-est du croisillon nord conserve aussi un souvenir de la vieille église. On peut voir en effet dans la partie haute les traces d'une fenêtre en plein cintre, murée

A part ces quelques vestiges, le chœur et le transept remontent à l'époque flamboyante, et plutôt au xve siècle qu'au xvie, car toutes les fenêtres sont enveloppées

(1) On trouve cette scène dans l'encadrement du sépulcre de Folleville.

(2) Dusevel dans *Églises, châteaux, beffrois*, lit 1583. Delgove dans l'*Histoire de Doullens*, 1585. C'est Dusevel qui a raison. Quant à M. Delignières (*les sépulcres ou mises au tombeau en Picardie*, Paris, 1906, in-8°, p. 21) il en fait une œuvre du commencement du xvie siècle, et date le sépulcre de saint Martin de 1504, en citant M. P. Dubois. M. P Dubois qui a lu l'inscription n'a jamais rien dit ni écrit de pareil; mais il trouve le monument étonnant d'archaïsme. Il se demande si les deux donateurs sont bien contemporains. Le premier aurait vécu au commencement du xvie siècle, le second aurait payé une restauration et mis l'inscription collective et la date. (Communication particulière). Je remercie M. P. Dubois de ses observations.

d'une moulure torique et les meneaux de ces fenêtres présentent l'aspect de véritables colonnettes; j'attribuerai à cette même campagne les piliers de la nef et les grandes arcades qui montrent une mouluration torique.

En ce qui concerne la troisième campagne de travaux, nous sommes particulièrement favorisés : nous possédons une date certaine et le nom de l'architecte. Jean Bullant cité par les comptes de 1538 ne jouit pas de la réputation de son homonyme, mais il sut, à Saint-Martin, faire œuvre de bon ouvrier. Un œil averti peut deviner peut-être dans la corniche composée de rosaces un sacrifice aux idées du jour, mais Bullant est encore un gothique, et si le flamboyant ne jette pas ici ses dernières flammes, — le XVII[e] siècle compte en Picardie trop d'églises flamboyantes pour oser l'affirmer, — du moins le style ancien règne presque sans partage, et c'est l'honneur de Bullant d'avoir su rajeunir les vieilles formules.

Bien que les documents parlent seulement du collatéral méridional, on peut attribuer au même architecte toute l'enveloppe extérieure de la nef Il n'y a pas lieu, semble-t-il, de faire état de l'inscription suivante gravée sur cinq grés du soubassement nord.

Cest ouvrage	1585	du tās de M[e] Iāqū	not Iehan	nēcn̄
a este cōmēce		Moreau Iehā ques	Bovlliet hā	

Ces pierres sont posées au hasard, sans ordre; l'une d'elles est retournée; ni les unes ni les autres n'occupent leur place primitive. La date de 1585 et le nom de Jean Boulliet ne fournissent-ils pas une preuve sinon certaine, du moins très vraisemblable que cette inscription s'applique à la chapelle du sépulcre?

Une large fenêtre ouverte entre deux contreforts accuse dans chaque bas-côté la division intérieure. Des moulures et des meneaux prismatiques recueillis sur des bases piriformes ornent chacune des fenêtres dont le remplage à flammes et à mouchettes est d'un dessin banal. Une archivolte décrit au-dessus du tympan une courbe en accolade et se retourne à hauteur d'imposte pour rejoindre un cordon horizontal qui disparaît derrière les contreforts. Le sommet de l'archivolte se perd dans la corniche; sur ses rampants alternent des choux frisés et des chimères ou des animaux fantastiques d'une exécution soignée; au nord, un fou remplace une chimère.

Les contreforts à éperons sont ornés de niches et de clochetons mais privés de statues.

Un larmier souligne l'appui des fenêtres et contourne les contreforts.

Une porte s'ouvrait dans chacun des bas-côtés. L'une d'elle, au nord, communique actuellement avec une chapelle de catéchisme moderne. Autour de son tympan meublé de flammes en creux, une archivolte dessine une contre courbe ornée de choux frisés. Un Ecce homo se détache au centre du tympan. La porte du bas-côté sud aujourd'hui murée décrit une anse de panier avec gorge ornée de feuillages.

Un bas-relief du genre de celui de l'église Saint-Pierre et probablement contemporain orne l'un des contreforts du bas-côté nord. La pluie a tellement rongé la sculpture que la scène représentée se distingue avec peine. On croit pourtant y reconnaître la rencontre du Christ et de la femme adultère.

La façade actuelle reconstruite ces dernières années dans un style pseudo gothique a conservé les contreforts à éperons de l'ancienne église. Les statues qui décorent le portail principal sont dues au ciseau du sculpteur Rose.

ÉGLISE NOTRE-DAME (1).

Un grand souvenir s'attache à l'église Notre-Dame, la plus considérable des paroisses de Doullens avant la Révolution. Saint Thomas Becket, de passage dans la ville, l'avait consacrée en 1170.

En 1522, elle est brûlée par les Impériaux, en 1595 elle soutient un siège contre les Espagnols; en 1721 le chœur qui s'était écroulé est reconstruit et de nouveau consacré.

Il ne reste de cette grande église que le bras septentrional du transept qui s'élève au fond d'un jardin, dépendance d'une fabrique de chocolat. C'est une construction de l'époque flamboyante, comme le prouve le style des trois fenêtres à un seul meneau, qui éclairaient ce croisillon à l'est, au nord et à l'ouest; une fenêtre conserve encore dans son tympan les restes d'une fleur de lis. Les voûtes se sont écroulées, elles reposaient sur de petits culots feuillagés. Le grand arc qui séparait le croisillon du carré du transept comptait une double archivolte. L'autel a disparu, mais une piscine crédence sous un arc en accolade s'y voit encore.

Dans l'angle sud-est, quelques arrachements de la nef montrent un chapiteau à crochets du XIII[e] siècle qui supportait une archivolte de fenêtre, et une base de colonne

Ces ruines ne nous donnent qu'une bien faible idée de l'importance et de l'intérêt que présentait l'église Notre-Dame. S'il faut en croire Dusevel, la façade occidentale était ornée de trois portails avec statues et flanquée de deux tours; une flèche très élevée se dressait au carré du transept; un tympan consacré à la Vierge décorait le portail principal. La nef montrait au-dessus des grandes arcades un triforium, puis de grandes fenêtres garnies de vitraux. Ces vitraux retraçaient les différents épisodes de la vie de la Sainte Vierge Des pierres tombales, dont quelques-unes étaient remarquables, couvraient le sol. Mais, ce que nous devons déplorer plus que tout le reste peut-être, c'est la disparition de ce riche mobilier qui comptait des boiseries provenant de l'abbaye de Cercamp, une sainte Face, un saint Nicolas, une sainte Barbe, une sainte Marguerite, un saint Antoine, un saint Fiacre, une croix processionnelle en argent, un pupitre de cuivre.

La cloche fondue en 1724 par Louis Leguay, maître fondeur à Abbeville avait eu pour parrain le duc de Béthune-Charost, gouverneur de Doullens, et pour marraine Marie de Boufflers-Remiencourt, abbesse de Saint-Michel de Doullens.

(1) Bibliographie. H. DUSEVEL, *Notre-Dame de Doullens*, dans la Picardie. tome XI, 1865, in-8°, pp. 435-442, et E. DELGOVE, *Histoire de Doullens*, pp. 260-262.



BEAUQUESNE
Clocher de l'Église

BEAUQUESNE

Du château fort, siège d'une prévôté royale, il ne reste rien.

Un magnifique clocher du XIIIe siècle, seul vestige de la vieille église s'élève encore sur l'un des flancs de l'église nouvelle. Il semble comme planté au hasard, car l'axe du monument a été retourné. Il occupait une place plus rationnelle, au sud-ouest, près d'un beau portail dont les archéologues déplorent la perte.

De puissants contreforts épaulent la tour que six bandeaux profilés en larmier divisent horizontalement. Des arcatures en tiers point ornent chacun des étages, sauf le rez-de-chaussée qui était éclairé à l'ouest par une grande fenêtre en arc brisé sous une archivolte. Un meneau central la subdivisait et un oculus à la mouluration torique et sans redents en meublait le tympan. Cette fenêtre est aujourd'hui murée. Au premier étage, à l'ouest comme au sud, deux petits arcs sont enveloppés par un grand arc. Cinq colonnettes avec chapiteaux reçoivent les retombées de ces différents arcs. Au second étage, les quatre faces offrent deux arcs géminés, entourés de boudins continus sur les piédroits et d'une colonnette centrale avec chapiteaux. L'étage du beffroi présente une ordonnance qui rappelle celle du premier étage. Une corniche à modillons couronne la tour.

La face septentrionale est entièrement désaxée par la position de l'escalier. Au rez-de-chaussée, on voit encore un grand

arc en plein cintre, aujourd'hui muré qui s'ouvrait sans doute sur un bas-côté. Le premier et le deuxième étage, comme la vue ci-jointe permet de s'en rendre compte, présentaient deux arcatures à peu près semblables.

La tourelle d'escalier, dont la porte se trouve sur la face nord, est ornée à l'angle nord-est d'une statue de saint Jean-Baptiste, patron de l'église qui tient un agneau posé sur un livre.

L'intérieur de la tour possédait une voûte d'ogives très haute qui s'est écroulée. Les ogives se profilaient en simple tore, et les formerets portaient un chanfrein. La voûte reposait sur de longues colonnettes en délit logées dans les angles. Elles formaient le prolongement de colonnettes plus courtes. Celles-ci au lieu de partir de fond prenaient leur point de départ à quelques mètres du sol. Les colonnettes ont presque toutes disparu; quelques chapiteaux sont conservés.

Au nord, un grand arc en tiers point, à double voussure faisait communiquer la tour avec l'église.

Une suite d'arcatures sans doute trilobées, mais si mutilées qu'il est difficile d'en rétablir exactement le profil orne le rez-de-chaussée au sud et à l'ouest.

Les fondations du chevet de l'ancienne église se voient encore devant le portail de l'église neuve. Le chœur comportait trois pans égaux.

HUMBERCOURT

Le village d'Humbercourt s'allonge dans une vallée verdoyante et boisée qu'arrose la Grouches. Nous retrouverons à Lucheux ce petit affluent de l'Authie aux eaux limpides et au cours pittoresque.

L'église s'élève à flanc de coteau. On reconstruisit le chœur en 1811 (1). Le côté nord de la nef avec ses grandes fenêtres sans caractère ne semble pas plus ancien; mais le côté sud remonte au XIIe siècle. Une grande porte en plein cintre est entourée d'un boudin continu entre deux cavets et surmontée d'un larmier bombé qui se retourne aux impostes. Elle rappelle, avec plus de simplicité dans la mouluration, la porte de l'église de Coquerel (2). Deux fenêtres en plein cintre datent de l'époque romane; deux autres fenêtres, également en plein cintre, mais plus grandes furent ouvertes postérieurement.

Le clocher planté à l'ouest dans l'axe primitif de l'église est flanqué de deux contreforts diagonaux. Une porte s'ouvre à l'ouest sous un arc en tiers point. Une archivolte en accolade ornée de choux frisés et d'un fleuron surmonte la porte. Le tympan est décoré, au centre, d'une niche à peine creusée, mais dont un cavet en accolade accuse le contour. Une petite console rehaussée de choux frisés servait de support à une statue disparue. A droite et à gauche de la niche, sont sculptées en demi-relief des armoiries : à dextre l'écu de Brimeu, *d'argent à trois aigles de gueules, becquées et membrées d'azur, posées 2 et 1*. Le collier de la toison d'or, un heaume et un lambrequin accompagnent l'écu; à senestre un écu en losange beaucoup

(1) H. Dusevel, *Notes sur les principales communes de l'arrondissement de Doullens*, dans la Picardie, année 1864, tome X, in-8°, p. 1.

(2) Coquerel, canton d'Ailly-le-Haut-Clocher, arrondissement d'Abbeville.

mieux conservé est parti, au premier de Brimeu et au deuxième de Rambures : *de gueules à trois fasces d'or.* Un ange les ailes éployées soutient l'écu. Aux quatre angles de l'écu losangé, se lisent les initiales **G - A - GA - GE** écrites en gothiques. Les deux derniers sigles sont liés par des nœuds d'amour. Sur les piédroits on peut déchiffrer encore des graffites gothiques, du côté sud :

> **Sire regnault Boiry**
> **cure de ceens**
> **lan XV^cc LXI**

et du côté nord :

> **parachevé par my**
> **phiduge** (?) **poirette** (1).

Un oculus surmonte le portail. Deux cordons horizontaux enserclent la tour, l'un correspond à peu près à la hauteur d'imposte de la porte, l'autre passe sous l'appui des trois fenêtres, qui au nord, à l'ouest et au sud s'ouvrent à l'étage du beffroi Le remplage de la fenêtre du nord parait seul ancien. Il se compose d'un meneau, de deux petits arcs trilobés et de deux flammes. La corniche, la balustrade, les quatre petits clochetons d'angle sont modernes. La flèche octogonale porte sur ses arêtes des crochets sculptés, et des ouvertures alternativement allongées ou circulaires ajourent chacune de ses faces.

Au rez-de-chaussée de la tour, une voûte sur croisée d'ogives et formerets repose sur des culots ornés de petites marguerites. Un œil y est ménagé pour le passage des cloches.

Guy de Brimeu, seigneur d'Humbercourt avait épousé le 19 mars 1463 (n. st.) Antoinette de Rambures; il fut mis à mort par les Gantois en 1477. C'est donc entre 1463 et 1477 qu'il convient de dater le clocher d'Humbercourt. La flèche présente un intérêt particulier; elle pourrait être le prototype de ces flèches d'un gothique abâtardi que nous rencontrons sur les bords de la Somme entre Picquigny et Abbeville et dans les environs d'Abbeville (2).

Le mobilier de l'église contient une bonne statue de la Vierge, du XVIe siècle. La sainte Anne apprenant à lire à la Vierge, du XVIIe siècle est médiocre.

LUCHEUX

On a dit que le territoire de Lucheux, enclave artésienne dans le département de la Somme, n'appartenait pas à notre province. Nous pouvons au contraire le revendiquer comme nôtre. Il dépendait du diocèse d'Arras; dans les remaniements qui suivirent la constitution civile du clergé, il fut attribué au diocèse d'Amiens; voilà ce qui est vrai.

(1) Je dois à M. Rodière la lecture de ces inscriptions.

(2) Cf. G. Durand, *Clochers picards avec flèches gothiques en maçonnerie des* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, dans le Congrès archéologique de Beauvais. Paris et Çaen, 1906, in-8° p. 636.

Marie de Bourgogne fit élever dans la cathédrale d'Arras un magnifique mausolée à la mémoire de son fidèle conseiller. En 1847, on découvrit sur l'emplacement de cette église la tombe de Guy de Brimeu et d'Antoinette de Rambures. Dusevel, *article cité*, p. 4. Cette tombe est aujourd'hui conservée au musée d'Arras.

Artistes, historiens, archéologues peuvent se donner rendez-vous à Lucheux. Un site charmant et de gracieux paysages, une histoire qui remonte avec saint Léger aux temps mérovingiens, trois monuments de premier ordre offrent aux uns et aux autres un magnifique champ d'étude.

Pourtant, en dépit de ses maisons dont les riches façades du XVIIIe siècle en briques et pierres se pressent autour du beffroi et lui donnent l'apparence d'une petite ville (1), Lucheux n'est qu'un modeste village; l'Assemblée de 1791 lui avait décerné le titre de chef-lieu de canton. C'était trop d'honneur.

HOTEL DE VILLE-BEFFROI.

Une grosse tour carrée barre la rue principale à l'extrémité du village. Elle renferme à la fois une porte de ville, une salle d'échevinage, un beffroi. Des contreforts, très saillants et à retraites, flanquent les angles de la construction. A l'angle sud-est, l'architecte avait projeté une tourelle en encorbellement. Des ressauts en quart de rond sont disposés en triangle de chaque côté du contrefort. Ils attendent une tourelle circulaire qui ne fut jamais élevée ou qui s'est écroulée. Au XVIIe siècle, tout cet angle a été repris à mi-hauteur et se compose actuellement d'assises de briques et de pierres alternées du plus déplorable effet. Une tourelle circulaire contient un escalier à vis qui monte au premier étage.

La route passe sous une voûte sur croisée d'ogives aux angles abattus. Les quatre nervures partent des angles et affleurent les parements comme nous le voyons dans les tours du château de Bazoches près de Braine (2). Les deux arcades qui encadrent la voûte décrivent des arcs différents : un arc en plein cintre vers la campagne, et en tiers point du côté de la ville. Une archivolte décorée de pointes de diamant à fleurettes, analogue à celles qui surmontent, sur la façade nord de l'église, les fenêtres de la nef, contourne l'arc en plein cintre.

Une fenêtre en tiers point, aujourd'hui murée, s'ouvrait à l'est. Les autres baies sont modernes et sans caractère.

A la salle d'échevinage, voûtée seulement ces dernières années, se rattache peut-être le souvenir d'un grand événement historique. C'est là ou au château que, le 19 juin 1464, Louis XI donna force de loi à l'arrêt du Conseil qui instituait la poste royale aux chevaux. « Bien avant Louis XI, l'Université de Paris avait établi une poste complète vers les provinces d'origine de ses étudiants. Mais l'arrêt de Lucheux est l'acte de naissance de la poste d'Etat. Le roi considérant « qu'il est moult nécessaire et important à ses affaires et à son état de sçavoir diligemment nouvelles de tous côtés et y faire quand bon lui semblera sçavoir des siennes », décide (art. 1) que « de quatre en quatre lieues seront personnes séables et qui feront serment de bien et loyaument servir le roy pour tenir et entretenir quatre ou cinq chevaux de légère taille bien enharnachés et propres à courir le galop suivant le chemin de leurs traits ». Ces personnes sont les « maistres-coureurs » qui plus tard s'appelleront maîtres de poste. Louis XI les place sous l'autorité d'un haut fonctionnaire choisi dans son Conseil, le « grand maître des Coureurs de France », dont la charge est « moult d'importance et requiert fidélité soigneuse, discretion et sçavoir » (art. 2 et 12) » (3).

(1) Au XVIIe siècle, une des maisons de Lucheux portait le titre d'hôtel de Rambures. C'est là que logeait le 28 décembre 1634, Philippe de Boulainvilliers, conseiller et aumônier du roi, prieur du prieuré de Saint-Léger de Lucheux, (Minutes Charles Dacheu, Abbeville). Communication de M. Crusel.

(2) Chef-lieu de canton, arrondissement de Soissons (Aisne).

(3) P. Dubois, *Lucheux,* dans « *Notre Picardie* », Amiens, 1er octobre 1908, in-4°. p. 157.

On peut relever plusieurs époques dans la construction de l'Hôtel-de-Ville. Si le monument, dans son ensemble, appartient au XV[e] siècle, il faut attribuer au XII[e] siècle l'arcade en plein cintre du rez-de-chaussée, et en faire une œuvre contemporaine de la nef de l'église paroissiale. Quant à l'arcade en tiers point et à la voûte, je leur assignerai le XIII[e] siècle. M. Lefèvre-Pontalis date les tours du château de Bazoches du XIII[e] siècle (1). La ressemblance qui existe entre une voûte de Bazoches et celle de Lucheux nous autorise à adopter la même époque.

Un campanile surmonte la tour. Il possède encore sa vieille cloche qui porte en caractères gothiques l'inscription suivante :

Ihs : ave : maria : gratia : plena : dns : tecum.

Une croix pattée entre deux fleurs de lis précède l'inscription.

Louis XI, en 1472, institua pour toute la France l'Angelus de midi, et à cette occasion on fondit quelquefois des cloches d'Angelus, comme la célèbre cloche de l'église Saint-Brice de Tournai (2); mais en l'absence d'un texte précis, nous ignorons si la cloche de Lucheux rappelle la pieuse ordonnance du roi de France; elle pourrait être d'ailleurs plus ancienne.

ÉGLISE.

L'église de Lucheux occupe dans l'histoire de notre architecture nationale une place de premier ordre, puisque ses voûtes d'ogives peuvent figurer parmi les plus anciennes. M. Enlart en a fait valoir tout le mérite et l'intérêt (3); ma tâche sera donc rendue facile; mais comme il s'est attaché surtout à l'étude du chœur et de ses remarquables sculptures, quelques observations nouvelles pourront prendre place ici.

Le monument composé d'une nef avec bas-côtés, d'un transept et d'un chœur est loin d'être homogène.

La nef comprend cinq travées délimitées par des arcades en plein cintre aux arêtes vives, que supportent des piliers cylindriques. Au XVI[e] siècle, les deux dernières travées avaient été réunies en une seule et un grand arc surbaissé remplaçait deux arcades. La coupe publiée par M. Enlart donne encore cette disposition. Mais ces dernières années un tassement inquiétant se produisit et nécessita une délicate

(1) E. Lefèvre-Pontalis, *Bazoches, l'église et le château*, dans le Guide du Congrès de Reims en 1911, Caen, 1911, in-8°, p. 375.

(2) La cloche de Saint-Brice commémore en même temps l'époque où Tournai était ville française.

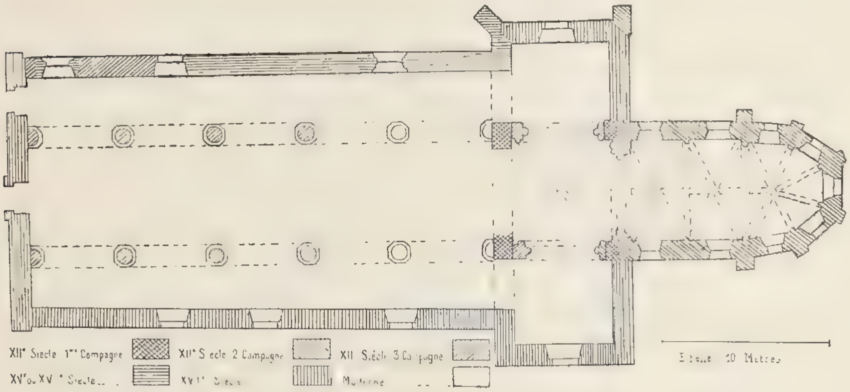
> En exaltans la fleur de lis
> Fleur triumpha[n]s et magnifique
> Ay nom Loyse pour Loys
> XI[e] roi très pacifiq[ue]
> Qui desira[n]t la paix publiq[ue]
> Le pardon de paix impetra
> De Sixte quart apostoliq[ue]
> Lequel par moy sonné sera.

Cette cloche date de 1475 (D[r] Desmons, *les Cloches de Tournay*, p 83). Communication de M. Rodière. M. Rodière me signale également quatre cloches du Pas-de-Calais qui portent encore ou portaient la formule de l'Ave Maria; la cloche de Lianne transférée plus tard à Alincthun, canton de Desvres et datant de 1420, aujourd'hui refondue; la cloche de Monchel, canton d'Auxi-le-Château (1553), la cloche d'Hannescamps, canton de Pas, (1570). Dans le département de la Somme, M. Rodière ne connait pas d'autre cloche avec l'inscription de l'Ave Maria que celle de Lucheux.

(3) C. Enlart, *Monuments religieux de l'architecture romane et de transition dans la région picarde*, Amiens et Paris, 1895, in-4°, pp. 132-141.

reprise en sous-œuvre. La commune de Lucheux vota les fonds nécessaires pour la restauration de cette partie de l'édifice, et l'administration des monuments historiques vient de rétablir l'état ancien.

Des bases à talons, remaniées au xv° siècle, relient les piliers à des socles octogonaux. Les chapiteaux, tous semblables, se composent de petits godrons accompagnés de larges feuilles à chacun des angles; les tailloirs qui en couronnent les corbeilles présentent quatre types différents d'une mouluration compliquée et peut-être retouchée.



Lucheux. — Plan de l'Église.

Un bandeau passe au-dessus des grandes arcades; sa mouluration grêle composée d'un cavet, de méplats et de filets est d'un profil suspect. Ce bandeau, comme les tailloirs, fut sans doute retaillé.

Des fenêtres en plein cintre avec ébrasement à gradins s'ouvraient dans l'axe des piles. Elles correspondent aujourd'hui aux combles des bas-côtés et sont murées, à l'exception d'une seule qui possède encore ses vitraux en verres blancs.

La nef ne fut jamais voûtée. Elle conserve son lambris de bois du xvi° siècle avec sablières et blochets. Sept blochets représentent des saints en pied, d'une sculpture assez banale, le huitième figure une tête d'évêque aux traits expressifs.

L'ordonnance générale de la nef avec ses files de colonnes trapues, et la présence de godrons dans l'ornementation des chapiteaux sont deux caractères de l'architecture normande dont M. Enlart a noté l'influence dans notre province.

Les bas-côtés, ainsi que la nef, ne reçurent jamais de voûte. Un retrait dans la maçonnerie, au-dessus des grandes arcades, marque l'appui du plafond primitif. Le plafond actuel fut remonté à un niveau plus élevé. Les fenêtres du xvii° siècle n'ont aucun caractère, mais la dernière fenêtre du collatéral nord, refaite au xvi° siècle, garde encore sa mouluration prismatique et ses bases piriformes.

Deux larges piliers séparent la nef du carré du transept.

Les quatre grands arcs qui circonscrivent la croisée sont à double archivolte en tiers point. Du côté de la nef l'archivolte intérieure repose sur un pilastre qui, au lieu de partir de fond, prend lui-même son point de départ sur une console

moulurée; mais ailleurs, ce sont des demi-colonnes qui reçoivent les retombées des archivoltes intérieures avec colonnettes d'angle correspondant aux voussures extérieures. Suivant une disposition assez rare à l'époque romane mais qu'on rencontre cependant quelquefois, par exemple à Saint-Etienne de Beauvais, les quatre demi-colonnes, aux deux piliers de l'est sont en amande.

Les chapiteaux offrent une ornementation bien différente : rinceaux et sujets sculptés comme au chœur aux piles orientales, grandes feuilles plates aux piles occidentales.

Une tour centrale avait sans doute été prévue. La voûte sur croisée d'ogives appartient au XVIᵉ siècle, mais la clé est moderne. Quant aux croisillons, restaurés à une époque moderne, ils reçurent de simples voûtes de plâtre et les grandes fenêtres ouvertes dans les pignons n'ont aucun style.

Le chœur comprend deux travées droites et cinq pans coupés. Les branches d'ogives de forme torique prennent leur naissance à fleur de parement, les formerets exclus des travées droites apparaissent à l'abside. Un doubleau torique sépare les deux travées droites et une lierne, dans la travée voisine du sanctuaire, rejoint la clé du doubleau à la clé des nervures.

Si le départ des ogives décèle déjà un art bien maître de lui-même, on constate des maladresses dans l'établissement des voûtes. La forme trilobée que présentent les quatre lunettes des travées droites indique, suivant M. Enlart, une reprise. La voûte primitive tracée avec de trop gros joints et trop bombée s'écroula au décintrage, et des lunettes aiguës et beaucoup plus hautes remplacèrent les lunettes en plein cintre.

Un léger décrochement et un doubleau chanfreiné en tiers point marquent le passage des travées droites au sanctuaire. Celui-ci se distingue par le nombre et la richesse de ses nervures : ogives, formerets, lierne d'axe et liernes allant des formerets aux ogives, toutes ces nervures, à l'exception des formerets, reçurent une ornementation variée; les sept cent dix claveaux qui les composent ne comprennent pas moins de soixante-treize motifs différents : de plus, les sommiers des branches d'ogives, comme à l'église de Cambronne dans l'Oise, sont ornés de sujets en haut relief : deux animaux, deux personnages accroupis et deux quadrupèdes, sans doute un lion et un loup.

Les chapiteaux du chœur et du sanctuaire peuvent compter parmi les plus beaux chapiteaux historiés que nous rencontrons en Picardie. Leur parfait état de conservation atteste qu'au XIIᵉ siècle, notre sculpture pouvait rivaliser avec la sculpture si brillante pourtant du département de l'Oise.

« En voici la description en commençant par le sud-ouest.

« Le premier chapiteau figure l'avarice sous la forme d'un homme debout, les mains sur les genoux, un sac pendu au cou, accosté d'un serpent qui lui siffle à l'oreille gauche et d'un pourceau debout qui semble lui parler à la droite. Cette représentation est fréquente au XIIᵉ siècle; on la voit aux portails de Saint-Sernin de Toulouse, de l'église du Mas d'Agenais, sur un chapiteau de l'arc triomphal de la cathédrale de Coire, etc.

« Le second chapiteau représente l'ivrognerie par un satyre et une bacchante tenant des coupes et entre lesquels s'élève une vigne. Cette représentation est une grossière imitation de figures antiques. Les personnages sont trapus et difformes; le satyre est vêtu d'un petit jupon.

« Le chapiteau suivant représente deux hommes obèses, accroupis dos à dos, les mains sur les genoux. Il pourrait représenter la paresse.

« Le quatrième chapiteau, qui est le premier du sanctuaire et que surmonte l'homme à la tête à l'envers, est orné d'un bizarre animal à corps d'oiseau, queue de serpent, pieds de porc et tête quasi humaine. Il se lèche le cou à la manière des chats tandis qu'un serpent va le mordre au talon. Serait-ce une figure de l'envie ?



Église de Lucheux . Chapiteaux de la pile Sud Est du transept

« Le deuxième chapiteau du chœur, surmonté de la figure qui pourrait être Nabuchodonosor, représente un ange à figure barbue dont la robe courte laisse voir des griffes d'animal. Ce doit être un ange déchu. Ce chapiteau peut symboliser l'orgueil et l'impiété.

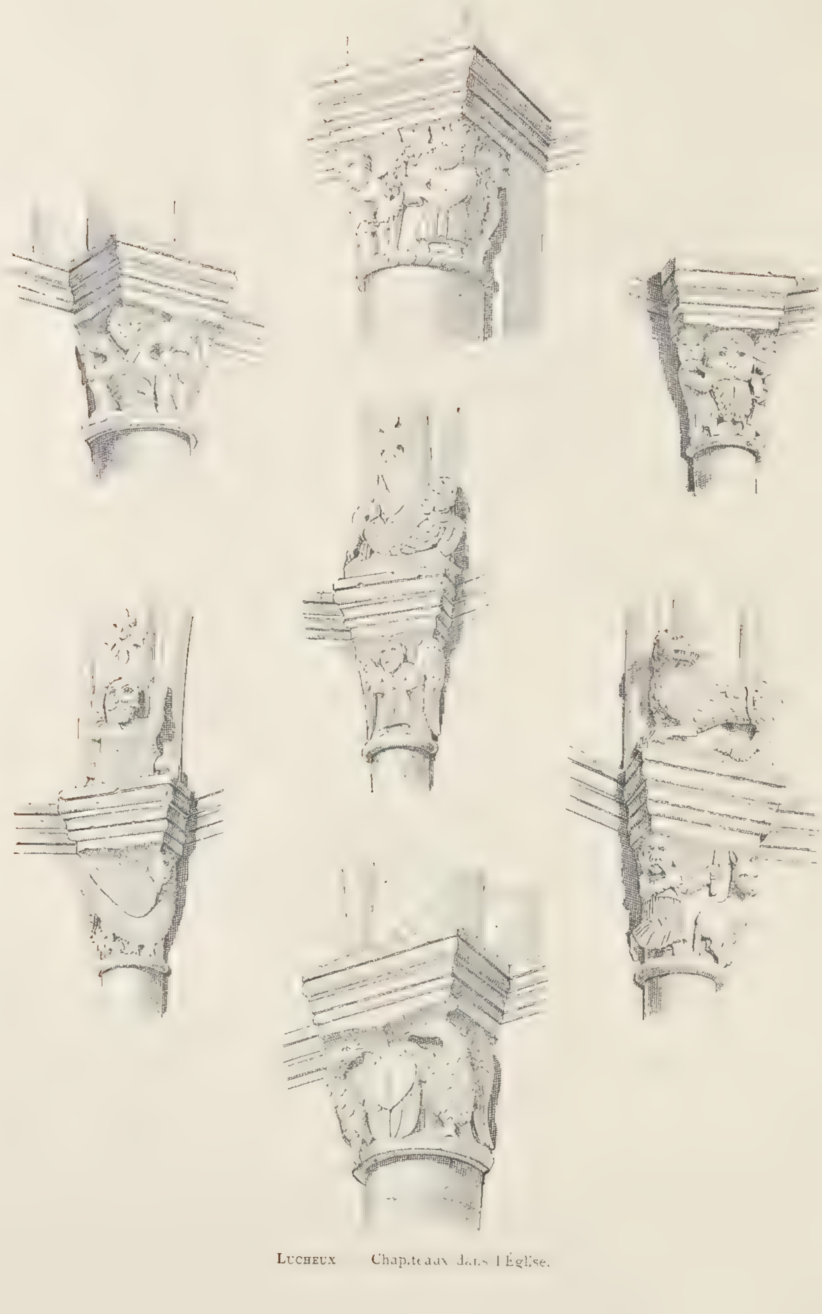
« Le chapiteau suivant porte une énorme tête barbue dont deux hommes tirent les moustaches. Ce peut être la tête de Goliath. Une représentation analogue existe à Nesle. Le sommier est orné d'un lion rugissant. Ce chapiteau représente peut-être la colère.

« Celui qui venait ensuite, et que surmonte un loup ou un chien montrant les dents au lion, a été détruit peut-être à dessein. Il figurait vraisemblablement la luxure. On lui a substitué récemment une figure de la colère.

« Deux dragons ailés adossés se lèchent la poitrine sur le chapiteau suivant dont l'interprétation, s'il est symbolique, est trop problématique pour être proposée.

« Vient ensuite un chapiteau décoré d'un cœur que deux oiseaux dévorent. Cela peut signifier soit l'envie, soit le chagrin (*tristitia*) donné par les Pères de l'Église comme un péché capital.

« Selon Mgr Crosnier, le meilleur des auteurs qui ont étudié les questions ardues du symbolisme, la liste des péchés capitaux n'était pas encore arrêtée au XIIe siècle ; on ne leur attribuait pas le nombre sept : on les classifiait plutôt, selon la division adoptée par saint Jean et saint Augustin, en trois concupiscences : celle de la chair comprenant la luxure, la gourmandise et la paresse ; celle des yeux



LUCHEUX — Chapiteaux dans l'Église.

comprenant l'avarice et l'orgueil; enfin celle de l'orgueil de la vie, comprenant l'envie et la colère. Or, il semble qu'il y ait eu à Lucheux neuf chapiteaux symboliques, mais l'avarice et l'ivrognerie sont les deux seuls sujets indiscutablement reconnaissables dans cette curieuse série » (1).

M. Enlart n'a pas décrit le groupe de chapiteaux de la pile nord-est de la croisée qui ne renferme, semble-t-il aucun sens symbolique. On y voit un aigle dont le cou arrondi semble supporter avec effort le poids du tailloir. Le chapiteau voisin figure une sorte de chat qui se lèche la poitrine. Une grande feuille d'acanthe sépare cet animal d'une petite tête humaine placée au sommet de la corbeille. Les autres chapiteaux du groupe sont décorés les uns de godrons rehaussés de fleurettes, les autres de palmettes et de rinceaux. Quant au chapiteau voisin de celui qui représente l'avarice, à la pile sud-est, il est moderne.

Les tailloirs formés d'une base attique renversée se prolongent en bandeau sur les murs et vont buter contre l'ébrasement des fenêtres. Une fenêtre à gradins et en plein cintre, comme dans la nef, s'ouvre dans chacune des travées sauf dans la première. La fenêtre d'axe est un peu plus large que ses voisines.

L'extérieur du monument a subi des remaniements profonds. La façade est en grande partie moderne; les murs des bas-côtés et des croisillons furent refaits aux XVI[e] et XVII[e] siècles; cependant le pan de mur voisin de la façade du côté nord et le contrefort à l'angle nord-est du croisillon nord appartiennent encore à l'église romane. Une jolie porte en anse de panier, ornée d'une gorge d'où se détachent des rinceaux de feuillages et de style flamboyant, s'ouvrait dans le bas-côté nord. Elle fut sans doute murée quand, par suite du passage de la route actuelle, on abaissa le niveau du sol. On peut comparer cette porte à celle de la façade méridionale de Saint-Martin de Doullens. Bullant travailla peut être aussi à l'église de Lucheux.

Un comble unique couvre la nef et les collatéraux. Cette disposition économique est regrettable, car en même temps qu'elle aveugle les fenêtres de la nef, elle cache une décoration demeurée encore intacte. Un solin souligne l'appui des fenêtres, et l'archivolte qui entoure chacune des baies, dont l'arête porte un simple biseau, se poursuit horizontalement à hauteur des impostes et forme bandeau. Des fleurettes à quatre pétales appliquées sur des pointes de diamant en constituent la décoration.

Le chœur ne possède plus, à l'extérieur, que des témoins de sa riche ornementation : bandeaux à palmettes, corniche et modillons sculptés, groupe représentant un homme entre deux monstres; ces divers motifs, encore que très mutilés permettent d'apprécier la finesse de la sculpture qui ne le cédait guère à celle que nous avons admirée à l'intérieur de l'édifice.

Des contreforts très peu saillants contrebutent la poussée des voûtes. Pour les charger davantage et en accroître la force de résistance, le constructeur les a reliés par de grands arcs en plein cintre dont l'arête se profile en quart de rond. De cette disposition ingénieuse il a su tirer un heureux effet décoratif.

Les fenêtres ne sont pas toutes ouvertes dans l'axe des travées. Des archivoltes toriques les encadrent et se prolongent horizontalement en cordon pour ressauter autour des contreforts.

Comme dans plusieurs églises romanes, à celle de Cambronne (2) par exemple,

(1) C. Enlart, Ouvrage cité, pp. 135-137.

(2) L. Regnier, *les Origines de l'architecture gothique*, étude bibliographique sur le récent ouvrage de M. E. Lefèvre-Pontalis, et observations sur quelques églises du Vexin, du Beauvaisis et du Valois. Pontoise, 1895, in-8°, p. 22. (Extrait des Mémoires de la Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin, tome XVI, pp. 107 à 143).

l'architecte du XIIe siècle qui éleva l'église de Lucheux utilisa au carré du transept des piles plus anciennes qui formaient peut-être la souche d'un clocher central antérieur. La campagne de construction, à laquelle nous devons le chœur, relança d'abord dans les deux piliers de l'est de la croisée des pilastres plats; puis, à la suite d'un repentir au cours des travaux, ces pilastres furent armés de demi-colonnes en amande et de colonnettes d'angle. Le manque de concordance des joints, d'une part entre les pilastres et le massif des piliers, d'autre part entre les tambours des colonnes et des colonnettes et les pilastres, indiquent deux étapes de construction. Cependant, aux dernières assises voisines des chapiteaux, la concordance des joints devenant parfaite entre les tambours des colonnes et leurs dosserets, il en faut conclure que le maître d'œuvre modifia son plan avant même de monter les pilastres jusqu'au sommet des piles.

Les travaux se poursuivirent de l'est à l'ouest, comme c'était l'usage le plus fréquent.

Aux piliers de l'ouest, les feuilles d'eau qui ornent les chapiteaux et qui se retrouvent à chacun des angles des chapiteaux de la nef, montrent un changement de style. Le point de soudure avec le massif primitif se fait dans l'angle rentrant des piles, où le manque de liaison entre les assises est facile à constater.

A cette troisième campagne j'attribuerai la partie du collatéral nord voisine de la façade, ainsi que le contrefort nord-est du croisillon nord. Ce contrefort, beaucoup plus saillant, il est vrai, que ceux du chœur, porte cependant des retraites biseautées qui me permettent de l'attribuer encore au XIIe siècle.

Dater les quatre piliers de la croisée, ou du moins ce qui constitue le noyau de chacune des piles paraît impossible. Si l'absence de gros joints nous empêche d'en reculer la date jusqu'au XIe siècle, il serait téméraire de vouloir préciser davantage. Mais pour le chœur, grâce aux comparaisons que M. Enlart a établies avec d'autres monuments, l'âge de la construction peut être serré d'assez près. Lucheux ressemble beaucoup à Airaines, dit M. Enlart; or Airaines fut bâti peu après 1117; c'est donc entre 1120 et 1140, qu'a dû être élevée l'église de Lucheux. M. Régnier, en ce qui concerne Airaines, ne fait aucune objection pour se rallier à l'opinion de M. Enlart, mais, quant à Lucheux, il exprime quelques réserves. L'art déjà perfectionné qu'on y rencontre, la présence de formerets aux voûtes du sanctuaire, le doubleau profilé de la même manière que les ogives l'amènent à rajeunir quelque peu cette dernière église (1).

Ces observations, et peut-être aussi un nouvel examen du monument conduisirent M. Enlart à une conclusion analogue : dans son répertoire des églises picardes de transition, il laisse à la vénérable église d'Airaines le rang de doyenne avec la date de 1125 environ et assigne à l'église de Lucheux la date de 1130-1140 (2).

Le mobilier de l'église est extrêmement pauvre. Un Christ en croix accompagné de la Vierge et de saint Jean, du XVIe siècle, surmontait une poutre de gloire. La poutre elle-même fut reléguée dans le grenier du presbytère, mais le groupe orne maintenant le revers de la façade à l'extrémité du croisillon sud. Des médaillons quadrilobés contenant les symboles des évangélistes terminent chacun des bras de la croix.

Des verrières modernes : un martyre de saint Léger et des grisailles aux armes des seigneurs de Lucheux ne compensent pas la disparition des anciens vitraux.

(1) *Congrès archéologique tenu à Abbeville en 1893*, Paris et Caen, 1895, in-8°, p. 340.
(2) C. Enlart, *Manuel d'archéologie française, architecture religieuse*, Paris 1902, in-8°, p. 630.

présents des châtelains à leur paroisse. En 1541, Jacques Mauduit, peintre verrier d'Arras, plaçait, moyennant 24 livres tournois, dans l'une des fenêtres, une Notre-Dame de Pitié entre saint Pierre de Luxembourg et saint Charlemagne (1).

Quelques pierres tombales sont dressées contre les murs. Deux d'entre elles sont presque entièrement effacées, les deux autres portent lés inscriptions suivantes ·

VOVS QVI LISEZ
COMME VOVS IAY ESTE
ET COMME IE SVIS VOVS SEREZ
ICY GIST
CHARLES SEBERT EN SON
VIVANT LIEVTENANT
DE LA BARONNIE DE
LVCHEVX MORT AVDIT
LVCHEVX LE 21 DAOVST
... I AGE DE 64 ANS
REQVIESCAT IN PACE.

ICY REPOSE LE CORPS
DE M[E] IACQVES BUTTIN
VIVANT CONSEILLER
DU ROY RECEVEUR DES
TRAITTE DE LUCHEUX
DECEDE LE 24 9...
1722 (2) AGE DE 80 ANS ET
DE D[E] ANNE LOMBAR..
DECEDEE LE 26 7 ..
1714 AGEE DE 61 ANS
REQUIESCANT
IN PACE (3).

LE CHATEAU

On a appelé Rambures le Pierrefonds picard; avec non moins de raison, par la beauté et l'importance de ses ruines, par les souvenirs qu'évoque son histoire, le château de Lucheux mériterait le nom de Coucy de la Somme (4).

L'ensemble des constructions couvre, dans une situation pittoresque, un périmètre énorme à flanc de coteau. Le château est adossé à une belle forêt de cinq cents hectares, qui couronne la crête. Les hêtres aux fûts élancés et les taillis touffus garnissent la contrescarpe et descendent même jusqu'au fond de ces larges fossés qu'en cas d'alarme des pionniers ou hotteurs étaient chargés d'approfondir encore, et qui, au XV[e] siècle, ne mesuraient pas moins de 54 pieds de largeur (5).

(1) DUSEVEL, *Noms et ouvrages de quelques artistes des XV[e] et XVI[e] siècles cités dans les registres aux comptes de la terre et seigneurie de Lucheux (Somme)*, dans la Revue des Sociétés savantes des départements, 2[e] série, t. II, année 1863, 2[e] semestre. Paris, 1863, in-8°, p. 577.

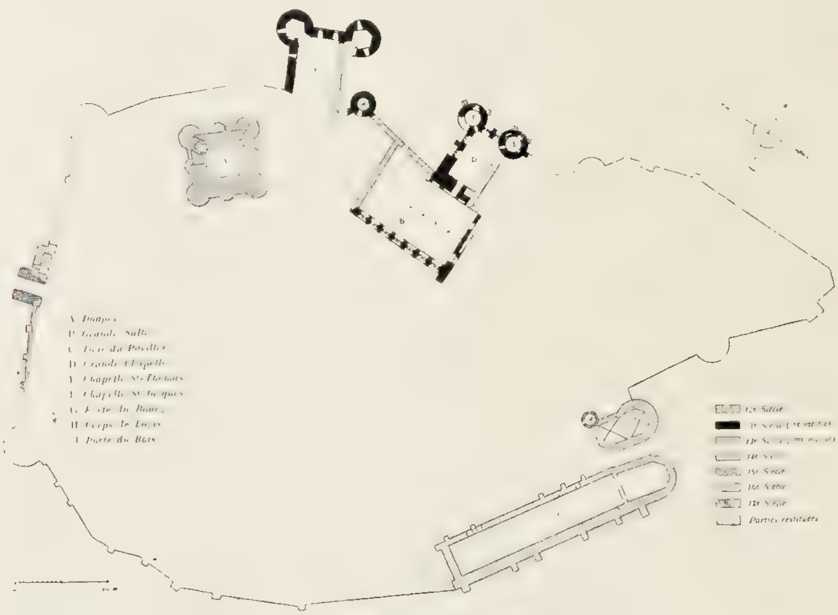
(2) Ou 1729.

(3) Communication de M. Rodière.

(4) Bibliographie : DUSEVEL, *le Château de Lucheu*, dans les Églises, châteaux, beffrois et hôtels de ville les plus remarquables de la Picardie et de l'Artois; Amiens, 1862, 2 vol. in-4°, t. I, 36 p., 4 pl.

(5) Comptes de 1432 à 1448. DUSEVEL, *ibid.*, p 6.

D'après la tradition, la forteresse remonterait à 1120 et aurait pour fondateur Hugues Campdavène II, qui prit part à la première Croisade en 1096. Cent ans plus tard, la seigneurie passe de la maison de Campdavène dans celle de Chatillon-Saint-Pol par le mariage d'Elisabeth avec Gauthier de Chatillon. Guy Ier, l'un de



Lucheux. — Plan du château.

leurs descendants, obtient, en 1264, de l'échevinage de Doullens la permission de fermer par une clôture le parc de Lucheux, à la condition d'exempter les habitants de cette ville de tout droit de travers. Puis se succèdent Gauthier II, mort en 1219; Guy II, tué au siège d'Avignon en 1225; Hugues V; Guy III, grand bouteiller de France; Hugues VI, comte de Blois en 1292; Guy IV; Jean; Guy V, qui mourut en 1360, en Angleterre, où il avait été envoyé comme otage du roi Jean. Pendant son absence, en 1359, « les Anglais, dit Froissart, ardirent la ville de Lucheu, mais le chasteau n'eust garde ». Mahaut de Chatillon, sœur du captif mort sans postérité, transporte aux mains de Guy de Luxembourg qu'elle épouse en 1364, le comté de Saint-Pol et la baronnie de Lucheux. Elle est la mère du cardinal Pierre de Luxembourg, évêque de Metz, déclaré vénérable par le pape Clément VII (1).

Philippe le Bel, Philippe de Valois, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, Charles le Téméraire et surtout Louis XI viennent à Lucheux, attirés par les plaisirs de la chasse.

(1) E. Delgove, *Histoire de la ville de Doullens*, dans les Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie, documents inédits, t. V, p. 350 et 351.

Pendant cette période brillante de la forteresse, les registres mentionnent d'importants travaux. C'est, en 1456, la reconstruction de la grande cuisine aux murs crénelés, au toit orné de gargouilles en forme de dragons, que deux artistes locaux, André Bullant et Jean Laloier, ont sculptées moyennant 10 sous pièce (1). Quelques années plus tard, en 1466, une tour s'étant écroulée, Philippe de Brimeu capitaine et bailli de Lucheux, dépêche Jacques de Villemain, maître des œuvres de Lucheux, vers le comte de Saint-Pol, pour avoir permission de la rebâtir. On adjuge la maçonnerie à Guillaume Bullant et Henry Desfontaine, tous deux maçons à Lucheux. Cette tour, appelée la tour Neuve ou tour du Comte, et dont il ne reste rien aujourd'hui, avait 72 pieds de haut, 56 de circonférence et 7 d'épaisseur. Des chambres aux étages supérieurs, des canonnières au bas étage, étaient desservies par un escalier à vis ménagé dans l'épaisseur du mur. Les voûtes à six pans reposaient sur des *branques de ogives*, et, à l'une des clefs, on remarquait un *Agnus Dei* (2). Les défenseurs avaient tenu à remettre au plus vite le château en état, car ils demeuraient sous l'impression d'une alerte récente, dont un registre de 1464-65 rappelle le souvenir : « pour la crainte des Franchois qui estoient au nombre de quatre mil hommes, près d'Amiens », on coupe les épines croissant dans les fossés, qu'on approfondit, on replace les couleuvrines, les serpentines et les canons sur leurs affûts et leurs chevalets, on achète un entonnoir pour charger les pièces d'artillerie et un boutefeu pour mettre le feu aux couleuvrines (3).

Placé aux confins de la Picardie et de l'Artois, Lucheux serait devenu sans doute une place forte d'une importance extrême, si Louis de Luxembourg avait réalisé son projet de créer entre l'Angleterre, la France et la Bourgogne une souveraineté indépendante. On sait comment Louis XI parvint à déjouer les calculs du prince astucieux qu'il avait comblé. Après l'exécution du connétable, Guy Pot, bailli de Vermandois, recueillit les dépouilles des Luxembourg.

En 1483, Philippe de Crevecœur s'empare du château de Lucheux, au nom du roi de France, et en confie la garde à Pierre de Savarie et à plusieurs gens de guerre, à raison de 20 sous par mois chacun; mais, un an plus tard, Charles VIII restituait la forteresse au comte de Romont et à Marie de Luxembourg sa femme (4).

En 1511-12, « on met 26 claies sur la muraille du château depuis la porte du devant jusqu'à la porte Cornière, et de là jusques à la tour au Pavillon, adfin de se pooir aidier à aller à l'entour de ladite muraille, pour ce que lors estoit bruyt de la descente des Anglois ».

Feuilletons encore ce registre, nous y trouvons mentionnés d'autres travaux : « On refait la muraille du château derrière la grosse tour, on refait à neuf le pont-levis de la porte de derrière, qui estoit pourri, on répare la muraille du parc, pour ce que au commencement dudit an les loupz entroient en icelluy parcq et mengeoient journellement les josnes poullains et les dayns d'iceluy » (5).

En 1522, les Anglais, unis aux Impériaux, assiègent le château et s'en emparent; mais le donjon, *la grosse tour*, malgré un blocus qui ne dure pas moins de huit jours, résiste à tous les assauts. Les dégâts sont énormes : pont-levis, combles des tours, corps de logis presque en entier sont brûlés. La paix de 1525 permet de songer à la reconstruction des bâtiments incendiés. Cette même année, un certain

(1) Dusevel, *le Château de Lucheu*, p. 13.
(2) Dusevel, *le Château de Lucheu*, p. 8.
(3) *Ibid.*, p. 20 et 21.
(4) *Ibid.*, p. 22.
(5) Comptes de 1511-1512. Archives du château.

Jean Bullant, maître-maçon demeurant à Amiens, dirige « l'ouvrage de maçonnerie de la tour le Comte et autres lieux, audit château ». La tour le Comte sert provisoirement de résidence à Adrienne d'Estouteville, comtesse de Saint-Pol (1).

Dusevel, lorsque le nom de Bullant lui tomba sous les yeux, crut avoir découvert l'architecte d'Ecouen : « Il est à peu près hors de doute, dit-il, que le connétable de Montmorency avait fait venir, pour l'attacher spécialement à son service, Jean Bullant, originaire de Picardie et maître-maçon de la cathédrale d'Amiens, descendant d'une famille d'architectes picards qui travaillaient pour la maison de Saint-Pol depuis un demi-siècle. La famille de Montmorency possédait de grands biens en Picardie et avait de nombreuses alliances avec la noblesse de cette province » (2).

A cette théorie, étayée sur des raisons de sentiment, notre confrère M. Durand a opposé des arguments péremptoires. Les Bullant picards comptent plusieurs membres : André, en 1457-1458; Guillaume, en 1467; Martin et Philippe, en 1525; Hubert et Michel, de 1559 à 1582 : les deux plus célèbres portent le prénom de Jean. Le premier, celui qui travaille à Lucheux en 1525, est maître-maçon de la cathédrale d'Amiens en 1528; en 1538, il rebâtit une partie de l'église Saint-Martin de Doullens. L'autre Jean Bullant, non moins célèbre que le précédent, travaille au beffroi d'Amiens en 1574. On ignore son degré de parenté avec le premier.

« Dans tous les cas, ni l'un ni l'autre n'a rien de commun avec le célèbre Jean Bullant d'Ecouen et des Tuileries, architecte du connétable de Montmorency et de Catherine de Médicis, et contrôleur des bâtiments du Roi. On sait pertinemment que celui-ci est mort en 1578 à Ecouen, tandis que les deux nôtres sont morts, le premier en 1555, le second en 1581. Cette preuve dispense de toute autre. On ne sait même pas s'ils appartenaient à la même famille » (3).

En 1527, Adrienne d'Estouteville entreprend la restauration du corps de logis; les fenêtres de la chapelle avaient été brisées, elle les remplace; elle fait rechercher et parvient à retrouver des ornements d'église, des missels, des antiphonaires vendus par les soldats ennemis dans les villages voisins. Les dégâts avaient été si grands que vingt ans plus tard les comptes de 1546 en rappelaient encore le souvenir (4).

Nouvelle alarme, nouveaux dégâts en 1552 : « Le xxe jour d'octobre l'an mil V^e^LII, le molin a vent dudit Luceu a esté pillié, demolly et despouillié de ferrailles y servans par les Bourguignons ennemis du roy; l'armée desquelz conduicte par le sieur de Rœux logea et coucha audict Luceu ledict jour, retournant de bruller le pais de Santhers et allant assiéger le chasteau de Hesdin » (5).

A la fin du xvie siècle, en 1594 et 1595, les Espagnols causent des dommages dont le château ne devait plus se relever. Le xviie siècle est pour la forteresse une époque de pleine décadence. Les Longueville, auxquels il appartient, n'y résident plus, et les réparations que le gouverneur fait exécuter de 1629 à 1631 dénaturent les plus belles constructions, entre autres la chapelle. Les armées de Malborough, en 1708, dévastent une dernière fois la fastueuse place forte.

Au commencement du xviiie siècle, le château de Lucheux et son magnifique domaine entrent dans la maison de Luynes par suite du mariage de Louise-Léontine de Bourbon avec Charles-Philippe d'Albert de Luynes. Lucheux appartient aujourd'hui au duc d'Uzès, qui le tient de sa femme, née Chaulnes.

(1) Dusevel, *le Château de Lucheu*, p. 16 et 17.

(2) Dusevel, article cité dans la *Revue des Sociétés savantes*, p. 258.

(3) G. Durand, *l'Architecture religieuse et civile en Picardie*, résumé historique lu à la séance du 15 juin 1906. Extrait des Conférences des Rosati picards, XXII, p. 35

(4) Dusevel, *le Château de Lucheu*, p. 17.

(5) Comptes de 1552-53. Archives du château.

Porte du Bourg.

On pénètre dans l'intérieur de l'enceinte par deux portes. La porte principale qui s'ouvre du côté du bourg, à l'extrémité d'une petite avenue plantée de tilleuls, est flanquée de deux grosses tours rondes en moellons, avec toits en poivrière. Un fossé aujourd'hui comblé la défendait, et elle a perdu son pont-levis dont deux longues rainures gardent le souvenir. Au-dessus d'une large porte en tiers-point se lisaient sans doute, sur une pierre martelée, les armoiries des seigneurs de Lucheux. Des ouvertures rectangulaires, sans aucun style, ont dénaturé cette entrée, mais dans les tours, quelques longues archères restent encore visibles. La porte donne accès à un large passage couvert d'une voûte surbaissée que fermait une herse.

« En 1560-61, on élevait un faux-comble au-dessus de la porte d'entrée pour couvrir la voûte dudit portail et éviter qu'elle ne tumbast » (1).

La tour de droite a seule conservé au rez-de-chaussée une salle voûtée séparée en deux travées par un large doubleau. La pièce affecte une forme très allongée et irrégulière, à sept pans inégaux. Les ogives qui supportent la voûte sont : dans une travée, à quatre branches; dans l'autre, à six branches. Elles s'engagent dans deux clefs rondes et reposent sur des consoles d'angle. Deux de ces consoles sont à feuilles détachées et, par leur style nettement accusé, nous permettent de dater la construction tout entière du XIV[e] siècle; les autres, retaillées plus tard, dessinent des volutes qui ne sont pas antérieures au XVI[e] siècle. La même diversité s'accuse dans le profil des ogives : quelques assises offrent le profil du XIV[e] siècle avec cavet entre deux baguettes et tore à méplat, tandis que les autres, composées de rectangles ornés de quarts de rond et de ressauts peu saillants, appartiennent à la Renaissance. Une cheminée monumentale, également Renaissance, présente sous un larmier une large plate-bande appareillée, composée de trois claveaux. Les festons dans lesquels s'emboîtent les claveaux extrêmes constituent un assemblage très compliqué et peu commun.

Dans la tour de gauche, une belle cheminée de pierre reste suspendue à mi-hauteur, car les planchers des différents étages ont tous disparu.

Au-dessus de la porte se trouvaient l'auditoire de la justice seigneuriale, et au rez-de-chaussée la prison des bourgeois.

En 1517, la duchesse de Longueville faisait recouvrir le comble des deux tours et l'on y plaçait de nouveau deux bannières d'airain aux armes des comtes de Saint-Pol (2).

La tourelle d'escalier à pans coupés, accolée contre la porte d'entrée et qui se voit dans la cour, à droite en entrant, appartient au XV[e] siècle.

Corps de logis.

Un long corps de logis fait suite à la porte du Bourg et développe sa façade sur la gauche. Etayé de contreforts très saillants, il se compose de deux étages. Quelques fenêtres ont encore leur tableau encadré de moulures prismatiques, mais pas une seule, même les plus grandes, n'a conservé sa croisée de pierre. A l'intérieur, l'édifice, qui offre encore moins d'intérêt qu'à l'extérieur, n'a jamais pu contenir les somptueux appartements que mentionne Dusevel : la chambre de

(1) Archives du château

(2) DUSEVEL, *le Château de Lucheu*, p. 15 et 16.

parement, la chambre de monsieur, la chambre de madame, la chambre des enfants, la chambre aux étuves, etc. La chambre de parement, aux murs tendus de tapisseries, aux coffres et tables chargés de vases précieux et de chandeliers d'argent, aux fenêtres décorées de superbes verrières, servait pour les festins. Elle devait être immense, digne des hôtes illustres qu'on y festoyait, et n'aurait jamais pu trouver place dans le corps de logis actuel. Ce n'est certainement pas là non plus qu'il convient de situer la chambre aux étuves, qui était voûtée d'ogives et revêtue de boiseries, ainsi que la pièce voisine, la chambre aux baigneries, au ciel peint d'azur.

Dusevel parle des fenêtres de la chambre de parement qu'aurait réparées, en 1462, Huon Mouquet, peintre verrier d'Arras (1). Or, la construction actuelle paraît dater au plus tôt du commencement du XVI[e] siècle.

Il existait d'ailleurs un autre corps de logis, le *neuf corps de logis*, à l'autre extrémité de l'enceinte et vers la forêt, qui a complètement disparu et auquel se rapporte un compte de 1560-61 (2). On y parle de la chambre de madame, où loge momentanément le gouverneur, et qu'un peintre verrier de Doullens, nommé Martin de Caumon, orne de panneaux armoriés. C'est plutôt ce *neuf corps de logis* qui renfermait les salles énumérées par Dusevel.

Grande salle.

La *grand' salle* était la partie la plus riche et la plus soignée du château. D'admirables morceaux de sculpture en attestent encore la splendeur, assez nombreux pour nous aider à en reconstituer le plan, mais suffisants aussi, hélas! pour nous en faire déplorer la ruine. Elle avait des dimensions colossales. Elle occupe le rez-de-chaussée, et non pas le premier étage, comme dans un certain nombre de châteaux, au beau château de Druyes, dans l'Yonne, par exemple, où un Courtenay fut proclamé empereur de Constantinople. A Druyes, les fenêtres de la grande salle donnent directement sur la campagne; il n'en pouvait être ainsi à Lucheux, où elle s'éclairait sur la cour d'honneur; mais la déclivité du terrain, le voisinage du bourg, qui était fortifié, permettaient de ne donner au mur d'enceinte, de ce côté, qu'une faible hauteur. Par delà une large et fraîche vallée, des coteaux couverts de bois ferment l'horizon, et les fenêtres paraissent orientées tout exprès pour ne rien perdre d'un riant panorama.

Tant d'élégance, une telle richesse décorative se rencontrent souvent dans nos grandes cathédrales, mais l'architecture privée se montre généralement plus sobre et plus sévère.

Cette magnifique suite de fenêtres pourrait figurer parmi les plus belles conceptions de notre art du XIII[e] siècle. Elle rappelle les fragments du château de Lorris conservés à Montargis, et pour prendre un point de comparaison moins lointain, elle fait également penser au triforium de l'église saint Pierre de Doullens. L'église saint Pierre et la galerie de Lucheux, deux œuvres parfaites appartenant à une même date présentent en effet des ressemblances frappantes; les chapiteaux sont conçus suivant les mêmes données. Mais surtout, à Doullens comme à Lucheux, des gorges séparent les colonnes, et cette disposition est assez rare. Ajoutons enfin qu'un curieux chapiteau provenant de la grande salle est orné de rubans plats dessinant une suite de bâtons brisés autour de la corbeille et que les halles d'Ypres montrent un chapiteau absolument semblable.

(1) DUSEVEL, *le Château de Lucheu*, p. 10.
(2) Archives du château.

Un même architecte venu du Nord, de Tournai, dit M. Enlart, aurait-il travaillé à Doullens et à Lucheux? L'hypothèse ne laisse pas que de paraître assez séduisante.

Huit fenêtres sur quatorze, encore à peu près intactes, sont désormais à l'abri de la destruction, grâce à une toiture d'ardoise que le duc d'Uzès vient de faire construire et qui les préserve des intempéries. Groupées deux par deux sous un arc en tiers-point que subdivise une colonne adossée à un petit pilastre, elles s'élèvent à l'extérieur sur un grand bahut qui forme soubassement. A hauteur d'appui court un large bandeau composé d'un cavet entre deux boudins Un pilier cantonné de neuf colonnettes sépare chaque groupe de fenêtres du groupe voisin. Ces colonnettes ont deux diamètres différents. Cinq d'entre elles, plus fortes que les autres et en délit, reçoivent les retombées des archivoltes ou soutiennent l'extrémité des linteaux. Logées dans les angles des différents ressauts et appareillées, les autres jouent un rôle purement décoratif. Sur les socles carrés reposent les bases, qui, se touchant toutes, décrivent ainsi un tracé ondulé autour de la pile. Un tore, un onglet, une baguette, une scotie, une baguette et un tore légèrement aplati, chargé de jolies griffes d'un dessin varié, tels sont les éléments constitutifs de ces bases.

Les chapiteaux ont leur corbeille ornée d'élégantes feuilles lancéolées conçues d'après deux types : à courte et à longue tige. Les premières s'arrêtent au tailloir, les autres se recourbent en crochets. Plusieurs des colonnettes appareillées sont privées de chapiteaux, mais pourtant cerclées d'une astragale. L'astragale se compose de deux baguettes juxtaposées et le tailloir de deux baguettes séparées par une gorge profonde.

Les deux archivoltes présentent un même profil : deux gros quarts de rond séparant une gorge à congé. Un bouquet de feuillage ou une tête mordant des tiges de fleurs meublent quelques-uns de ces congés, sans décoration pour la plupart.

Les tympans des arcatures secondaires, inscrits dans un large linteau, sont en tiers-point. Les uns n'offrent pas d'autre ornementation que deux baguettes d'encadrement séparées par une gorge, les autres portent sous cet encadrement un trilobe gravé en creux, accompagné de rinceaux. Quant au grand tympan, il est nu et plein quand le petit tympan est lui-même décoré, et inversement, rehaussé d'un trilobe, lorsque le petit tympan ne présente aucune sculpture.

Tout autre est l'aspect de cette galerie à l'intérieur. Les deux fenêtres jumelles s'ouvrent au fond d'un arc en plein cintre contre lequel s'adosse, de chaque côté, un petit banc de pierre. Le meneau à feuillure qui les sépare en deux baies rectangulaires affecte la forme d'un demi-losange très allongé, avec un renflement à la partie supérieure et un ou trois renflements au centre. Un trou dans le renflement central est destiné à laisser passer le verrou des volets.

Cette salle très large avait sa voûte, probablement en bois, et formée de deux vaisseaux, soulagée par une épine de colonnes. Un fût de colonne en calcaire dur, couché contre la muraille du potager, et le chapiteau dont j'ai parlé déjà nous donneraient une idée de l'ordonnance intérieure, mais nous possédons mieux encore. Une console restée en place marque le point de départ de l'arcature ainsi que la hauteur et la largeur de la salle. C'est un beau morceau de sculpture. Trois têtes, — deux têtes de femme et une tête d'homme barbu — d'un dessin un peu méplat, mais très largement traitées, et un peu plus grandes que nature, sont accolées au-dessous d'un volumineux tailloir polygonal.

La seule porte entièrement conservée donne sur la cour d'honneur. Simple, mais d'élégante proportion, elle est encadrée par un arc en tiers-point, à l'arête torique. Une archivolte en boudin refouillé d'un cavet se retrousse à ses extrémités en deux

petites volutes, disposition peu fréquente, qu'on retrouve cependant au portail de la Vierge dorée et au portail nord de la cathédrale d'Amiens, comme à Saint-Vaast-les-Mello (Oise) et à Namps-au-Val (Somme).

Deux colonnettes d'angle supportent l'archivolte. Sur la corbeille de leurs chapiteaux s'appliquent des feuilles de fougère terminées en crochets. Le tympan se compose, y compris le linteau, de deux assises de pierre privées de toute décoration, sauf d'un léger ressaut d'encadrement orné d'une gorge entre deux baguettes et d'une doucine sur l'arête du linteau.

Une antre porte, plus large que la précédente et dont le fond est aujourd'hui muré, décrit un arc surbaissé.

Les architectes de Lucheux avaient adopté les dispositions du château de Boulogne-sur-Mer, construit par Philippe Hurepel en 1231, où la grande salle est également contiguë à la chapelle; mais à Boulogne, la grande salle étant au premier étage et la chapelle au rez-de-chaussée, le seigneur pouvait entrer de plain-pied dans la tribune qu'il s'était réservée dans le fond du sanctuaire (1). A Lucheux, le plan de la chapelle devait également comporter une tribune, comme le voulait un usage constant. Un escalier, peut-être un escalier de bois, puisqu'aucune trace n'en demeure, permettait d'y parvenir.

Dans le massif de maçonnerie sur lequel s'appuie la chapelle se voient des arrachements. Ils marquent le point de départ d'une courtine qui rejoignait une tour de l'enceinte. La grande salle, au lieu d'être séparée du mur extérieur par un chemin de ronde, comme au château de Boulogne-sur-Mer, atteignait la courtine, ainsi que le prouve la phrase suivante que j'ai relevée dans un compte de 1550-51 : « Aultres ouvraiges faictz pour le rempiètement de la muraille de la grant salle du chasteau du costé de dehors vers le Sart galland, et pour recouvrir ladite salle dudit costé » (2). Elle présentait donc un plan irrégulier, mais qui ne peut nous étonner, car les gens du moyen âge ne partageaient nullement nos idées sur la symétrie; sa largeur aurait plutôt lieu de nous surprendre. La place de la console aux trois têtes marque la largeur du premier vaisseau. Dans ma restitution, j'ai supposé un second vaisseau semblable au premier; deux colonnes, vers l'est, rectifient le plan en forme de trapèze, mais surtout facilitent l'établissement des voûtes.

Au milieu de ces ruines, avec les gazons qui ont remplacé les vieux carrelages jonchés d'herbe fraîche et de fleurs en été, de paille en hiver, l'imagination a grand'peine à faire revivre les splendeurs d'autrefois (3). On aurait aimé revoir la statue qui se dressait au centre. Elle rappelait, dit-on, un géant qu'aurait vaincu un ancien seigneur de Lucheux (4). Où se trouvaient les cheminées? Il y en avait, semble-t-il, plusieurs et elles étaient de dimensions différentes, puisqu'un compte de 1510-11 nous parle de la grande cheminée; mais nous ne savons rien de plus (5).

En 1500-1501, avec vingt grandes pierres provenant de la carrière de Grouches, village voisin, on refaisait les « wausures et embraisemens » d'une des fenêtres.

(1) C. Enlart, *le Château et les remparts de Boulogne*, dans Boulogne-sur-Mer et la région Boulonnaise; Boulogne-sur-Mer, 1899, 2 vol. in-8°, t. I, p. 239 à 275.

(2) Archives du château.

(3) « La *salle* est ouverte aux audiences publiques. On y répand de l'herbe fraiche, des joncs, de la menthe et des fleurs en été; de la paille en hiver. Philippe-Auguste ordonna que l'Hôtel-Dieu de Paris recevrait la jonchée de son palais qui était renouvelée tous les matins ». F. Funck-Brentano, *Ce qu'etait un roi de France, les origines du pouvoir royal*, dans Revue des Deux Mondes, 15 Septembre 1911, pp. 439-440.

(4) Dusevel, *le Château de Lucheu*, p. 11.

(5) Archives du château.

Jean et Hubert Bullant et leurs frères, tous maçons demeurant à Lucheux, étaient chargés du travail et recevaient 8 livres (1).

En 1560-61, on « rempare et ferme de pierre blanche partie de l'une des croisées ». Dès lors, les beaux jours sont passés et la *grant salle* est en si triste état, qu'on « livre deux petits camyons pour charroier hors de ladite grant salle et aultres lieux les terres et immundices y estans » (2).

Près de la grande salle se trouvait la chambre Virgille, souvent mentionnée dans les comptes du XVIe siècle. Elle possédait une grande cheminée de pierre dont les maçons réparaient le sommet en 1503, car « journellement, par les grans vens, les pierres tombaient dessus le comble de ladite chambre » (3).

La salle Saint-Jacques, séparée de la grande salle par la salle Virgille, servait sans doute de passage, car une lampe y brûlait toute la nuit. Son dallage se composait de carreaux moitié blancs et moitié noirs; ses pignons étaient ajourés d'oculi, d'*os* qu'on répare en 1494, avec du canevas pour empêcher les oiseaux d'y pénétrer (4).

Chapelle.

Un aveu de 1374 parle d' « une noble chapelle moult anchiennement fondée, laquelle a sept chappelains perpétuels et un vicaire » (5). Elle est exactement orientée et, comme beaucoup de chapelles castrales d'ailleurs, hardiment plantée sur le bord du fossé. Les constructeurs estimèrent que la hauteur des murs et la présence des deux tours qui flanquent le chevet leur offraient une sécurité suffisante. Il n'est pas rare, sans doute, de trouver aux étages supérieurs, même dans les donjons les mieux conçus, de larges baies ouvertes sur la plaine, et même certaines chapelles de château, celle du château de Laval, par exemple, ne craignent pas de prendre des jours directs sur l'extérieur; mais ici, n'y avait-il pas une réelle témérité à pratiquer de grandes baies dans une dépendance de la forteresse fort éloignée du donjon, presque à l'extrémité de l'enceinte? Les archéologues y gagnèrent du moins une disposition fort originale. Le plan est des plus simples : un rectangle dont les angles sont abattus par deux pans coupés, cantonné de deux tours qui furent rondes, du moins primitivement.

Deux portes, l'une dans l'axe, l'autre sur la droite, toutes deux pratiquées dans le mur occidental, faisaient communiquer la chapelle avec le passage dont nous avons parlé. Elles étaient encadrées de colonnettes qui ont disparu, mais quatre chapiteaux très mutilés sont conservés. Le style de ces chapiteaux, les traces d'arcatures en plein cintre qui se remarquent au-dessus des portes et contre le mur du nord permettent de faire remonter cette construction comme la grande salle, à la première moitié du XIIIe siècle; mais la partie haute fut complètement remaniée plus tard. Deux fenêtres s'ouvrent ou plutôt s'ouvraient dans le mur du nord, car elles sont en partie murées. Leur remplage, qui se profile en un boudin et qui comprend deux trilobes surmontés d'un quatre-feuilles, nous autorise à assigner cette partie de la chapelle à la seconde moitié du XIIIe siècle, plutôt qu'au XIVe siècle,

(1) Archives du château.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) Dusevel, *le Château de Lucheu*, p. 12.

(5) Abbé Lefèvre. *Histoire des communes rurales du canton de Doullens;* Amiens, 1886, p. 43. Extrait du t. XXIX des Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie.

car les chapiteaux sont encore à crochets. Les deux fenêtres en tiers-point qui éclairent le chevet plat offraient le même remplage que les fenêtres septentrionales; mais de ce remplage presque entièrement disparu, il ne subsiste que les amorces.

Une piscine-crédence avec tablette orne à droite le mur de fond. Son arc décrit un tiers-point et une rosace à feuillages meuble son tympan.

Un bandeau court au-dessous des fenêtres et une grande rose privée de redents éclaire le pignon. En 1504-05, un verrier de Doullens, Jehan du Bos, remettait « six de ses lozenges au remplaige de l'O qui donne clareté et lumière à la grant chapelle du chasteau » (1).

Il est probable, bien qu'aucune trace n'en demeure visible, que la chapelle avait reçu une voûte de pierre. Dans un ensemble de constructions aussi soignées, alors qu'une simple tour, la tour le Comte, par exemple, avait, nous l'avons vu, une belle clef sculptée au croisement de ses nervures, la chapelle dont quelques traces de peinture autour de la crédence attestent aujourd'hui encore l'ancienne richesse, était vraisemblablement couverte par une voûte sur croisée d'ogives que les contreforts étaient assez puissants pour contre-buter sans danger. Mais pouvons-nous maintenant, après les malheureuses restaurations qui érigèrent une nouvelle chapelle sur les vestiges de l'ancienne, comme le déclarent les registres de 1630, nous faire une véritable idée du monument primitif? (2) C'est à cette époque qu'on aveugle une partie des fenêtres, que l'on élève une voûte en bois, qu'on jette à terre la flèche de pierre qui devait donner à l'édifice l'aspect d'une petite église. La construction du mur du midi, dans lequel s'ouvrent une porte en plein cintre et deux fenêtres de même forme dépourvues de tout caractère, doit être sans doute rangée parmi les méfaits des mêmes architectes.

Deux petits oratoires circulaires et pris dans les tours communiquaient avec la chapelle par les portes des pans coupés. L'oratoire du sud avait son autel orienté, entouré d'un grand arc en plein cintre. Un boudin continu, à la base composée de deux petits tores accolés, enveloppe cet arc, au fond duquel s'ouvrait une grande fenêtre agrandie après coup et sans doute à double meneau. Il est difficile d'en reconstituer exactement le remplage, mais les moulures de départ profilées en biseaux n'appartiennent qu'au xve siècle. Une piscine-crédence, dont le tympan est orné de deux arcatures trilobées gravées en creux sous deux petits arcs en plein cintre également gravés en creux, accompagne l'autel. Une cheminée chauffait l'oratoire.

Il faut, je pense, identifier cette petite chapelle avec l'oratoire que les registres désignent sous le nom d'oratoire des dames et qui fut magnifiquement restauré en 1468. Les débris de la grande fenêtre s'accorderaient parfaitement avec cette date. Le verrier Huon Mouquet avait travaillé en 1456 dans l'oratoire des dames et placé deux effigies de saint Antoine et de sainte Barbe (3).

A gauche et en face de la cheminée, un petit escalier pris dans l'épaisseur du mur accède à l'étage supérieur, que deux fenêtres éclairaient et qu'un simple plancher séparait du rez-de-chaussée. Une petite salle ronde couverte en coupole appareillée et percée d'une étroite fenêtre occupe l'étage inférieur de la tour. On y pénètre par un escalier sous berceau surbaissé qui part de l'extérieur et se prolonge le long du mur méridional en passant sous le niveau de la chapelle. Cet étage servait à la défense.

La tourelle du nord offrait sans doute une ordonnance analogue. Elle possédait une salle basse, un rez-de-chaussée, un premier étage. La salle basse était couverte

(1) Archives du château.
(2) Dusevel, *le Château de Lucheu*, p. 18 et 19.
(3) Dusevel, *le Château de Lucheu*, p. 15.

par une coupole, comme sa voisine, et, comme elle, spécialement construite pour la surveillance du pied des murs, mais l'escalier qui la desservait ne pouvait pas prendre son point de départ à l'extérieur du mur septentrional, celui-ci faisant partie de l'enceinte Ou bien un long couloir souterrain passait au-dessous de la chapelle, ou bien, et c'est plus probable, un escalier pris dans le mur descendait du rez-de-chaussée, mais cette dernière disposition avait l'inconvénient d'obliger les hommes d'armes à traverser la chapelle.

Un oratoire, établi plus simplement qu'à la tourelle du midi, occupait aussi le rez-de-chaussée. La fenêtre qui l'éclairait, en tiers-point, sans remplage et de médiocre dimension, s'ouvre au fond d'un ébrasement en arc brisé, dont un boudin continu adoucit l'arête. Une large brèche ouverte du haut en bas sur le flanc nord de la tourelle, empêche d'en préciser davantage la disposition intérieure.

Le texte suivant, de 1506-07, doit s'appliquer aux deux oratoires : « A Anssel du Bos, voirrier demourant à Doullens pour sa peinne et sallaire d'avoir mis jus aucunes verrières estans es deux chappelles dudit chastel esquelles lon fait chacun jour le service divin, rassis icelles verrières, les remis un nouveau ploncq et y mis de nouvelles losengues de voirre ou besoing estoit, 24 s. ». La chapelle principale étant toujours désignée sous le nom de grande chapelle, je pense qu'il faut identifier les tours avec les chapelles Saint-Jacques et Saint-Thomas de Cantorbéry, dont parlent plusieurs documents du XVI[e] siècle. L'oratoire des dames aurait été sous le vocable de saint Thomas, car les textes nous apprennent que la chapelle Saint-Thomas était voisine de la salle Virgille; or, aucune construction ne pouvait être contiguë à l'autre tourelle, — la chapelle Saint-Jacques, sans doute, — qui n'était rattachée à l'enceinte du château que par la grande chapelle (1).

A l'extérieur, le chevet est défendu par les deux tourelles. Sa haute muraille part du fond des fossés. Deux arcs en tiers-point, qui se réunissent sur un contrefort central, en renforcent le sommet. C'est une disposition qui, rencontrée dans un grand monument, comme au palais des Papes, à Avignon, ou au Mont-Saint-Michel, ne laisse pas de produire une profonde impression; mais, même dans une petite construction comme celle-ci, elle ne manque ni d'originalité ni de grandeur. L'architecte de la chapelle de Lucheux n'eut pas besoin d'aller bien loin chercher son inspiration : à l'abside de l'église paroissiale, qui remonte au XII[e] siècle, et aux mâchicoulis de la porte du Bois, que nous décrirons tout à l'heure, il avait sous les yeux des contreforts reliés par des arcs en plein cintre.

Chacune des deux fenêtres, privée, nous l'avons vu, de son remplage, s'ouvre au fond d'un tableau ébrasé sous un arc en tiers-point. Un glacis rejoint le parement extérieur, qu'un larmier déborde.

Les deux tourelles étaient circulaires l'une et l'autre, du moins à l'origine; le XV[e] siècle les épaula de puissants contreforts; à la même époque, la tourelle du midi reçut un rhabillage motivé sans doute par l'ouverture de la grande fenêtre de l'oratoire. Un mur droit fut monté de la base au sommet entre les deux contreforts, tandis qu'entre le contrefort nord-est et le chevet, le mur de renforcement vient reposer en encorbellement un peu au-dessous du sol de la chapelle, sur une série de cinq corbeaux profilés en quart de rond.

A la base de cette même tour et à la rencontre de celle-ci avec la chapelle, un arc de décharge, dont la fonction paraît avoir été de prévenir un glissement du chevet, décrit une courbe en plein cintre. Ce dernier détail ne s'observe pas à la

(1) Archives du château.

tourelle du nord, qui, de plus, est complètement circulaire, sauf entre les deux contreforts et seulement à l'étage de l'oratoire, où la fenêtre en tiers-point est surmontée d'une archivolte de même tracé. Au-dessus de l'archivolte, la tour reprend sa forme cylindrique.

Des toits en poivrière coiffaient les deux tourelles, qui furent toujours privées de mâchicoulis.

Le mur du nord offre, à l'extérieur, la même ordonnance que le chevet, avec ses grands arcs en tiers-point jetés d'un contrefort à l'autre. Les deux fenêtres, au tympan ajouré d'un quatre-feuilles aux formes trilobées, sont en partie murées. Deux arcs, qui se rejoignent en décrivant une courbe brisée, mais sans ressaut ni moulure, enveloppent les fenêtres, ainsi qu'au chevet.

Au XIV[e] siècle, sept chapelains et un vicaire assuraient le service religieux du château; au commencement du XV[e] siècle, il n'y avait plus que cinq ou six chapelains; leur nombre était encore réduit à la fin du même siècle : on n'en comptait que quatre. Leur prise de possession se faisait avec une grande solennité, en présence de tous les officiers du château, par l'attouchement de l'Evangile, de l'autel et du bénitier, au son de la cloche. En 1569, Marie, duchesse de Longueville et d'Estouteville, baronne de Lucheux, voulut que les quatre chapelains eussent le même traitement et que les revenus des quatre chapelles leur fussent distribués par portions égales; jusque-là, l'une d'elles était beaucoup plus riche que les trois autres (1).

Le trésor de la chapells, qui devait être digne de la munificence des seigneurs de Lucheux, tenta un jour les voleurs, en 1456. Pour retrouver les objets dérobés, les Lombards, fort nombreux en Picardie, reçurent l'ordre de dénoncer tous ceux qui viendraient leur offrir « des calices, reliquaires et autres vaisseaux d'église, entiers ou rompus » (2).

Tour du Pavillon.

La grande salle se prolongeait vers le nord jusqu'à un ensemble de constructions qui figurent sur les anciens plans sous le nom de tour du Pavillon et qui s'avancent comme un éperon sur les fossés; une seule face se rattache à l'enceinte du château. De l'ensemble, il ne reste plus aujourd'hui que trois tours et deux courtines bien ruinées. Ce monument, au pied, et pour ainsi dire sous la garde du donjon, avait reçu de hautes proportions, et une bannière d'airain aux armes de la seigneurie en ornait le sommet (3).

La courtine du nord montre les traces d'une cheminée sur le piédroit de laquelle se profilent une baguette et un petit cavet. Ce fragment de moulure est précieux pour nous, car il nous permet d'attribuer la construction au XIII[e] siècle. Près de la cheminée s'ouvre une fenêtre en arc surbaissé et très ébrasée. Les deux tours qui flanquent les angles extrêmes de la construction sont circulaires à l'extérieur, à six pans à l'intérieur. L'une et l'autre étaient munies de cheminées, de fenêtres, d'archères très ébrasées; celle du nord-est comptait deux étages séparés par un plancher; celle du sud-est, beaucoup plus ruinée, devait avoir un étage voûté, car elle conserve des traces de formerets. La troisième tour, placée dans l'angle sud-ouest, servait de tour d'escalier. L'escalier était à vis et le dessous des marches apparent.

(1) DUSEVEL, *le Château de Lucheu*, p. 28.

(2) *Ibid.*, p. 14.

(3) DUSEVEL, *le Château de Lucheu*, p. 7.

Donjon.

A l'extrémité nord de l'enceinte se dresse une motte élevée. Elle servait de soubassement au donjon que les textes, en raison de sa couverture de plomb, désignent sous le nom de *tour plombée*. Il n'en subsiste que des ruines; mais avec ces ruines, fort imposantes encore et qui donnent pour ainsi dire la coupe de la construction, nous pouvons nous faire une idée de ce que devait être, au XIII[e] siècle, ce magnifique monument.

Le plan, à hauteur du sol, présentait un carré flanqué à chacun des angles d'une tour ronde et au milieu de chacune des faces d'une demi-tour; mais à environ six mètres du sol, les parties rectilignes disparaissent, le donjon devient cylindrique et cantonné de quatre tours. La transition s'opère à l'aide d'une frise de feuilles détachées en encorbellement et logées dans les écoinçons. Ce double plan, qui présentait certaine difficulté d'exécution et qui nous a valu une belle sculpture, unique peut-être dans l'architecture militaire, s'explique par le problème qu'eurent à résoudre les architectes du XIII[e] siècle. Ils devaient utiliser un donjon rectangulaire du XII[e] siècle dont il reste d'importantes substructions, et, au-dessus de ce vieux noyau, monter une nouvelle construction dans le goût du jour. Le donjon roman, rhabillé à l'extérieur, demeure complètement invisible. De belles assises en calcaire dur, avec deux chanfreins, l'un à la base, l'autre à quatre mètres environ du sol, forment un soubassement sans empattement. A un mètre environ du second chanfrein commence le moellon blanc, dont les assises se superposent avec une parfaite régularité jusqu'au sommet. De rares archères fort longues, fort étroites, percent les murailles. Le noyau n'en offre qu'une seule dans l'axe, au troisième étage.

On peut reconstituer les quatre étages qui divisaient le donjon intérieurement. Le rez-de-chaussée, en partie remblayé, devait être carré avec des pans coupés aux angles. De grands arcs de décharge en plein cintre et noyés dans la maçonnerie se voient encore et cette salle paraît avoir été voûtée. Elle appartient au donjon primitif. Les parements du XII[e] siècle se distinguent des autres par un appareil plus grand et une pierre plus dure. On conserva la base du vieux donjon jusqu'à mi-hauteur de la grande salle.

La grande salle, qui s'élève au-dessus du rez-de-chaussée, offrait huit pans égaux. Ses branches d'ogives venaient en pénétration se perdre avec les formerets pour reposer sur des culots ornés de feuillages. Le tailloir d'un profil assez grêle, les feuillages très découpés, les ogives composées d'un boudin à filet accompagné de deux petits tores que dégagent de profonds cavets, les formerets dont le tore aminci est bordé de gorges profondes, tous ces caractères décèlent un style assez avancé et permettent de dater la construction du temps de saint Louis. Un long couloir traverse l'épaisseur du mur et correspond avec la tourelle nord-est. Dans le pan coupé voisin, on remarque le tableau d'une fenêtre qui éclairait la pièce; son arête chanfreinée se termine par un petit congé. Dans ce tableau ont été conservées quelques pierres en calcaire dur de la construction primitive; mais, à part cette exception, la grande salle a été complètement reparementée au XIII[e] siècle.

Au-dessus de la grande salle, le monument prend la forme circulaire. Une grande embrasure, couverte par un arc surbaissé, conduit à une archère, la seule qui soit percée dans le noyau du donjon. De chaque côté de l'embrasure, et à peu près dans l'axe des pans coupés inférieurs, aboutissent des escaliers à rampes droites de dix marches permettant de descendre au troisième étage des tourelles. Ils étaient

couverts par un berceau surbaissé. Un seul des escaliers demeure intact. Cet étage n'avait pas de voûte et une profonde rainure dans la maçonnerie marque la place du plancher. Un dernier étage était celui des mâchicoulis. Enfin un beffroi, auprès duquel le lieutenant du capitaine avait son logement, couronnait le monument (1).

La tourelle du nord-est comptait cinq étages. Une porte ouverte dans un des pans coupés fait communiquer le rez-de-chaussée du donjon avec un petit réduit rectangulaire couvert d'un berceau surbaissé. Une pierre unique compose le linteau de la porte, dont un biseau orne les piédroits. Une seule archère défend et éclaire cette salle basse.

Le second étage est occupé par une chambre demi-circulaire couverte par un cul-de-four appareillé sans nervures. Le parement rectiligne du côté intérieur, avec ses assises en calcaire dur, demeure un témoin du donjon roman. Placé au même niveau que la grande salle, cet étage communique avec elle par un couloir surbaissé, amorti par quatre files de pierres posées en long. Cette salle fort basse ne monte qu'à mi-hauteur de la grande salle. Il en résulte que pour pénétrer au troisième étage de la tourelle il faut descendre l'escalier qui part de la salle circulaire du donjon. Un quatrième et cinquième étage garnissaient l'intérieur de la tourelle. Ils étaient sans aucune communication avec le noyau et on ne pouvait y accéder que par des trappes ménagées dans les planchers de bois qui séparaient les différents étages. Le plan de ces trois chambres de défense est en forme de croissant et la tourelle semble collée contre le noyau circulaire avec lequel elle se lie assez mal, tous les joints ne correspondant pas La même remarque s'applique aux trois étages supérieurs de la tourelle sud-est; il en faut conclure que la tour centrale fut construite d'abord et n'appartient pas à la même campagne de travaux que les quatre tourelles qui la flanquaient; mais celles-ci étaient prévues dans le plan primitif, car il eût été bien difficile, sinon impossible, d'ouvrir après coup les escaliers à rampes qui conduisent du troisième étage du donjon au troisième étage des tourelles. Toutes les salles sont munies d'archères; les unes en possèdent une seule, les autres deux, le troisième étage en compte trois. Fortement ébrasées, couvertes de larges dalles qui reposent sur des tablettes dont le bord profile un méplat et un cavet, elles se chevauchent les unes les autres, afin de ne pas battre la même partie des fossés.

La tourelle du sud-est offrait, nous l'avons dit, à ses trois étages supérieurs, les mêmes distributions et les mêmes dispositions que sa voisine.

Près de cette tourelle, dans l'épaisseur des murs du donjon, était pratiqué un escalier à vis sous berceau rampant de 2^{m}20 de diamètre, dont on trouve encore la trace à hauteur du rez-de-chaussée. Il appartient à la construction romane, mais fut utilisé sans doute par les architectes du XIIIe siècle pour desservir la grande salle. Un étroit couloir de 0^{m}70 de large, qui fut complètement bouché à l'époque gothique, mais que des sondages récents ont dégagé, tournait à angle droit pour commander une archère. Il communiquait avec l'escalier.

Les deux autres tourelles ont été complètement détruites.

La porte du Bois.

La porte du Bois, appelée aussi porte de la Forêt ou porte des Champs, et qui s'élève non loin du donjon et en face la porte du Bourg, n'offre pas un moindre intérêt archéologique que le donjon lui-même, la grande salle ou la chapelle. Un berceau en plein cintre, arrêté, du côté de l'enceinte, par un arc de même tracé et du

(1) Comptes de 1448-49. DUSEVEL, *le Château de Lucheu*, p. 14.

côté extérieur par un arc brisé, forme porche. Deux massifs contreforts épaulent la construction sur la face externe, tandis qu'à l'opposé se remarquent deux contreforts larges et plats qui reposent d'une façon assez gauche sur des encorbellements en quart de rond. Ces fragments de contreforts appartiennent à une construction du XII[e] siècle, et furent retaillés pour dégager l'entrée quand on construisit la porte. Il faut, semble-t-il, dater celle-ci du XV[e] siècle et non du XIV[e]. Les corbeaux en quart de rond découpés après coup pour soutenir les vieux contreforts, présentent en effet les mêmes profils que ceux de la tourelle de la chapelle, dont l'attribution au XV[e] siècle ne paraît pas douteuse. La porte fut elle-même remaniée plus tard. Le pont-levis, dont le tablier laissa de profondes traces sur les deux parements latéraux et dont Hubert Cochart rattachait une des chaînes en 1506, n'existe plus (1). Au-dessus du porche, les murs furent sans doute remontés au XVI[e] siècle, car les rainures nécessaires au fonctionnement des bras du pont-levis ont complètement disparu. Au XVI[e] siècle également, on doit attribuer les deux assises circulaires, ornées de nombreuses moulures, qui couronnent les contreforts extérieurs et qui forment le point de départ de deux échauguettes non construites. Au-dessus de la porte se trouvait la chambre du guetteur (2).

Une petite construction rectangulaire, collée contre la face orientale de la porte, et qui n'est elle-même que la porte primitive du XII[e] siècle, fut transformée en corps de garde. Elle est à double étage et trois de ses faces sont percées de longues archères; l'étage supérieur est voûté en berceau et, dans l'étage inférieur, s'ouvrait une porte en plein cintre assez étroite et peu élevée. C'était, sans doute, une simple poterne.

Une suite de magnifiques mâchicoulis s'étendait du côté ouest de la porte jusqu'à la porte Cornière, actuellement détruite, qui servait d'arsenal et auprès de laquelle se trouvait la fauconnerie (3).

Trois grandes volées formées de deux rouleaux en plein cintre reposent sur des contreforts qu'ils affleurent. Un corbeau en calcaire dur, profilé en quart de rond, souligne la naissance des arcs qui se détachent du parement de la muraille de $0^{m}30$ seulement et qui suivent la déclivité du terrain. Le soubassement qui forme glacis se compose d'assises irrégulières en calcaire dur : deux étroites archères sont ouvertes dans l'axe de deux des arcs. Les archères, qui, par suite d'une disposition assez rare, mordent sur le glacis, n'ont que $0^{m}05$ de large et se terminent par des plongées de $0^{m}12$. Elles devaient sans doute aboutir à un ébrasement en plein cintre, mais le mur, complètement rhabillé du côté intérieur, dissimule la disposition primitive.

Ces mâchicoulis, d'une conception si rare, si simple, mais en même temps si puissante, rappellent ceux que Viollet-le-Duc a restitués au donjon de Château-Gaillard, en jetant des arcs brisés entre chacun des contreforts; mais la restitution de Viollet-le-Duc n'est que vraisemblable : comme le donjon est découronné, nous ne savons si un simple hourdage de bois n'en garnissait pas le pourtour. Les mâchicoulis de Lucheux, exceptionnels dans le nord de la France, et venus jusqu'à nous sans altération, constituent un morceau d'architecture militaire de premier ordre.

Entre la porte du Bois et le donjon, une lithographie jointe à la notice de Dusevel figure une suite de mâchicoulis à arcs, semblables à ceux que je viens de décrire. La fidélité des autres lithographies doit nous garantir l'exactitude de celle-ci.

(1) Comptes de 1506-07. Archives du château.

(2) Comptes de 1456-57. DUSEVEL, *le Château de Lucheu*, p. 9.

(3) Comptes de 1432-37 et de 1483 84. DUSEVEL, *le Château de Lucheu*, p. 7.

La tour du Colombier, qui se distinguait par ses combles ingénieux et très élevés (1), se dressait à mi-distance entre le donjon et la porte. Il n'en reste plus la moindre trace aujourd'hui.

Tout près de là étaient installées la boulangerie et la pâtisserie, comme nous l'apprend cette mention : « A Jehanet Violete, carpentier, luy a esté paié, pour sa peinne et sallaire et par marchié faict, pour avoir faict une gallerie sur le muraille ou solloit estre la maison et lieu ou se faisoit la boullengerie et patisserie commenchant à le porte des champs jusques derrière le grosse tour, pour mectre à couvert ladite muraille, le comble ayant VII piez de hault à feste » (1).

∴

Sans cesse détruit, sans cesse reconstruit ou remanié, le château de Lucheux est l'œuvre de tous les siècles du moyen âge.

Le XII[e] siècle nous a laissé la souche du donjon avec son escalier à vis et sa salle basse, les beaux mâchicoulis de la porte du Bois et deux contreforts de cette même porte.

A la première moitié du XIII[e] siècle appartiennent la galerie de la grande salle, les parties basses de la chapelle, la tour du Pavillon.

Dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, vers 1260 ou 1270, furent construits, avec toute la perfection du gothique au temps de saint Louis, le donjon et les parties hautes de la grande chapelle.

Le XIV[e] siècle a vu s'élever la porte du Bourg.

Au XV[e] siècle, époque à laquelle on travailla tant à Lucheux, comme l'attestent les comptes dépouillés par Dusevel, on a surtout restauré ou consolidé, par exemple en élevant les contreforts des deux oratoires et de la porte du Bois. L'escalier à pans coupés collé contre la porte du Bourg est un monument sans originalité.

Le XVI[e] siècle enfin, mais un XVI[e] siècle tout empreint des traditions gothiques et où la Renaissance ne se révèle pas encore, accuse son style dans le corps de logis, longue et banale construction, appropriée aux exigences modernes, qui sert d'habitation au régisseur du domaine.

(1) DUSEVEL, *le Château de Lucheu*, p. 7

(1) Comptes de 1518-19. Archives du château.

PH. DES FORTS.



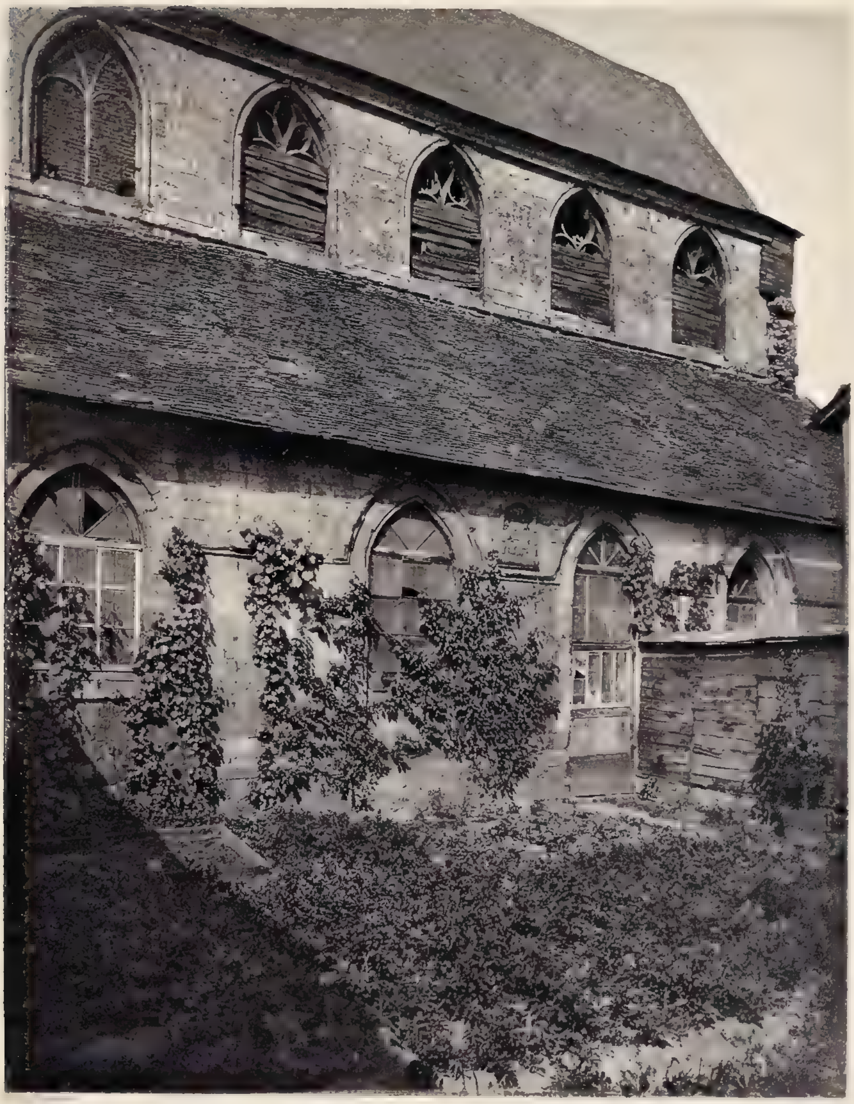
DOULLENS

Ancien Hôtel de Ville et beffroi



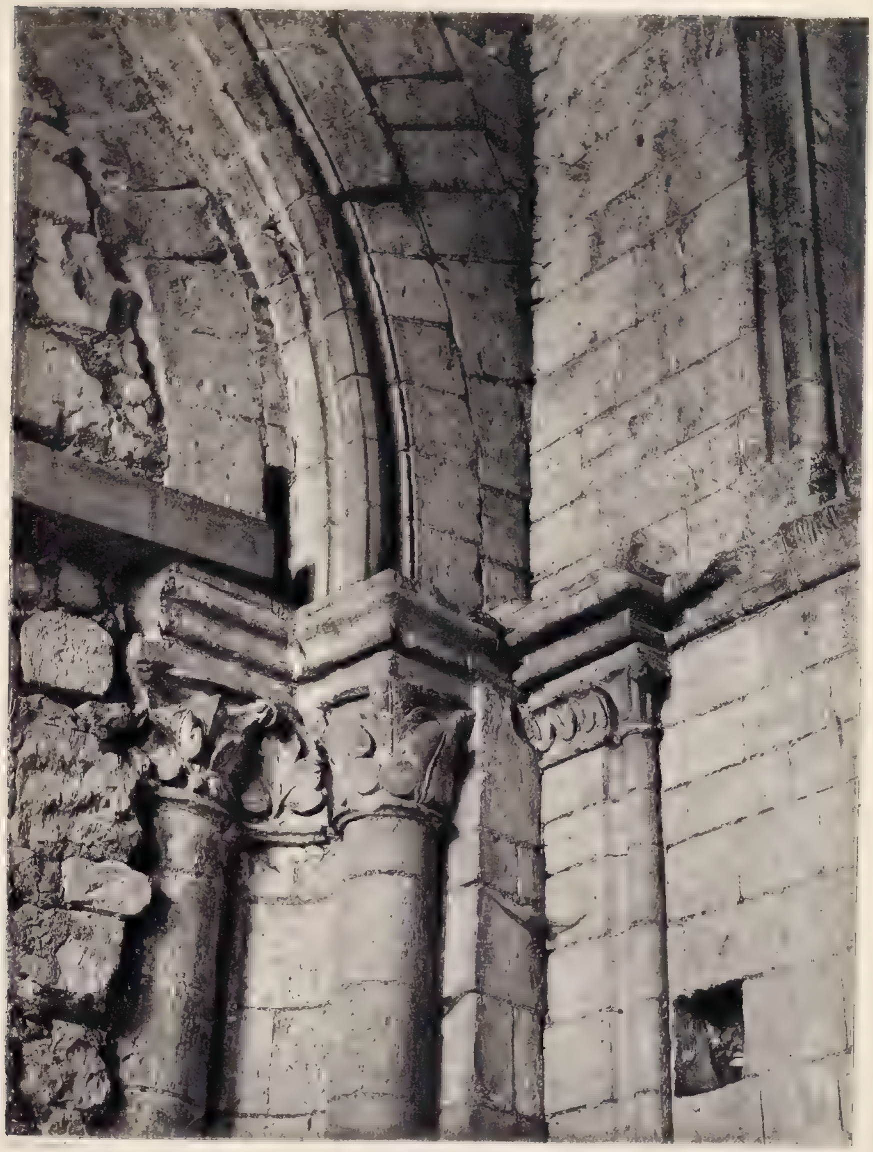
DOULLENS

Église Saint-Pierre, côté Nord



DOULLENS

Église Saint-Pierre. — Façade méridionale.



DOULLENS

Église Saint-Pierre. — Angle sud-est de la nef



DOULLENS

Eglise Saint Pierre. Revers de la facade occidentale



DOULLENS

Église Saint-Pierre. Revers du transept



DOULLENS

Église Saint-Martin. Façade méridionale



DOULLENS
Intérieur de l'Église Saint Martin



DOULLENS
Sépulcre de l'Église Saint-Martin



BEAUQUESNE

Façade occidentale de l'église détruite



HUMBERCOURT

L'Église



LUCHEUX

Beffroi. — Façade Nord vers la campagne



LUCHEUX

Beffroi. Façade sud vers le bourg



LUCHEUX

Abside de l'Église



LUCHEUX

Intérieur de l'Église





LUCHEUX

Eglise — Chapiteaux du transept vers l'Est



LUCHEUX

Le château. — Porte du bois et ses courtines



LUCHEUX

Château. Porte du Bourg et corps de logis. Façade Sud



LUCHEUX

Château – Corps de logis, Façade Nord



LUCHEUX

Le château. Tour de [illegible]



LUCHEUX
Château. Donjon.



LUCHEUX

Le château Chevet de la Chapelle



LUCHEUX
Château _ Grande salle et donjon



LUCHEUX
Chateau. Grande salle



LUCHEUX
Château. Grande salle, détail de la galerie

LISTE DES PLANCHES HORS TEXTE

TOME V (Fascicule N° 1)

Doullens.	1.	Ancien hôtel de ville.	
Id.	2.	Église Saint-Pierre. —	Façade du nord.
Id.	3.	Id.	Façade du midi.
Id.	4.	Id.	Intérieur de la nef, vers l'est.
Id.	5.	Id.	Intérieur de la nef, vers l'ouest.
Id.	6.	Id.	Groupe de chapiteaux.
Id.	7.	Église Saint-Martin. —	Façade du midi
Id.	8.	Id.	Intérieur de la nef.
Id.	9.	Id.	Le sépulcre.
Beauquesne	10.	Ancienne église. — Le portail.	
Humbercourt.	11.	L'Église.	
Lucheux.	12.	Le Beffroy. —	Façade du nord.
Id.	13.	Id.	Façade du midi.
Id.	14.	L'Église. —	L'abside.
Id.	15.	Id.	La nef.
Id.	16.	Id.	Groupes de chapiteaux.
Id.	17.	Le Château. —	Porte.
Id.	18.	Id.	Façade extérieure.
Id.	19.	Id.	Façade intérieure
Id.	20.	Id.	Ruines de l'enceinte.
Id.	21.	Id.	Ruines du donjon.
Id.	22.	Id.	Ruines de la chapelle (extérieur).
Id.	23.	Id.	Ruines de la grande salle.
Id.	24.	Id.	Autre aspect.
Id.	25.	Id.	Détail.

CANTON DE DOMART-EN-PONTHIEU

NOTICES PAR M. R. DE GUYENCOURT

DOMART-EN-PONTHIEU (1)

L'ÉGLISE

Par sa position au sommet d'une colline, dans l'enceinte d'une ancienne forteresse dont subsistent encore quelques débris, notamment une tour bien conservée ainsi qu'une poterne flanquée de deux petites tourelles, l'église de Domart rappelle celle de Poix, mais là s'arrête l'analogie, car, si de part et d'autre le paysage environnant offre le même gracieux aspect, ici l'intérêt est minime en comparaison de celui que présente le monument pohier.

Le plan de l'église de Domart a la forme d'une croix latine; tout l'édifice est en pierres, avec abside à trois pans et collatéraux longeant une nef de cinq travées, dont l'une, près du transept, est très étroite. Le clocher s'élève sur la travée la plus occidentale du bas côté du midi.

Toutes les époques, depuis le XIIe jusqu'au XVIIe siècle, ont contribué à la construction de l'édifice, sans parler des restaurations considérables qu'on y exécuta de nos jours, et qui, à l'intérieur, l'ont rendu absolument insignifiant (2).

La façade occidentale, quelque peu enterrée, comprend, outre la clôture de la nef centrale, la tour du clocher au midi, et au nord, la muraille qui de ce côté termine le collatéral; cette dernière est percée d'une fenêtre en tiers-point. Deux grands contreforts à larmiers étayent cette façade.

Le portail, actuellement bouché, possède un tympan converti en une fenêtre dont le remplage est moderne. La voussure peu profonde de ce porche en tiers-point, qui paraît dater du XVe siècle, est simplement ornée de moulures; une série de modillons décore le larmier horizontal qui règne un peu plus haut, entre les contreforts latéraux. Au-dessus s'ouvre une fenêtre en tiers-point, pourvue d'un remplage nouvellement construit; une moulure torique qui traverse toute la façade contourne cette baie en manière d'archivolte, puis s'allonge, à la base d'un pignon refait, une corniche redentée, à modillons variés, qui paraît dater du XIIe siècle.

On peut négliger toute la façade septentrionale de l'église, ainsi que celle du bras du transept situé du même côté. Après, se développent le chœur et l'abside, le tout épaulé par des contreforts et ajouré par sept fenêtres en tiers-point, surmontées d'archivoltes et ornées de moulures. Celles qui éclairent le sanctuaire sont pourvues de remplages et toute cette partie de l'édifice fut construite au début du XVIIe siècle.

La façade du croisillon méridional du transept est plus intéressante. Elle est comprise entre deux contreforts et surmontée d'un pignon non exactement construit en son milieu. Un larmier règne à sa base, puis s'épanouit une rosace à remplage moderne, qui ne se trouve pas davantage sur la médiane (3) de la façade. Trois

(1) En écrivant « Domart-en-Ponthieu », on se conforme à l'usage, mais il serait peut-être plus juste d'écrire « Domart-lès-Ponthieu ». Voir : *Etude sur Domart-lès-Ponthieu*, par MM. A. Janvier et Ch. Bréard. 1898.

(2) Dans cette église, seul un grand bas-relief en bois mérite de fixer l'attention. Il représente l'apothéose de saint Éloi et fut sculpté au XVIIIe siècle par Vimeux, pour la cathédrale d'Amiens, d'où on l'enleva au XIXe siècle.

(3) Sur ce bras du transept s'élevait jadis un clocher en charpente, de soixante pieds de haut, qui s'écroula en 1585 en écrasant le chœur. — Le soubassement de l'église de Domart est, par endroits, appareillé en damiers de pierre et de silex.

longues fenêtres en tiers-point, actuellement aveuglées, s'ouvraient jadis sous cette rosace; la plus orientale d'entre elles était séparée de sa voisine par un contrefort. Tout cet ensemble présente les caractères du XIIIe siècle.

Il est inutile de décrire l'extérieur, trop remanié (1), de la nef et de son collatéral du sud, malgré la petite porte cintrée en anse de panier, percée en 1627, bordée de multiples moulures prismatiques et couronnée d'une accolade moderne, ornée de bouquets de feuillages, qu'on y remarque; le clocher doit retenir plus longtemps.

C'est une puissante tour rectangulaire du XVIIe siècle (2), cantonnée, dans le prolongement de ses façades, de contreforts amortis en bahuts. Sept larmiers ceignent ce clocher, qui, au-dessus de sa corniche, est couronné, à la base de sa toiture pyramidale en charpente recouverte d'ardoises, d'une galerie moderne en pierres ajourées (3).

Une ornementation compliquée, plus riche que belle, et constituée par trois encadrements superposés, décore cette tour au midi (4).

La première de ces sculptures (5), vers le sommet de la tour, présente deux sphinx formant cariatides, qui soutiennent un entablement surmonté d'une plate-bande où l'on distingue un mascaron accompagné de divers ornements. Le tout se développe entre deux consoles qui supportent une sorte de fronton en forme d'accolade fleuronnée. Le champ de cet encadrement est occupé par un ornement végétal, d'un dessin très confus.

Au-dessous, un second motif ornemental, assez semblable (6) au précédent, est constitué par deux colonnettes à chapiteaux pseudo-corinthiens, soutenant aussi un entablement et une plate-bande décorée de deux mascarons, entre lesquels des animaux monstrueux affrontés sont séparés par une coupe, surmontée d'une couronne ouverte. Un fronton en hémicycle, échancré et orné de globes, se déploie au-dessus, mais le champ du panneau est garni seulement de quelques bossages.

Enfin, plus bas encore (7), un troisième encadrement de même style, comprend, latéralement, des pilastres cannelés qui supportent un entablement, puis une plate-bande où apparaît une tête de chérubin entre deux consoles. Celles-ci soutiennent un second entablement, servant de base à un fronton triangulaire échancré, orné, en son centre et à ses extrémités, de globes posés sur des piédestaux en forme de balustres. Le panneau ainsi encadré est vide, mais l'on peut juger, par cette description sommaire, qu'ici le bon goût n'a pas toujours guidé les auteurs de cette décoration (8).

L'église de Domart, consacrée sous le vocable de saint Médard, doit son origine à un prieuré bénédictin fondé à la fin du XIe siècle, par deux seigneurs du lieu, Gauthier et Bernard de Saint-Valery; le collateur en était primitivement l'abbé de Saint-Germer-de-Fly (9), puis ce fut l'évêque d'Amiens (10); le présentateur à la cure était le prieur de céans et la paroisse, avant la Révolution, faisait partie du doyenné de Saint-Riquier.

(1) Presque totalement refait par M. Deleforterie, jadis architecte à Amiens.

(2) Elle fut terminée en 1681, selon MM. Janvier et Bréart; sa construction coûta plus de 1500 livres. Elle contient quatre cloches modernes.

(3) Le sommet de la tour est ajouré sur chaque face d'une ouïe en tiers-point.

(4) Sur la façade est de ce clocher on remarque une statue de la Vierge, sans mérite artistique, et un écusson de la famille de Créquy qui posséda le domaine de Domart, de 1497 à 1687.

(5) Datée de 1632 (ou 1637 ?). MM. Janvier et Bréard ont lu 1623.

(6) Daté de 1670.

(7) Un petit cadran solaire en pierre et de forme circulaire est appliqué contre le clocher vers cet endroit.

(8) La tourelle de l'escalier du clocher est située du côté nord de la tour qu'elle dépasse en hauteur.

(9) V. Darsy, *Bénéfices de l'Eglise d'Amiens*, et Janvier et Bréard, *Etude sur Domart-les-Ponthieu*. L'abbaye de Saint-Germer avait fourni les premiers moines qui peuplérent le prieuré.

(10) Pouillé de la Société des Antiquaires de Picardie (XVIIIe siècle).

L'édifice qui est parvenu jusqu'à nous eut beaucoup à souffrir pendant la guerre de Cent ans et pendant celle qui ravagea la Picardie sous Henri IV et Louis XIII. Le chœur, écrasé par la chute du clocher primitif en 1585, avait été rebâti et s'écroula de nouveau en 1610. Enfin, l'église venait de se relever de ses ruines lorsqu'un incendie accidentel la dévasta en 1645. A la suite de ce sinistre elle fut abandonnée pendant vingt-deux ans, et alors l'on dut parfois célébrer en plein air les cérémonies du culte (1), quand on ne pouvait utiliser pour cet usage la seconde église de Domart, actuellement détruite (2).

LA MAISON DES TEMPLIERS

Il paraît certain que les Templiers n'ont jamais possédé de biens à Domart. M. Trudon des Ormes n'en parle pas dans son « Etude sur les possessions de l'ordre du Temple en Picardie » (3), et MM. Janvier et Bréard (4) approuvent son silence. Mais alors quelle est l'origine du nom donné à une intéressante maison de ce bourg? C'est un problème qui reste sans solution. — Quoi qu'il en soit, la façade en pierre de cet immeuble mérite un rapide examen.

Elle est orientée à l'est et s'élève dans l'une des rues principales de Domart, la rue de l'Arbret, sur un soubassement surmonté d'une moulure qui forme une très forte saillie.

Au rez-de-chaussée, cette façade est percée d'une large porte et de cinq fenêtres inégalement espacées (5) dont plusieurs ont été très modifiées et bouchées en partie.

Toutes ces baies sont en tiers-point et surmontées d'un larmier continu qui se courbe en archivolte au-dessus de chacune d'elles.

Un autre larmier règne au-dessus de ce rez-de-chaussée et marque l'étage. Une moulure du même genre s'allonge un peu plus haut.

Sur cette dernière, à la droite de l'observateur qui contemple la façade, étaient percées trois fenêtres dont elle forme l'appui. Ces fenêtres, actuellement aveuglées en partie, possèdent chacune un encadrement cintré en arc surbaissé qui enserre une baie en plein cintre garnie d'un remplage. Celui-ci était constitué jadis par un support central soutenant deux arcades en tiers-point, ornées, dans leurs lancettes, d'un trèfle souligné, à la hauteur de l'imposte, par un meneau légèrement arqué. Un larmier continu se recourbe en archivolte au-dessus de ces fenêtres.

Actuellement, la façade de l'étage, à la gauche du spectateur, présente seulement un mur nu percé de deux fenêtres modernes. Cette partie de la construction est aussi moins haute que celle située du côté opposé, mais le tout est couronné d'une corniche. Un vaste pignon, — peut-être disposé jadis en escalier, — termine cette maison vers l'ouest; du côté du midi, la construction est sans intérêt.

A quoi cet édifice était-il destiné?

Selon Dusevel et selon MM. Janvier et Bréard, qui adoptent la même opinion, conforme sans doute à la vérité, c'était jadis la maison échevinale de Domart. Actuellement c'est une demeure particulière, dont l'intérieur, très remanié, ne mérite pas une mention.

(1) V. Janvier et Bréard, *passim*.

(2) La paroisse Saint-Georges.

(3) Mém. in-8° de la Société des Antiquaires de Picardie, t. XXXII. — Michelet n'en dit pas davantage. — La maison, du xve siècle, est de cent cinquante ans postérieure à la disparition de l'ordre du Temple.

(4) *Loc. cit.*

(5) Deux fenêtres sont à la gauche du spectateur placé devant la porte, et trois à sa droite.

Une autre maison ancienne existait dernièrement encore à Domart. Elle était construite en pans de bois diversement combinés et son unique étage en saillie était supporté par cinq consoles en bois sculpté. Toute l'ornementation de cette demeure accusait le style du XVI[e] siècle. Elle fut détruite voici quelques années.

BERNEUIL

L'ÉGLISE

La *Picardie historique et monumentale,* si elle n'avait jamais dévié de son but, devrait être uniquement consacrée à la description des monuments de premier ordre, mais la force des choses y introduisit parfois des notices relatives à de modestes églises de villages, constructions souvent très secondaires, mais pourtant recommandables par un détail, par un objet mobilier intéressant ou pour tout autre motif; l'église de Berneuil est de ce nombre.

Entièrement construit en pierres sur le plan le plus simple, — une nef, un chœur avec abside à trois pans et un clocher bâti en avant-corps, qui forme la façade de l'ouest, — le gros de l'œuvre semble avoir été entièrement terminé entre le début et la fin du XVI[e] siècle.

Le chœur et le sanctuaire à trois pans en sont les parties les moins anciennes, mais leur architecture est fort semblable à celle de la nef, et une seule description peut suffire pour le tout. C'est une œuvre aussi peu compliquée que possible, étayée par des contreforts (1) et percée de fenêtres ogivales qu'un premier larmier contourne en archivolte à retours horizontaux, tandis qu'un second règne au-dessous d'elles d'une manière continue, mais en se relevant contre les trumeaux.

Le soubassement, surmonté d'un talon, permet encore de distinguer à certaines places un appareil en damiers de pierres et de silex.

Du côté du midi, une porte donne accès dans l'église. Elle est cintrée en anse de panier et surmontée d'une archivolte en accolade, dont la pointe est brisée, mais qui possède une ornementation composée de feuillages et d'animaux monstrueux.

Le clocher, bâti en avant-corps à l'extrémité occidentale de la nef, est, à la fois, la partie la plus moderne et la plus intéressante du monument. Il semble dater de l'extrême fin du XVI[e] siècle et paraît plus large au sommet qu'à la base, grâce aux encorbellements dont il va être question.

C'est une tour quadrangulaire, ceinte de six larmiers et étayée à l'occident par des contreforts construits dans le prolongement des façades, sans monter jusqu'à leur sommet. Ils soutiennent les encorbellements en nids d'hirondelles, bases des tourelles d'angles octogonales situées de ce côté. L'une d'elles, qui contient un escalier, est surmontée d'une pyramide de pierre ornée de crosses le long de ses arêtes. Des tourelles similaires, mais de plan circulaire, existent à l'orient. Elles sont aussi construites sur des encorbellements, mais ceux-ci ne sont pas soutenus par des contreforts

(1) La nef compte cinq contreforts au midi. — Au nord, un contrefort posé obliquement, indique que là prenait naissance une abside primitive et que l'église a été rallongée depuis cet endroit. Pareil fait se remarquait à l'ancienne église des Cordeliers d'Amiens. — La corniche de la nef de Berneuil est formée extérieurement par un simple surplomb, celle du chœur et de l'abside par un talon renversé.

Quatre fenêtres ogivales sont percées dans les façades de la tour. Elles sont bordées de moulures et d'un feston dans la lancette. Jusqu'à la moitié de leur hauteur, elles sont aveuglées par une maçonnerie contre laquelle est appliquée une arcature trilobée. Une corniche denticulée couronne la tour (1) et sert de base à un parapet, daté de 1741, où l'on a découpé à cru, sous prétexte d'ornementation, un quintefeuille et un ovale, puis le cœur, le pique, le trèfle et le carreau, c'est-à-dire toutes les « couleurs » des cartes à jouer.

Le portail principal s'ouvre à l'ouest entre les contreforts du clocher. Son plein cintre est orné de moulures classiques et l'archivolte qui le surmonte est parsemée de cabochons. Sur le claveau central, on distingue encore une statuette très mutilée de saint Pierre, patron de l'église, et latéralement, appliquées contre la paroi occidentale des contreforts, subsistent des niches vides dont l'ornementation a presque complètement disparu.

L'intérieur de l'édifice est d'une extrême simplicité. La nef unique est recouverte d'une voûte lambrissée moderne qui repose sur des sablières du XVIe siècle, dont la décoration consiste en accolades comprises entre des blochets, — il y en avait cinq de chaque côté, — terminés par des têtes grossièrement sculptées (2).

La voûte du chœur est lambrissée de la même façon, mais elle repose sur des sablières à deux corps, tous deux décorés de feuillages et, de plus, celui du dessous montre des mascarons et quelques animaux. Les six blochets de cette partie de l'église sont aussi d'une facture plus soignée, et représentent de grosses têtes rieuses d'hommes et de femmes.

Le chœur compte cinq fenêtres dont trois à l'abside. Celle du fond est toutefois bouchée. Les autres sont pourvues de remplages à deux formes, surmontées de soufflets. Une fenêtre de la nef est à trois formes et sa lancette est garnie de trois cordimorphes; au-dessous de cette dernière on voit une piscine trilobée creusée dans la muraille, car à proximité devait se trouver l'autel principal avant que l'église ait été rallongée

Il faut encore remarquer qu'à travers le robage de la voûte moderne, on a laissé pointer, au chœur et au sanctuaire, une partie de l'ornementation de la voûte primitive, dont les nervures de bois étaient agrémentées, à leurs points d'intersection, de petites têtes humaines et de divers culots sculptés (3).

On lit sur les murailles de la nef les trois inscriptions suivantes :

Près de la chaire, sur un marbre noir (4).

HIC REPOSITI SUNT CINERES PETR-
I MABILLE ET CATHARINÆ OZENNE
CONJUGUM EX PAGO DE NIBAS ORIUN-
DORUM, IN AGRO VIMACENSI, QUIBUS
SUOS COMMISCERI MANDAVIT
FRANCISCUS DELAFOSSE, EORUM
NEPOS, PAROCHUS OPPIDI DE DOMMART,
VIR NON MEDIOCRIS DOCTRINÆ AC

(1) Ce clocher se termine en terrasse. Des gargouilles peu remarquables sont disposées sous sa corniche.

(2) Les entraits et les poinçons ont été conservés; de plus, quelques-unes des fenêtres qui éclairent la nef ont gardé des traces de remplages.

(3) L'église de Berneuil conserve trois statuettes du XVIe siècle, représentant saint Eloi, sainte Catherine et sainte Anne, qui ne sont pas sans intérêt.

(4) Une tête de mort, posée sur deux tibias en sautoir, est gravée au début de l'inscription.

SUMMÆ EXPECTATIONIS, QUEM MA-
TURUM MORS PRÆMATURATA ABSTULIT
ANNO ÆTATIS SUÆ VIGESIMO SEPTIMO.
IN LEVISSIMUM TRISTISSIMI DESIDERII
SOLATIUM HANC TABELLAM APPENDI
CURAVIT FRANCISCUS MABILLE HUIUSCE
PAROCHIÆ RECTOR ANNO DOMINI
1686

De l'autre côté de la nef, sur la paroi du nord, on lit : (1)

CY GIST
LE CORPS DANTOINE
PATTE DÉCÉDÉ
LE 24 NOVEMBRE
1746
REQUIESCAT
IN PACE

CY GIST LE CORPS DE
MARIE MABILLE ÉPOUSE
DE FRANÇOIS PATTE
DÉCÉDÉE LE 13 MAI
1745
REQUIESCAT IN PACE
DEPROFUNDIS

Quatre étanfiches de bois, rectangulaires et couvertes d'ornements sculptés selon le goût de la Renaissance italienne, soutiennent la tribune (2) disposée à l'extrémité de la nef de l'église de Berneuil, au-dessus du portail principal. On remarque, parmi les motifs dont elles sont décorées, un écu chargé d'un cabochon, serti dans un encadrement oval (3).

Enfin, la description de la cuve baptismale de Berneuil (4), qui présente un intérêt tout particulier, doit trouver ici sa place.

C'est une cuve en plomb (5), de forme presque cylindrique, mais un peu plus large au sommet qu'à la base, qui présente les caractères d'une œuvre du XIIe siècle (6).



BERNEUIL. — Fonts baptismaux.

Extérieurement, sous un bourrelet, se développe sur sa paroi une arcature qui forme dix compartiments. Tous les arcs en sont cintrés et constitués par une moulure torique dont les extrémités reposent sur des colonnettes à bases attiques. Les chapiteaux de ces petites colonnes, toutes semblables, sont décorés de trois feuilles d'eau. Dans chaque écoinçon s'épanouit aussi un bouquet composé de trois feuilles lancéolées et sous les arcades on voit, cinq fois répétée, une image de saint Pierre, toujours identique, alternant avec un ornement végétal, d'un dessin invariable, formé de deux rinceaux à palmettes ondulés et adossés.

(1) Des tibias en sautoir sont gravés au début et à la fin de la première de ces inscriptions et à la fin de la seconde.

(2) Cette tribune est elle-même ornée de quelques sculptures de la même époque.

(3) Sont-ce les armes d'une famille Miron, qui produisit plusieurs hommes remarquables et notamment un médecin célèbre ? — Elle portait : de gueules au MIROIR ROND d'argent, encadré de même, mais rien n'indique sa présence à Berneuil.

(4) M. C. Enlart a publié le dessin de cette cuve baptismale dans : *Monuments religieux de l'architecture romane en Picardie*, page 96, pl. 7.

(5) On a eu le mauvais goût de badigeonner en jaune ces très intéressants fonts baptismaux.

(6) Plusieurs de ses éléments décoratifs sont communs avec ceux des fonts d'Espeaubourg, au diocèse de Beauvais. V. R. DE LASTEYRIE, *l'Architecture religieuse en France à l'époque romane*, etc., p. 706.

Un nombre très restreint de matrices a donc servi à créer l'ornementation du moule de cette cuve baptismale où saint Pierre est représenté debout, les pieds posés sur une moulure cintrée, au-dessous de laquelle sont figurés cinq lobes. Le vêtement de l'Apôtre consiste en une longue robe et en un manteau dont le pan est ramené sur le bras gauche. De ce côté la main tient une longue clef dont l'extrémité est appuyée contre l'épaule; l'autre main bénit. — Le visage de saint Pierre est pourvu d'une barbe assez courte, et, conformément à la tradition, ses cheveux sont rares et ses pieds paraissent nus.

Aucun fait historique notable n'eut Berneuil pour théâtre, et l'église bénéficia de la tranquillité précaire du village, qui, au cours des âges, eut seulement à subir du fait des guerres des calamités qui lui furent communes avec les paroisses voisines (1). Il convient donc de terminer cette notice, non sans avoir rappelé que l'église de Berneuil est consacrée sous le vocable de saint Pierre, qu'elle dépendait sous l'ancien régime du doyenné de Saint-Riquier, et que le prieur de Domart présentait, en cas de besoin, le candidat à la cure, dont l'évêque d'Amiens était collateur.

BERTEAUCOURT-LES-DAMES

L'ÉGLISE

De tous les monuments du canton de Domart, le plus remarquable est incontestablement l'église de Berteaucourt-les-Dames, installée dans la nef de l'antique abbatiale du lieu, dont subsiste ce seul débris.

M. C. Enlart s'est chargé d'en tracer, de main de maître, et l'histoire et la description; on se bornera donc ici à résumer, très sommairement, l'une et l'autre (2).

L'abbaye de Berteaucourt fut fondée en 1095, soit par saint Gautier, soit, plus probablement, par deux pieuses dames des environs, mais l'église appartient seulement au premier quart du XIIe siècle (3).

La partie de cet édifice spécialement affectée aux religieuses bénédictines qui occupaient le monastère, — c'est-à-dire le chœur, le transept et ses absidioles latérales, — fut vendue, avec les bâtiments de l'abbaye, et démolie à l'époque de la Révolution. Le reste, — c'est-à-dire, la nef, qui servait de paroisse aux habitants de Berteaucourt, — fut alors conservé, mais c'était une ruine qui, pendant la seconde moitié du XIXe siècle, dut être restaurée de fond en comble. Une abside y fut alors annexée et le collatéral du nord fut reconstruit en totalité.

Le plan primitif de l'église comportait donc une nef avec collatéraux et un transept sur lequel s'ouvraient le chœur et deux absidioles placées dans l'axe des

(1) Les communes de l'arrondissement de Doullens, région frontière jusque sous Louis XIII, eurent particulièrement à souffrir des guerres antérieures.

(2) Les emprunts faits à l'œuvre de M. Enlart *(loc. cit.)*, pour rédiger cette notice, sont si nombreux, qu'on a cru pouvoir se dispenser d'indiquer un renvoi pour chacun d'eux.

(3) On trouve aussi que Bernard Lupel et Willard le Vel auraient concédé, en 1095, les terres sur lesquelles l'abbaye fut fondée. V. *Recherches généalogiques*, par DE LA GORGUE-ROSNY, V° Berteaucourt.

bas côtés. Il est réduit aujourd'hui à une nef accompagnée de collatéraux et terminée par une abside moderne.

La façade principale de l'église est orientée à l'ouest, et fut restaurée sous le règne de Napoléon III, par Aymar Verdier, architecte du gouvernement. Elle comprend une partie centrale, correspondant à la nef, et flanquée, au nord, par le mur moderne qui termine le collatéral, au midi par la tour du clocher qui sera décrite ci-dessous.

Deux contreforts à glacis imbriqués et décorés, à leur partie supérieure, de colonnettes placées aux angles, indiquent la division intérieure de l'édifice et s'élèvent jusqu'à la base du pignon qui surmonte la façade.

Deux fenêtres cintrées et ornées de dents de scie sont pratiquées dans les murs qui terminent les bas côtés et dont l'un, au midi, forme la base du clocher.

Le portail en plein cintre a été très modifié. Des deux côtés, trois colonnes décorent ses ébrasements. Leurs chapiteaux, jadis richement sculptés, ont été remplacés par d'autres qui n'ont aucun caractère. Sur leur étroit entablement mouluré ont été disposés de petits pilastres, cannelés ou quadrillés, pour compenser l'espace formé, par un remaniement maladroit, entre cet entablement et ce qui subsiste de la voussure primitive et de son archivolte torique (1).

Les trois corps de cette voussure sont revêtus de nombreuses sculptures. Celui qui est placé à la partie inférieure présente seulement des feuillages très habilement fouillés et les deux autres montrent, selon M. Enlart, des prophètes, des sibylles, différentes scènes de l'ancien et du nouveau testament, l'Église et la Synagogue, etc. (2) Le tympan ainsi circonscrit fut récemment orné d'un fretté dont chaque maille encadre une marguerite.

Un peu au-dessus de ce portail règne une corniche à arcatures brisées, décorées, ainsi que ses modillons, de diverses sculptures ornementales.

Quatre colonnettes sont posées sur cette corniche et, — la plus septentrionale exceptée, — supportent des statues difficiles à identifier.

Les trois trumeaux qu'elles forment sont occupés, celui du centre par une fenêtre en plein cintre, ceux des côtés par deux oculus bordés de moulures énergiques.

La fenêtre centrale est assez semblable à celles de la nef, qui seront décrites ci-après, et son archivolte est richement ciselée.

Une corniche pareille à celle qui passe au-dessus du portail, mais surmontée d'un registre supérieur où se profilent des moulures et une magnifique rangée de feuilles d'eau, se développe à la base du pignon, — un peu en retrait, — où se déploie une vaste circonférence, bordée de feuilles d'acanthes, qui encadre une représentation colossale du Christ en croix entre la Vierge et saint Jean. Sur un socle, au-dessous de la circonférence, Adam et Ève sont accroupis, au pied de la croix (3).

Un peu plus haut, une croix de briques est encastrée dans la paroi de pierres, et l'extrémité des rampants du pignon est sommée d'une croix antéfixe ajourée.

Monsieur Enlart estime que cette façade doit dater de la seconde moitié du

(1) Cette modification fut exécutée au XVIe siècle, pour racheter une différence de niveau occasionnée par un terrassement. — Les pilastres datent du XIXe siècle.

(2) Au centre, on remarque le Père Éternel couronnant un personnage placé à sa droite et repoussant celui qui est à sa gauche. On a cru y reconnaître l'Église et la Synagogue. Ne serait-ce pas plutôt un juste et un réprouvé, et toute la scène ne représenterait-elle pas un abrégé du jugement dernier? La place occupée par la sculpture semble justifier cette hypothèse.

(3) Toute cette sculpture a été fortement réparée — Les deux bras originaux du Christ, notamment, ainsi que ses jambes, sont conservés dans le jardin du Musée de Picardie à Amiens.

XIIe siècle. La nef qu'elle précède lui est un peu antérieure, et tout cet ensemble paraît être le plus ancien monument d'architecture romane qui subsiste dans le diocèse d'Amiens.

Au sud de la façade de l'église de Berteaucourt s'élève la tour quadrangulaire du clocher, qui n'appartient pas au plan primitif de la construction : on ne sait exactement où se dressait celui qu'il a remplacé (1). Quoi qu'il en soit, le clocher actuel fut érigé sur la première travée du collatéral méridional de la nef, profondément modifiée à cette occasion. C'était au début du XIIIe siècle.

Deux contreforts étayent chacun des angles de cette tour, jusqu'à son sommet primitif, jadis entouré d'une magnifique balustrade trilobée dont il existe encore des vestiges.

Des arcatures de même style étaient appliquées en guise de pinacles sur les contreforts au deuxième étage, ajouré, ainsi que le premier, par de grandes baies en tiers-point qui, actuellement bouchées, ont laissé peu de traces (2).

Quatre cordons décorent la tour. Le premier, apparent au sud, est constitué par la primitive corniche à arcatures du bas côté sur lequel fut édifié le clocher; les autres sont simplement moulurés. Enfin, les contreforts étaient surmontés de clochetons cylindro-coniques, cantonnés chacun par quatre colonnettes qui supportaient des clochetons plus petits (3).

Toute cette décoration était en fort mauvais état au XVIIIe siècle. Elle fut donc détruite. On boucha alors les fenêtres du clocher pour en faire la tour presque aveugle et coiffée d'une mesquine pyramide en charpente recouverte d'ardoises qui existe encore. Toutefois, elle avait été préalablement surélevée d'un étage du style le plus vulgaire.

Au midi, dans la quatrième travée du bas côté s'ouvre un portail latéral (4). L'entrée en est rectangulaire. Trois colonnettes à bases attiques, posées sur un stylobate et surmontées de chapiteaux ornés de feuillages et de monstres, l'encadrent de part et d'autre. Elles soutiennent une voussure cintrée, formée de trois corps ornés de moulures, à l'exception de la gorge supérieure où s'étale une série de bourgeons. Le tympan est uni, et le tout est compris sous un fronton en forme de gable dont l'une des moulures est cordée.

Les fenêtres cintrées de la façade méridionale de l'église sont encadrées, extérieurement, d'une moulure décorée d'oves et d'un tore retombant sur des colonnettes de même module, pourvues de chapiteaux ciselés. A la partie haute comme à la partie basse, un cordon continu les contourne en archivolte. Contre la nef, c'est une simple moulure torique; le long du collatéral, ce cordon est orné de rinceaux à palmettes.

La corniche du vaisseau principal est soutenue par des modillons très simples; celle des bas côtés est moderne et ne reproduit pas la disposition primitive de ce membre d'architecture, qui présentait des arcatures à modillons (5).

L'extérieur de l'abside, récemment construite, ne doit pas ici retenir l'attention.

Intérieurement, la nef de sept travées, dont plusieurs ont été reconstruites, est

(1) Dusevel affirme qu'il s'élevait sur la croisée du transept et qu'il fut démoli seulement en 1812.

(2) Au sud, on remarque seulement l'archivolte de l'une d'elles.

(3) La plate-forme primitive du clocher devait être à peu près au niveau du comble du toit actuel de l'église.

(4) A proximité on remarquait un écusson aux armes de l'abbaye : d'azur à la tour d'argent accompagnée de trois fleurs de lis d'or.

(5) Le bas côté du nord a été entièrement refait. Il est sensiblement pareil à celui du midi. — Toute l'église de Berteaucourt est construite en pierres. — Les toitures sont revêtues d'ardoises de deux nuances qui dessinent des losanges encadrant des croix.

accompagnée des collatéraux déjà signalés. A l'origine, le tout était recouvert de charpentes apparentes, remplacées actuellement par des voûtes lambrissées.

Les piliers (1), alternativement cylindriques et composés d'un faisceau de huit colonnes, portent des arcades en tiers-point, à triple voussure, ce qui est une disposition assez rare. Les chapiteaux des piliers en forme de faisceaux sont richement ornés de personnages, de feuillages et d'entrelacs. Ceux des piliers cylindriques sont, au contraire, très simples et ne comportent que diverses moulures.

Un mur de deux mètres de hauteur ferme, au midi, la sixième arcade, entre la nef et le bas côté, et supporte une colonnette qui soutient deux arcs en plein cintre surmontés d'un tympan percé d'un oculus.

Du même côté, contre le pilier qui précède cette arcade, est, à demi engagée, une autre colonnette assez peu élevée. Ces diverses dispositions paraissent être un vestige de la clôture qui jadis isolait la partie de l'église réservée aux religieuses de celle où se tenaient les fidèles.

Les fenêtres, irrégulièrement espacées, sont du même modèle dans tout l'édifice. Elles sont en plein cintre et ornées de colonnettes.

Une première corniche moulurée, supportée par des corbeaux sculptés, passe, sous ces fenêtres, au-dessus des grandes arcades de la nef, et une seconde, dont les corbeaux plus nombreux ne sont pas ornés, supporte la voûte lambrissée qui a remplacé la charpente apparente d'autrefois.

Au sud de la nef, non loin du chœur moderne, fut adossé, vers la fin du XVIIe siècle, le somptueux tombeau d'Antoinette de Halluin, vingt-cinquième abbesse de Berteaucourt, morte en 1605. — Cette œuvre remarquable mériterait d'être plus connue.

Elle se compose, aux extrémités d'un stylobate, de deux groupes de deux colonnes corinthiennes, revêtues de gaînes ornées de feuillages jusqu'au tiers de leur hauteur, puis cannelées.

Ces colonnes ne reposent pas directement sur le stylobate, mais sur une sorte d'entablement supporté par des consoles, dont les extrémités inférieures seulement affleurent le stylobate.

Des niches richement décorées de mascarons et de têtes de chérubins, mais privées des statues qu'elles devaient abriter, sont pratiquées dans les entrecolonnements.

Au-dessus règne un entablement chargé d'une profusion d'ornements.

Entre les deux groupes de colonnes se développe un vaste et beau bas-relief cintré, qui représente, en un style non encore complètement affranchi des traditions artistiques du moyen âge, Jésus au jardin des oliviers.

Au premier plan sont agenouillées devant des prie-Dieu, l'abbesse Antoinette de Halluin et une autre religieuse, toutes les deux accompagnées de leurs saints patrons.

Sur le prie-Dieu de l'abbesse sont sculptées, en un losange accompagné d'une crosse et entouré d'une cordelière, ses armes parties : *au 1, de Halluin à l'écu de Piennes, en cœur; au 2, de Montmorency.* — De chaque côté du bas-relief, des victoires occupent les écoinçons supérieurs et, de toutes parts sur ce monument assez bien conservé, on remarque des traces intéressantes d'ancienne polychromie.

Soumise aux mêmes vicissitudes que les villages de la région où elle se trouve, l'abbaye de Berteaucourt ne fut jamais le théâtre d'événements notoires; mais, comme elle possédait de nombreuses reliques, c'était un lieu de pèlerinage assez fréquenté. Ses richesses ainsi que sa position topographique lui valurent donc maintes

(1) Les bases de plusieurs d'entre eux sont pourvues de griffes.

fois d'être pillée au cours des guerres qui ensanglantèrent trop souvent le nord de la France, avant l'avènement de Louis XIV. Son église, dédiée d'abord sous le vocable de Notre-Dame, l'est aujourd'hui sous celui de saint Nicolas et dépend actuellement du doyenné de Domart-en-Ponthieu. C'est dans son enceinte que Jacqueline Arnaud, la célèbre mère Angélique, abbesse de Port Royal, reçut le sacrement de Confirmation.



BERTEAUCOURT-LES-DAMES. – Chapelle de Saint-Gautier.

On ne peut clore une notice sur l'église de Berteaucourt sans consacrer quelques lignes à l'humble chapelle de saint Gautier qui s'élève à l'une des extrémités du même village, sur le bord de la Nièvre.

C'est une modeste construction en pierres, comme on en rencontre parfois dans les campagnes aux carrefours et le long des chemins. Celle-ci se compose d'une simple nef et d'une abside à trois pans.

Sa façade, absolument nue, est surmontée d'un pignon contre lequel vient buter la toiture. Au nord, elle n'offre rien de particulier. Le pan central de l'abside était jadis ajouré par une fenêtre en tiers-point, ornée d'un feston à l'intrados. Elle est actuellement aveuglée. La façade du midi comporte une fenêtre semblable à la précédente, mais non bouchée, et deux portes juxtaposées, cintrées en anse de panier. L'une, vers l'ouest, donne accès à un escalier qui conduit à la source

vénérée sur laquelle est construite la chapelle; l'autre s'ouvre sur la nef. Cette baie est surmontée d'une pierre où sont gravées les initiales S[t] G.

Intérieurement, la construction est des plus modestes. Son angle du sud-ouest est occupé par la source à laquelle il a été fait allusion, et que saint Gautier aurait, dit-on, fait jaillir près de son ermitage, quand il résidait à Berteaucourt lors de la fondation de l'abbaye, au XI[e] siècle; mais on remarque çà et là quelques statues qui ne sont pas sans intérêt, surtout celle du saint patron de l'oratoire. Celle-ci est en pierre et semble appartenir au XVI[e] siècle. Elle est parfaitement drapée. Le saint, représenté sans mitre, tient de la main gauche un livre ouvert, et portait une crosse de la droite (1).

Cette statue est posée sur un chapiteau du XII[e] siècle, décoré de rinceaux qui semblent vouloir esquisser une forme humaine. Cette sculpture doit provenir de l'abbaye de Berteaucourt. L'âge de ce rustique oratoire est difficile à déterminer, mais il est permis de le fixer à la fin du XV[e] siècle ou au début du suivant. — Ce doit être l'une des plus anciennes chapelles rurales actuellement existantes dans le diocèse d'Amiens.

FIEFFES

L'ÉGLISE

Il conviendrait, pour décrire l'église de Fieffes, de rééditer simplement ce qu'en a dit M. Enlart dans son ouvrage sur l'architecture romane et de transition dans la région picarde; mais, ce procédé n'étant guère admissible, une nouvelle notice s'impose, qui se modèlera toutefois sur l'œuvre du savant précité.

Le plan de l'église de Fieffes comprend : une nef de quatre travées, construite pendant la seconde moitié du XII[e] siècle, accompagnée de collatéraux d'inégale largeur, refaits au XVI[e] siècle, et d'un chœur rectangulaire du XIV[e] siècle. Une chapelle formant transept (2) s'ouvre sur le bas côté méridional; le tout fut maintes fois remanié.

Au midi, dans l'angle formé par le transept et le chœur, fut érigée, à la fin du XVI[e] siècle, une petite chapelle, dite de la Commanderie, qui communique avec ce dernier.

Vis-à-vis, s'ouvre une autre chapelle, disposée au rez-de-chaussée du clocher.

L'édifice est entièrement construit en pierre.

La façade principale se compose d'une paroi inférieure, surmontée d'un vaste pignon correspondant à la nef et aux bas côtés. Cet ensemble est étayé par deux contreforts à glacis, entre lesquels s'ouvre le portail (3).

Au sommet de ce pignon très aigu, sous le point de jonction de ses rampants, apparaît, sculptée en relief, une croix grecque sans ornements. Au-dessous, deux petites fenêtres ogivales, très simples et presque accolées, n'ont guère plus d'impor-

(1) La même chapelle conserve deux statuettes représentant saint Benoit et sainte Scholastique, assez bonnes sculptures du XVII[e] siècle. Le tableau placé derrière l'autel est en très mauvais état et représente les mêmes saints invoquant la Vierge.

(2) Au nord, une autre chapelle correspondant à celle-ci a été détruite.

(3) Toute cette façade fut remaniée au XIV[e] siècle.

tance que des meurtrières; elles éclairent les combles de l'église. Plus bas encore est percée une très belle fenêtre du XIIe siècle Elle est en tiers-point et surmontée d'une archivolte à retours horizontaux ornée de fleurettes à quatre pétales aigus. Cette baie possède un fort beau remplage du XIVe siècle. Il est à deux formes et supporté par cinq colonnettes, une au centre et les autres contre les ébrasements.

Sous la fenêtre s'ouvre, — abritée par un auvent du XVIIe siècle (1), et percée dans un massif de maçonnerie, légèrement saillant, que couronne un glacis, — une porte cintrée en arc surbaissé, surmontée de deux voussures en plein cintre et moulurées, qui retombent sur quatre colonnettes annelées à mi-hauteur. Les chapiteaux de celles-ci sont décorés de larges feuilles à crochets et le tailloir de l'un d'eux porte un rang de dents de scie; le tympan est uni (2).

La façade septentrionale de la nef a été très remaniée. On y remarque d'abord deux fenêtres en tiers-point, qui datent du XVIe siècle et sont surmontées d'un larmier formant archivolte. A ces fenêtres, aujourd'hui aveuglées, succèdent deux baies rectangulaires ménagées dans la muraille construite dans le prolongement de celle du bas côté, à la place d'une chapelle formant transept, ruinée par la chute d'une portion du clocher.

La tour de celui-ci est quadrangulaire et cantonnée de contreforts, dans le prolongement des côtés. Son rez-de-chaussée paraît appartenir au XIIe siècle, mais sa partie supérieure semble dater du XIVe siècle et du suivant (3).

Des fenêtres en tiers-point, bouchées pour la plupart, ou conservant encore des traces de remplages, ont été ménagées, sans symétrie et à diverses hauteurs, sur chaque face du clocher. A la partie supérieure, les ouïes (4) ont subi maintes modifications et la construction est surmontée d'une toiture en bâtière, comprise entre deux pignons que réunissait jadis un parapet, visible encore du côté de l'est (5).

Le chœur, moins élevé que la nef, est rectangulaire. Il fut sans doute construit au XIVe siècle. De part et d'autre, il est éclairé latéralement par une fenêtre munie d'un joli remplage. Celle qui ajourait le fond du sanctuaire a été aveuglée et la muraille qui termine cette partie de l'édifice est surmontée d'un pignon.

Du côté du midi une sacristie a été annexée au sanctuaire; puis on remarque l'élégante chapelle « de la Commanderie » édifiée à la fin du XVe siècle parallèlement au chœur, dans l'angle qu'il forme avec le transept.

Elle est construite sur plan rectangulaire avec un pan coupé au sud-est. Trois contreforts l'épaulent et elle possède aussi trois fenêtres en tiers-point, pourvues de jolis remplages. Près du transept se trouve une petite porte (6), amortie en cintre surbaissé avec archivolte moulurée, sommée d'une statuette très mutilée, représentant un ange debout tenant deux écussons frustes.

Après, se développe la façade du bras méridional de ce transept, ajourée par une grande fenêtre en tiers-point; puis vient le collatéral du midi, dont la toiture laisse apparaître le sommet de la muraille de la nef, couronnée par une corniche du XIIe siècle, ornée de modillons variés. Ce bas côté lui-même est percé de trois baies inégales en tiers-point, garnies de remplages flamboyants du XVIe siècle.

(1) Qui succède à un auvent plus ancien.

(2) Les parties de la façade correspondant aux extrémités des bas côtés de la nef, ne présentent aucune particularité. Celle du nord possède pourtant une petite fenêtre en plein cintre.

(3) Ce clocher est en avant-corps, par rapport à l'alignement du bas côté

(4) L'une d'elles, au midi, est pourvue d'un remplage simplement épannelé.

(5) A l'ouest, la chute de ce parapet détermina la suppression du bras du transept qui s'élevait de ce côté.

(6) Elle faisait communiquer la chapelle et la commanderie, dont il sera question ci-dessous.

Intérieurement, la nef de l'église de Fieffes, écrit M. Enlart, présente « quatre travées avec fenêtres en plein cintre, de $1^{m}75$ sur $0^{m}60$, simplement ébrasées au dedans et dont l'extérieur est caché par des combles XVIe siècle »; ces fenêtres sont actuellement bouchées. « Les grandes arcades, ajoute le même auteur, sont en tiers-point, à double biseau, le plus large creusé d'un canal au centre. Ce profit a dû être retouché au XIVe siècle ». Les piliers qui les supportent « de plan rectangulaire simple, sont couronnés de tailloirs, moulurés d'une baguette, d'un cavet et d'un onglet. Pour bases, ils ont des bancs de grès, élevés de 0,32 centimètres au-dessus du sol actuel, remblayé jusqu'au biseau qui orne le siège ».

La nef est couverte d'une voûte surbaissée, lambrissée et blanchie, qui date du XVIIIe siècle. L'arc triomphal, celui qui donne accès sous le clocher et ceux qui faisaient communiquer la nef avec les bras du transept, présentent une analogie absolue avec les arceaux du vaisseau principal.

La voûte du chœur est aussi lambrissée, mais elle repose sur des sablières ornées de grossiers blochets du XVIe siècle, représentant des têtes humaines peu intéressantes. Ses poinçons sont ornés de quelques moulures, et les extrémités de ses entraits sont engagés entre les mâchoires de gros mufles de crocodiles grossièrement sculptés.

A gauche, en entrant dans le chœur, une chapelle, aujourd'hui abandonnée, était jadis ménagée sous le clocher. Elle possède une voûte d'ogives du XIVe siècle, avec clef où l'on distingue une tête très fruste, et est soutenue, dit M. Enlart « sur quatre culots de la fin du XIIe siècle...; ils sont de forme hémisphérique, garnis de feuilles à lourds crochets, à la façon des chapiteaux. L'astragale est suivie d'un petit encorbellement ».

Vis-à-vis cet oratoire, actuellement sans emploi, se trouve l'entrée de la petite chapelle de la Commanderie (1). La voûte, au-dessus de la place qu'occupait autrefois l'autel, est soutenue par de multiples nervures et, en avant, celle de l'unique travée, séparée de la précédente par un doubleau, est aussi construite sur croisée d'ogives. A la clef sculptée, au-dessus de l'emplacement de l'autel, un écu, entouré d'un chapelet, est chargé d'un lion léopardé, mis en fasce : un second écusson, aussi entouré d'un chapelet et placé sous le doubleau, porte : *écartelé, aux 1 et 4 de..... à la croix de..... aux 2 et 3, de..... fretté de.. ..* (2). Une inscription, gravée sur ce même doubleau en capitales romaines, dit :

SA ESTE CE QVE DIEV A VOVLV CE SERA CE QVE DIEV VOVDRA ..... JANVARII 1574
MAGISTER MAGISTRVM TOTIVS ORDINIS SANCTI LAZARI HIEROSOLIME CITRA ET VLTRA MARE

L'un des remplages qui ornent les fenêtres de la chapelle de la Commanderie a conservé un fragment de vitrail où l'on voit les armes de l'ordre de Malte : *de gueules à la croix d'argent;* il faut aussi remarquer, dans le même oratoire, une piscine du XVIe siècle, bordée de moulures prismatiques et surmontée d'une archivolte en accolade ornée de touffes de feuillage. — Une ouverture oblique, pratiquée dans la muraille qui sépare la chapelle du bras méridional du transept de l'église, permettait de voir, de l'intérieur de cette chapelle, le prêtre qui officiait à l'autel placé dans ce croisillon.

(1) Cette chapelle aurait été construite aux frais de Jehan de Flavy, en expiation du meurtre de Jehan de Fieffes, qu'il commit en 1453, à l'hostellerie de l'Angle (l'Ange) à Doullens. (Comm. de M. l'abbé Flesselle, curé de Fieffes). — Elle est dédiée à saint Louis.

(2) *Au 1 et 4, de gueules à la croix d'argent*, armes de l'ordre de Malte; *au 2 et 3, d'azur fretté d'or*, qui est de Bethisy. — Ce sont les armes de Jean de Bethisy, commandeur de Fieffes.

Fieffes, on l'a vu plus haut, possédait jadis une commanderie de Malte, et aussi une seigneurie. Les commandeurs avaient le privilège d'être enterrés dans le chœur de l'église et les seigneurs étaient inhumés dans la nef (1). — Un écusson de l'ordre de Malte, posé sur la croix à huit pointes entourée d'un chapelet, est toujours visible sur un fragment de vitrail, à l'une des fenêtres du sanctuaire et, dans le bas côté méridional de la nef, on peut lire, gravée sur un marbre noir appliqué contre la muraille, l'inscription suivante :

Ci git
Dame Rose Clémentine
Charlotte Désirée Haudouart de Fontaine
Épouse de M. Alexandre
Louis François
chevalier de Bucy
décédée le 15 mars 1823 au chateau
de Fieffes agée de 33 ans
Priez Dieu pour elle.

Alexandre-Louis-François de Bucy avait été le dernier seigneur de Fieffes avant la Révolution.

Dans ce même collatéral on remarque aux fenêtres quelques restes de vitraux.

L'un représente le Divin Agneau, un autre le Père Éternel tenant la boule du monde, un troisième, l'écusson, timbré d'une couronne ducale et chargé des quartiers, assez peu distincts, d'un commandeur de Fieffes (2). Le dernier montre une croix de Malte, à huit pointes, posée sur une rose rouge entourée de flammes. C'est probablement un emblème des chevaliers de Malte, en tant que successeurs des chevaliers de Rhodes, caractérisés par la rose, qui, dès l'antiquité, fut elle-même l'emblème de l'île précitée.

L'église de Fieffes possède deux statues en bois, du début du XVI[e] siècle, qui sont dignes de fixer l'attention. L'une représente la sainte Vierge, debout, portant sur le bras gauche l'Enfant Jésus, qui tenait des deux mains, par les ailes, un oiseau actuellement détruit; l'autre est une image de saint Pierre, *in pontificalibus,* assis, et tenant les clefs. — La porte d'un confessionnal, sculptée au XVIII[e] siècle, est aussi à noter, mais il faut surtout remarquer, dans le chœur, un lutrin en bois, de même époque, qui présente un réel mérite artistique. Il semble avoir conservé en partie sa polychromie primitive et ses ornements sont fort élégants, notamment, au-dessus du pupitre, la crête ajourée formant fronton, où l'on distingue parmi des rinceaux, un trophée d'instruments de musique délicatement fouillé. La chaire aussi mérite un regard; elle est en chêne sculpté et porte les lettres N. D. C. entrelacées, avec la date de 1678.

Le patron de l'église de Fieffes est saint Pierre et, avant la Révolution, le présentateur à la cure était le commandeur du lieu.

Avant de clore cette notice, il faut encore signaler à Fieffes une cloche très digne d'attirer l'attention. Elle porte une inscription de quatre lignes qui dessinent un rectangle, plus haut que large, où sont encadrés deux écus superposés et entourés

(1) On y voit encore quelques pierres tombales très frustes.

(2) Ce fragment de vitrail n'occupe sans doute plus sa place primitive qui devait être dans la chapelle de la Commanderie. On y distingue les huit quartiers d'un commandeur de Fieffes et, sur le tout, un écu *d'or à deux vaches de gueules accornées, accollées et clarinées d'azur,* blason de la famille de Béarn.

chacun d'un chapelet terminé par une croix de Malte à huit pointes. Le premier porte *de..... à la bande vivrée de..... accompagnée de six merlettes mises en orle, au chef de l'ordre*. Ce sont les armes de Marin de Clinchamp de la Buysardière, commandeur de Fieffes au début du XVIIe siècle (1). Le second est aux armes de l'ordre de Malte. L'inscription tracée en caractères gothiques, tournés en dehors, dit :

1re ligne, à gauche, de haut en bas :

F. Marin de Clinchamp chevalier de l'ordre de Sainct Jehan de

2e ligne, en bas :

Hieruſalem Commandeur et Seigneur

3e ligne à droite, de bas en haut :

de Fiefs ✠ dans les croix du dict Fiefs a donné le nom de

4e ligne, en haut :

Marguerite a ceſte cloche le 7 oct. 1610.

Les croix de Fieffes, auxquelles il est fait allusion à la troisième ligne de cette inscription, étaient des bornes de grès, marquées chacune d'une petite croix gravée, qui limitaient tout le domaine de la Commanderie. L'une d'elles existe encore.

FRANQUEVILLE

L'ÉGLISE

L'Église de Franqueville passerait inaperçue dans toute autre contrée que la Picardie. Elle présente pourtant un certain intérêt qu'elle doit surtout à son clocher, apparenté à la famille de ceux connus, — on ne sait pourquoi, — sous le nom de « clochers anglais », qui, depuis le XVIIe siècle, a rayonné sur une partie du Vimeu, du Ponthieu et de l'Amiénois. Ces clochers doivent leur physionomie caractéristique aux flèches gothiques en maçonnerie qui les couronnent, mais hâtons-nous d'ajouter que celle de Franqueville fut refaite en 1876, sans qu'on puisse affirmer si l'on s'est alors scrupuleusement conformé au modèle fourni par celle qu'elle remplaçait (2), bien que cela soit probable.

Quoi qu'il en soit, ce clocher tout en pierres se compose d'une tour carrée, renforcée par des contreforts à glacis, qui s'élèvent dans les prolongements de ses côtés. Quatre larmiers ceignent l'œuvre à différentes hauteurs. Une fenêtre ogivale est percée à cru sur chaque face de la construction, à sa partie supérieure, qui se termine par une plate-forme entourée d'un bahut non ajouré.

(1) De Clinchamp de la Buysardière : *d'argent à la bande vivrée de gueules, accompagnée de six merlettes de même mises en orle*. — Communication de M. le Vicomte de Calonne, qui a relevé l'inscription en 1865. — Cette intéressante cloche est, parait-il, menacée d'être refondue.

(2) G. Durand, *Clochers picards avec flèches gothiques en maçonnerie des* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, dans : Congrès archéologique de France, LXXIIe session tenue à Beauvais en 1905.

Là, prend naissance la flèche octogonale et assez obtuse, qui donne à l'ensemble son caractère spécial.

Elle est pourvue de rares et petites ouvertures et toutes ses arêtes sont hérissées de nombreuses crosses végétales très rudimentaires.

A la base de cette tour s'ouvre, dans la façade de l'ouest, le portail principal. C'est une baie cintrée dont les ébrasements, assez larges, sont ornés de rares et maigres moulures, de même que l'archivolte, qui forme presque une voussure.

A la clef, est sculpté, assez gauchement, un ostensoir surmonté d'une représentation de la Trinité, sous l'aspect de trois visages humains combinés. Deux pilastres couronnés de chapiteaux accostent cette porte et soutiennent un entablement. Celui-ci est orné de triglyphes et de métopes, où l'on a sculpté les initiales d'une invocation à saint Pierre, patron de l'église, ainsi que des clefs, mises en sautoir, attributs ordinaires de ce saint.

Un fronton échancré et garni de volutes est posé sur l'entablement. Dans son milieu, fut ménagée une niche quelque peu décorée, qui abrite une insignifiante statue de saint Pierre, et tout cet ensemble produit l'impression d'une œuvre arriérée, exécutée sous Louis XVI, selon une formule datant du règne précédent.

L'extérieur de la nef, qui se développe derrière le clocher, ne mérite aucune description, mais le chœur est plus intéressant. Plus élevé que le vaisseau principal, son comble s'appuie contre un mur doxal dont le pignon assez aigu, est décoré, vers sa pointe seulement, d'animaux monstrueux formant crochets, mais fort abîmés et d'un art tout à fait maladroit.

C'est là une simple réminiscence de l'ornementation du XVIe siècle, car, au même endroit, dans l'angle supérieur du pignon, est sculpté le millésime 1784, au-dessus de deux écussons accolés et timbrés d'une couronne, mais absolument frustes. Toutefois, le chœur semble, en majeure partie, dater du XVIIe siècle. Il est étayé par des contreforts à larmiers et des glacis se développent à la base de ses fenêtres ogivales.

Leurs remplages uniformes dessinent deux arcades en plein cintre, surmontées d'une sorte de cœur renversé. Le sanctuaire possède cependant une fenêtre centrale plus large, dont le remplage est à trois formes, surmontées d'un ovale entre deux soufflets.

Au-dessous de cette dernière fenêtre, une petite plaque de cuivre porte l'inscription suivante, gravée en capitales romaines, sous une ligne de tibias, posés en sautoir et séparés par des larmes (1).

YCY GIST LE CORP DE DÉFUN M^{TRE}
PIERRE MITHON CY DEVANT CURÉ DE
CETTE PAROISSE DÉCÉDÉ LE 31 JANVIER
DE L'ANNÉE 1760 AGÉ DE 76 ANS, PRIEZ
DIEU POUR LE REPOS DE SON AME
DE PROFONDIS
REQUIESCAT IN PACE

Non loin de cette inscription, une pierre tombale, rongée par la mousse, permet aussi de lire le nom de « Messire Pierre Mithon », et date de 1760; elle désigne sans doute le même curé, et provient aussi de sa sépulture.

Au nord de l'église, un contrefort porte la date de 1784, époque où l'édifice semble avoir subi une réfection presque totale; ce contrefort se termine en bahut.

(1) Le groupe central est surmonté d'une tête de mort.

A proximité, on remarque sur la muraille les traces d'une litre funèbre, portant de place en place un écusson effacé, soutenu par des chimères (1). Le champ de cet écu semble avoir été chargé d'un objet indistinct de sable.

Intérieurement l'église de Franqueville ne peut motiver aucune remarque. Sa nef fut restaurée ou terminée en 1792, comme l'indique la date, inscrite dans un grand cercle, au-dessus de la baie qui, à son extrémité, donne accès sous le clocher. — Cette arcade est elle-même fermée par une clôture en menuiserie parfaitement sculptée, qui est une œuvre à noter. — Elle fut exécutée en 1623 et se compose d'une série de fines colonnettes supportant un entablement mouluré, sur lequel se développe une rangée de doubles balustres, servant elle-même de support à un second entablement, richement paré de rinceaux et de guirlandes de feuillage, de fleurs et de fruits.

Au milieu de cette clôture s'ouvre une porte de même style, dont le tympan cintré est orné d'entrelacs sculptés à jour, du dessin le plus riche, et de l'exécution la plus soignée. Deux victoires occupent les écoinçons situés entre le cintre de la porte et l'entablement. — On peut rapprocher cette menuiserie d'une clôture similaire, mais moins belle, qui existe dans l'église de Villers-Campsart, et, bien qu'il soit plus ancien, du dossier du banc d'œuvre de l'église de Piennes, près Montdidier.

On doit encore remarquer les boiseries du XVIIIe siècle qui ornent le chœur et le sanctuaire de l'église de Franqueville, ainsi que ses fonts baptismaux.

Cette paroisse appartient au doyenné de Domart, mais elle faisait partie avant la Révolution de celui de Saint-Riquier.

Le prieur de Domart en était le collateur (2).

HAVERNAS

LA CROIX

La croix d'Havernas, érigée pour la première fois pendant la seconde moitié du XVIIe siècle, doit son originalité aux éléments disparates qui la composent. Elle comprend en effet : 1° un piédestal formé par des fonts baptismaux de la deuxième moitié du XIIe siècle, en pierre de Croissy ou de Bonneleau, qui proviennent sans doute d'une ancienne église de la paroisse. — Ce baptistaire a l'aspect d'un vase arrondi par dessous, maintenu par un cadre rectangulaire orné de dents de scie sur sa tranche, et soutenu, à chaque angle, par un faisceau de trois colonnettes à bases attiques et à chapiteaux constitués par quatre larges feuilles de plantin, sans crochets (3).

2° Une épaisse dalle rectangulaire en pierre meulière qui bouche l'orifice de la cuve.

3° La croix proprement dite.

Le fût de celle-ci pose sur la dalle précitée. Il est en grès de la région et porte la date de 1662. Sa base est cubique, mais sa tige est cylindrique et parsemée

(1) La famille Gaude [illegible] qui posséda la seigneurie de Franqueville à partir de 17[illegible] portait [illegible]

(2) Pouillé de la Bibliothèque des Antiquaires de Picardie.

(3) V. [illegible]

de quelques fleurs de lis. La croix qui surmonte ce fût ne fait pas corps avec lui, et son croisillon supérieur est aussi rapporté. Elle est d'ailleurs fort simple et porte d'un côté l'image du Christ, sculptée d'une façon absolument enfantine, et de l'autre, celle de la Vierge, d'une facture aussi naïve; le tout fournit un intéressant spécimen d'art populaire.

Une tradition locale prétend que la croix d'Havernas, actuellement classée parmi les monuments historiques, fut démontée à l'époque de la Révolution et cachée dans une grange. — C'est en 1837 qu'on la dressa de nouveau à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui et qui est vraisemblablement son emplacement primitif, sans qu'on puisse toutefois affirmer ce fait. — La hauteur totale de l'œuvre dépasse quelque peu trois mètres.



Havernas. — La Croix.

PERNOIS

L'ÉGLISE

L'ÉGLISE de Pernois, entièrement construite en pierre, serait pourtant, malgré les chapelles formant transept dont elle est pourvue, un monument bien modeste, si sa nef qui paraît dater du XIIe siècle ne la rendait digne d'intérêt.

L'édifice est construit sur un plan qui dessine une croix latine; l'abside est tracée en hémicycle.

La façade principale, limitée par deux contreforts à glacis, entre lesquels s'ouvre le portail, est surmontée d'un pignon épointé et terminé par une sorte d'encorbellement moderne, sur lequel s'élève le clocher, simple cube de charpente supportant une petite pyramide, le tout revêtu d'ardoises.



EGLISE DE PERNOIS. Tympan de la porte du nord.

Le portail, — pratiqué dans une muraille légèrement en saillie sur le nu de la paroi du pignon, avec lequel elle est reliée par un glacis, — est amorti en arc surbaissé et encadré dans une arcade en plein cintre qui se compose d'un tore compris entre deux moulures secondaires. Une archivolte règne au-dessus, munie en son milieu d'une clef sculptée (1), très fruste, et, à ses extrémités, de deux têtes humaines, aussi mal conservées.

Le pignon est percé d'une ouverture ovale, placée dans le sens de la largeur et peu ancienne.

La façade du nord offre une muraille unie, ajourée par deux fenêtres cintrées dont les arêtes sont abattues. Elle est surmontée d'une corniche en forme de talon renversé.

De ce côté, on accédait dans l'église par une petite porte, assez étroite, mais qui ne manque pas d'intérêt, car son linteau est orné d'une arcade, en forme de trilobe, ou plutôt de demi quadrilobe, constitué par un simple biseau, qui semble appartenir à la fin du XIIIe siècle ou au début du suivant. A l'extrémité des deux angles rentrants de ce demi quadrilobe, sont sculptées, contre le tympan, d'un côté une tête d'homme, de l'autre une tête de femme ; — Adam et Ève sans doute. L'homme est coiffé d'un de ces bonnets connus, en patois picard, sous le nom de « calipettes », devenus aujourd'hui l'apanage exclusif des femmes (2), mais autrefois

(1) Elle représentait la tête d'un évêque et une crosse.
(2) Son usage devient fort rare.

communément portés par les hommes et surtout par les paysans, comme on peut le constater, çà et là, dans diverses sculptures de la cathédrale d'Amiens et notamment sur la tête du jardinier, donateur prétendu du terrain où fut construit la basilique amiénoise. C'était la coiffure de prédilection des « bones gens des viles dentour Amiens ». — La femme a sa chevelure recouverte par une simple coiffe.

Dans le tympan dessiné par l'arcade, un ornement presque effacé avait été sculpté; on n'y distingue plus que trois canaux, disposés en éventail, entre deux sillons ondulés placés horizontalement.

Les extrémités du linteau sont supportées par deux corbeaux sculptés et représentant d'un côté un crapaud, de l'autre, un visage grotesque accroupi sur de courtes jambes.

Non loin de cette petite porte on lit l'inscription suivante :

CI GIST M. JEAN DE
VAUCHEL CURÉ DE
PERNOY QUI A FONDÉ LA
CONFRÉRIE DU ROSAIRE
DÉCÉDÉ LE 16 DE
DÉCEMBRE 1732 AGÉ DE
72 ANS ET CURÉ DE LA
PAROISSE . . . .

Le transept, bien que de même aspect que la nef, date seulement du XVIIIe siècle.

Intérieurement, on remarque surtout, dans l'église de Pernois, l'ampleur des talus et des ébrasements, — d'ailleurs remaniés, — des fenêtres de la nef. Celle-ci, la croisée du transept et le chœur possèdent une voûte unique, recouverte d'un enduit, mais les chapelles qui forment les bras du transept ont seulement des plafonds.

Des croix de consécration sont visibles sur les parois de la nef, fait absolument normal dans l'église d'un village où les évêques d'Amiens possédaient une maison de campagne et dont ils étaient seigneurs. Du reste, peu d'objets mobiliers méritent d'y fixer l'attention.

Notons toutefois une console portant un écu, timbré d'une couronne de marquis et chargé d'un chevron accompagné de trois coquilles, posées 2 en chef et 1 en pointe. Ce sont les armes de Henri Feydeau de Brou, évêque d'Amiens, de 1692 à 1706 (1).

Non loin de là, une statue équestre de saint Martin divisant son manteau paraît dater du début du XVIIe siècle; — cette œuvre touche presque au grotesque; — enfin, dans le sanctuaire, deux bustes-reliquaires représentent saint Ignace et saint François-Xavier. Ce sont des sculptures en bois du début du XVIIIe siècle (2).

Sur l'emplacement du cimetière qui entourait l'église, on remarque encore le fût d'une ancienne croix de pierre, et surtout une croix en fer forgé dont les bras sont terminés par de très belles fleurs de lis ajourées. Cette ferronnerie du XVIIIe siècle se dresse sur la tombe de plusieurs membres de la famille Thuillier, de Pernois.

Du château que les évêques d'Amiens avaient fait construire en ce lieu, il ne reste plus que des vestiges peu intéressants; mais dernièrement encore on voyait, dans une maison du village, d'admirables poutres sculptées et remarquablement

(1) Feydeau de Brou : *d'azur au chevron d'or accompagné de trois coquilles de même posées 2 et 1.*

(2) L'église de Pernois est sous le vocable de saint Martin. La paroisse dépendait jadis du doyenné de Vignacourt et l'évêque d'Amiens y exerçait tous les droits ecclésiastiques.

conservées qui en provenaient et qui, vendues depuis peu d'années, sont désormais perdues pour notre pays. — Ces poutres, sculptées au début du XVI[e] siècle, par ordre de l'évêque François de Halluin, étaient ornées des armes de ce prélat, de celles de sa mère, Jeanne de Ghistelle d'Esclebecq, et de celles des familles qui lui étaient alliées, telles que les maisons de Bourgogne et de Mauchevalier. On y remarquait aussi les écus de France et de Bretagne, le porc-épic de Louis XII et des initiales entrelacées, le tout agrémenté d'une profusion d'ornements.

Une autre maison ancienne subsiste encore à Pernois; elle semble dater du XVI[e] siècle. Du côté de la rue, sa façade est construite en pans de bois recouverts d'un enduit et son unique étage, légèrement en surplomb, repose sur une poutre quelque peu ornementée et soutenue par des consoles de bois. Un vaste toit recouvre la construction. Il est compris entre deux larges pignons à degrés entièrement bâtis en pierres.

Outre la seigneurie de Pernois qui appartenait aux évêques d'Amiens, il existait sur la même paroisse, vers Halloy, un fief qui était la propriété d'une branche de la famille des anciens châtelains d'Amiens. C'était le fief de Cléry. L'un des membres de la maison précitée, le chevalier Robert de Clary, est devenu célèbre grâce à sa relation de la prise de Constantinople par les Croisés, en 1204, affaire à laquelle il avait participé (1).

On est presque confus, après avoir évoqué le souvenir de ce guerrier, de faire allusion au *Magister de Pernois,* Jacques Tilloloy (2), personnage burlesque qui vivait au XVIII[e] siècle et incarna la gaîté picarde, assaisonnée souvent de bonhomie, mais aussi d'un sel trop rarement attique.

(1) Cet ouvrage est intitulé : *« Li Estoires de chiaus qui conquisent Constantinoble de Robert de Clari en Aminois chevalier ».* V. G. BOUDON : Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, t. XIX, p. 700.

(2) V. Alc. LEDIEU : *le Magister de Pernois.*

R. DE GUYENCOURT.

CANTON DE BERNAVILLE

NOTICES PAR M. R. RODIÈRE

BÉALCOURT

ÉGLISE DE MONS-BÉALCOURT

CETTE église isolée au milieu des champs, seul vestige du village disparu de Mons, sert de paroisse à Béalcourt, qui est bâti dans la vallée d'Authie, à peu de distance.

La nef était autrefois accompagnée d'un bas-côté vers le nord; on a réuni l'édifice en un seul vaisseau et supprimé les piliers, sauf le dernier vers l'est, grosse colonne octogone, restée seule à l'entrée de la chapelle latérale qui forme comme un croisillon de transsept. La chapelle a une voûte très ornée, tracée en étoile; les nervures sont sculptées et la clef médiane très pendante forme un dais en pierre, auquel est suspendue une statuette en bois de la Vierge-Mère. Une des clefs secondaires porte la date 1672 qui ne peut être que celle d'une restauration.

Le chœur, du début du XIIIe siècle, a deux travées voûtées d'ogives; les nervures, toutes primitives, se composent, savoir : les ogives et le doubleau, d'un tore entre deux tores plus petits; les formerets, d'un seul tore. Elles retombent sur des groupes de trois colonnettes engagées, à chapiteaux ornés de crossettes et de feuilles; plusieurs de ces chapiteaux ont été refaits récemment, avec une préoccupation visible d'archaïsme; ceux qui sont primitifs sont d'un style nettement gothique et n'ont rien de roman. Tous les arcs sont en tiers-point.

Les fenêtres du chœur sont refaites, celles du nord sans caractère, celles du sud peut-être en 1584, d'après un graffite (1) qui se voit dans la première travée sud, à côté de la fenêtre : en haut, le monogramme **i h s** en lettres entrelacées, et le titre **I.N.R.I.**; puis, en dessous :

1584 s. d. b.

Le maître-autel est orné d'un très grand rétable à pans coupés, richement sculpté, quoique avec un peu de lourdeur, dans le style Louis XIII. A droite, statue de la Vierge; à gauche, le Sauveur tenant le globe du monde. Au milieu, Dieu le Père, à mi-corps, dans les nuages, au-dessus d'un tableau peint sur toile : Sainte-Famille, sans valeur; dont le cadre est sculpté d'une guirlande de laurier et soutenu par deux anges (2).

Un coup d'œil, maintenant, sur l'extérieur de l'église.

Le chevet est droit. Dans le pignon, et pas du tout au centre, on distingue encore un ancien œil-de-bœuf ou fenêtre en plein cintre aveuglée, mais dans laquelle on a laissé une ouverture en forme de croix, éclairant les combles.

(1) Aujourd'hui caché par un tableau.

(2) L'abbé Th. Lefèvre mentionne le contrat passé en 1585, pardevant Seguin, notaire à Doullens, et par lequel Jehan de Fransières, tailleur d'ymaiges à Amiens, s'engage à faire l'autel de l'église de Mons-Béalcourt, avec, « au passet de la table d'autel, une histoire de la Vierge Marie qu'il pouvoit tailler à sa discrétion »; il devait, en outre, *racoustrer* quatre anges et leur faire des ailes et des mains. Cet autel a disparu. (*Notice historique sur le canton de Bernaville*, p. 38).

La corniche du chœur, très mutilée et très retouchée, est en quart de rond, sculptée de roses et de disques. Au-dessus, on a remis au XVIe siècle une deuxième corniche. Presque tout le mur sud est refait (XVIe et XIXe siècles).

La façade occidentale est également refaite sans art. Un œil-de-bœuf, au-dessus du portail, est surmonté d'un claveau saillant, sur lequel on lit :

Pierre francois
perier curé
frouhant
bealcourt
memoire (?)

Les fenêtres du bas-côté nord sont du XVe ou XVIe siècle; autour de l'une d'elles, le cordon qui règne sous les appuis se décroche et contourne la baie (1). Au contrefort voisin, tout en haut, un écusson bûché.

Dans la même muraille, près de la chapelle latérale, s'ouvre un petit portail en anse de panier, dont l'archivolte est surmontée d'un socle saillant, formant cul-de-lampe, orné d'un ange tenant un écu écartelé : 1 et 4, à la bande accompagnée de six billettes en orle; 2 et 3, à deux bandes et une bordure. Ce sont les armes de Ferry de Saveuse, seigneur de Béalcourt en 1507, écartelées de celles de sa mère, Antoinette de Beauvoir (2).

A gauche, dans l'angle de la chapelle, subsiste la statue mutilée d'un saint, les jambes armées de fer. Le cul-de-lampe est décoré d'un ange portant un écu écartelé : au 1, à trois soleils ou étoiles à huit rais; au 2, à cinq losanges posés en bande (d'Heilly ?); au 3, à deux chevrons; au 4, à trois oiseaux, 2 et 1. Ces armes me sont inconnues.

A côté de là, graffite formant quatre assonnances :

ARET · TOI · CEVR · EN | DVRCI·
ET · CONTENPLE · T | ON · DIEV·
ICI · QVI · POVR · TON · | ENOR[me]
PECHE · EST · ICI · A | TACHEZ (3).

Au-dessus, la date 1689.

D'après cette inscription, il est probable que la statue qui surmontait la porte devait être un Crucifix ou un Dieu de Pitié; il n'en reste aucune trace (4).

La fenêtre ouverte dans le pignon nord de la chapelle latérale est large, basse et peu gracieuse, comme celles du chœur d'Heuzecourt. Dans le même mur est encastrée une épitaphe sur plaque de marbre blanc :

(1) Même disposition à l'église de Regniérécluse. Cf. tome III, p. 240, figure.

(2) « Au moment de la rédaction de la Coutume locale (1507), la seigneurie de Béalcourt appartenait à Monseigneur Ferry de Saveuse, chevalier ». (Th. Lefèvre, *op. cit.*, p. 31). Ferry n'eut, de Charlotte de La Viefville, que des filles. Sa mère était Antoinette, dame de Beauvoir, fille de Jean, sire de Beauvoir, et de Louise de Mailly-Conty. Beauvoir, en Ponthieu, porte : *d'argent à deux bandes de gueules*, et Saveuse : *de gueules à la bande d'or, accompagnée de 6 billettes de même.*

(3) Dans cette inscription, les N sont renversées : N.

(4) On voit d'autres graffites, assez nombreux, sur le mur nord de la nef. Notons celui-ci :

IACQVE QVILLET PINTRE 1655.

(larme) CY GIST *(larme)*
JACQUE TROGNEUX LIEUTENANT *(sic)* RECEVEUR
DE BEALCOURT DECEDÉ LE 10 IUIN 1704
ANTOINETTE BAUDELOT SA FEMME
DECEDEE LE 12 AVRIL 1741
IEAN FRANCOIS PIERRIN SEIGNEUR
DE MONCHEAUX DECEDE LE 19 JANV. 1760
ANTOINETTE TROGNEUX SA FEMME
DECEDÉE LE 7 DECEMBRE 1763
REQUIESCANT IN PACE.
(Calice et flambeau en sautoir sur une patène; larmes).

CY GIST
MAITRE LOUIS PIERRIN TRES DIGNE
PRÊTRE CURÉ DU QUESNOY EN VIMEU
DECEDÉ LE 2 JUILLET 1793
JACQUE FRANCOIS PIERRIN FERMIER
DECEDÉ LE 9 OCTOBRE 1809
MARIE IEANNE ROSE TROGNEUX SA
FEMME DECEDÉE LE 26 OCTOBRE
1808 REQUIESCENT *(sic)* IN PACE.
(Tête de mort ailée; ossements; larmes.)

Dans le dallage de la nef, on remarque trois grandes dalles bleues de stinkal, qui devaient être très intéressantes; malheureusement elles sont fort effacées. Sur l'une, on voit encore la silhouette d'une dame gravée au trait, coiffée d'un hennin carré; la tête, les mains, les écussons étaient incrustés, sans doute en cuivre (vu le peu de profondeur de l'incrustation) et ont disparu. L'épitaphe, en bordure, est lisible en partie :

[*Cy gist dame*] ‖ **marie quierette** [*en*] **son** [*vivant*]...... ‖ [*qui*] **trespassa le** [*jour de*] ‖ **saint marc lan mil CCCC LIII priies dieu pour son ame.**

Les Quiéret ont possédé au moyen-âge la terre de Béalcourt (1).

Les deux autres dalles avaient également des légendes gothiques en bordure. Il est bien regrettable qu'on n'en puisse plus rien tirer que ceci : ..... **du mois**..... **priies dieu pour**...... (2).

Un escalier tournant en bois, à rampe, monte au fond de la nef et donne accès aux combles. Le clocher, en charpente, surmonte la première travée du chœur et renferme trois cloches peu anciennes. Les deux plus fortes datent de 1827 et ont été fondues par Gorlier, de Frévent; la troisième est de la seconde moitié du XIX[e] siècle (3).

(1) En avril 1292, « Jehan Keres, esquiers, sires de Bealecourt ». (Cartulaire de Cercamp. — Abbé Lefèvre, p. 30). Cet auteur ne cite plus ensuite d'autre seigneur de Béalcourt avant Ferry de Saveuse en 1507. On voit, par cette épitaphe, que les Quiéret possédaient encore cette terre en 1453; mais la généalogie de cette famille publiée dans le *Nobiliaire* de Belleval ne mentionne pas la branche de Béalcourt.

(2) Dans le cimetière gît abandonnée une ancienne table d'autel.

(3) Les inscriptions de ces cloches ne sont qu'en partie lisibles, à cause de la situation du beffroi. La plus grosse a été nommée, en 1827, Marie-Josèphe par M. Casimir F. J. Cailly, doyen du canton de Bernaville, et dame Marie Pierrin, veuve de Jean Delgove, en présence de François E. Marchand, maire de Béalcourt. La seconde a été nommée Geneviève Césarine par M. Pierrin et Madame Tempez, de Béalcourt. La troisième, dont je n'ai pu lire ni la date ni le fondeur, a été bénite par M. Louis Fliche, curé doyen de Bernaville, et nommée Alphonsine par M. Alphonse Ravaux, adjoint.

A un quart de lieue de l'église, dans les champs, on montre un prétendu dolmen, table de grès en forme d'hexagone irrégulier, de 1^m80 de diamètre sur 0^m55 d'épaisseur moyenne; bosselé de creux et de saillies, il semble un grès erratique, vaguement taillé de main d'homme. On dit qu'il reposait autrefois sur trois autres grès, mais il ne reste aucun vestige de ces supports. Ce dolmen est d'une authenticité fort douteuse (1).

BERNATRE

LE CHATEAU

Bernatre est, comme Gorges et Saint-Acheul, bâti dans un ravin pittoresque et accroché aux flancs de la colline, au pied d'un bois. Son château, situé non loin de l'Authie, a pu servir, aux XVIe et XVIIe siècles, de point de défense sur la frontière. Il appartint successivement aux Rayneval, puis, dès 1320, aux Boubers, par l'alliance de Mahaut de Rayneval avec Jean de Boubers, seigneur de Tuncq et de La Motte (2). Cette terre n'est plus, depuis lors, sortie de cette maison jusqu'en 1811, époque du décès, à Bernâtre même, de Charles-François de Boubers, dernier vicomte de Bernâtre (3).

Ce château, ainsi que le village, fut brûlé par les Espagnols au mois d'août 1635. Il ne fut jamais relevé complètement, mais il en subsiste des parties intéressantes.

Une grosse tour ronde, encore entière, domine le ravin où est bâti le village. Sauf la base, refaite en briques, la tour est en craie taillée, divisée en trois étages par deux cordons en larmier. La plupart des fenêtres ont été dénaturées, mais il en reste deux, très petites, l'une rectangulaire, l'autre à linteau sur corbeaux en quart-de-rond. La corniche haute était en biseau ou en doucine. Le toit d'ardoise, à six pans, n'est pas ancien.

Un machicoulis se voit à l'angle de la tour et du logis, étayé d'un contrefort sur lequel se continuent les larmiers. Les deux premiers étages n'ont pas d'escalier; ils étaient peut-être desservis par les appartements du manoir. Le troisième possède un escalier à vis, logé dans un appendice à pans coupés, accolé à la tour; les marches sont de pierre; la voûte en arceaux superposés.

Aucun des étages de la tour n'est voûté, et les aménagements intérieurs n'ont

(1) Cf. C. Boulanger, *Les Monuments mégalithiques de la Somme.* — E. Hèren, *Histoire du grès et de la gresserie en Picardie;* Mém. de la Soc. des Antiq. de Pic., t. XXXVI, p. 382. Le menhir signalé p. 365 n'existe pas; il y a confusion avec le dolmen.

(2) Cf. Abbé Lefèvre, *op. cit.*, p. 52. — Marquis de Belleval, *Nobiliaire de Ponthieu*, col. 197. — Carpentier, *Histoire du Cambrésis*, 3e partie, p. 282. — Saint-Allais, *Nobiliaire Universel de France*, t. VIII, p. 158 et suiv.

(3) Il avait épousé Marie-Charlotte-Françoise de Clément (contrat de mariage du 26 novembre 1769, pardevant Me Devismes, notaire à Abbeville); de cette union naquirent : 1° Charles-François, mort au berceau; 2° Marie-Charlotte-Angélique-Gabrielle, épouse de M. Auguste-César-Joseph-Louis de Muyssart; 3° Marie-Louise-Cunégonde; 4° Marie-Jean-Baptiste-Françoise-Alix, épouse de M. Jean-Baptiste de Gaudechart; 5° Marie-Henriette-Clémentine, épouse de M. de La Fontaine d'Ollezy.

Le domaine, avec la ferme et les vestiges du vieux château, fut, pour la plus grande partie, successivement racheté au cours du XIXe siècle par M. Jules Vion; c'est son petit-fils, M. Paul Macquet, de La Haye-lez-Domart, qui en est propriétaire actuellement. Je lui dois les renseignements qui précèdent ainsi que plusieurs autres.

rien gardé d'ancien, si ce n'est, dans la chambre haute, une grande cheminée de pierre à linteau en arc très surbaissé, porté sur des corbeaux; sur celui de gauche, on lit cette inscription :

ILLE VERE NOBILIS
QVI VERE PIVS
PROPRIIS VIVIT BONIS
INCLA..... (1)

Rien, dans cette tour, n'est antérieur au XVe siècle, peut-être même au XVIe. Mais la porte d'entrée du château, encore intacte, accuse le XIVe. Ouverte dans un mur courbe, dont la base en damier de grès et silex a été refaite, la porte est assez étroite, tracée en tiers-point, sans aucune moulure. Au-dessus, s'ouvrent les deux rainures des chaînes du pont-levis; entre les deux, une petite niche vide repose sur une frise de feuillages.

Il ne reste pas d'autres vestiges du château proprement dit. Le logis, aujourd'hui à usage de ferme, a perdu tout caractère, ainsi que les bâtiments de la *baille* ou basse-cour, où l'on voit cependant encore quelques meurtrières. Mais, à l'entrée de la baille sur la route, se voit le pignon Est de la chapelle, avec une jolie fenêtre du commencement du XIVe siècle, à tableau droit contourné d'un boudin continu. La feuillure du vitrail détruit s'accompagnait, de chaque côté, de deux colonnettes qui portaient le remplage disparu; la rose du tympan existe encore en partie, mais le meneau est tombé depuis longtemps. Une archivolte encadre la baie.

Suivant la tradition du pays (2), qui paraît très plausible, cette chapelle a servi au culte protestant, tandis que l'église du village, située dans le cimetière actuel, était restée aux catholiques. Il est certain que la famille de Boubers a longtemps professé la religion réformée; plusieurs de ses membres émigrèrent après la révocation de l'Édit de Nantes (3).

FROHEN-LE-PETIT

L'ÉGLISE

ANNEXE de Frohen-le-Grand et dédiée à saint Fursy, cette église se compose d'un chœur du XVe siècle et d'une nef du XVIIIe.

La façade occidentale est laide, mais bizarre et originale. Le portail est encadré de deux pilastres en briques et pierres; au premier étage, délimité par un cordon de pierre, ces pilastres se continuent et portent un fronton triangulaire. Le pignon est cintré et accompagné de volutes; il porte un tout petit clocher de charpente.

(1) J'ai lu ainsi dans ma visite hâtive. L'abbé Lefèvre (p. 55) donne ce texte : *Is est vere nobilis, qui vere pius, propriisque bonis inclaruit.* Il faudrait contrôler cette lecture, et faire tomber le badigeon qui empâte quelque peu les lettres.

(2) Communiquée par M. P. Macquet.

(3) L'église actuelle est très petite et n'a aucun intérêt. Notons seulement : un retable du XVIIIe siècle; une chaire du XVIIe; un petit bénitier d'aspersion, en dinanderie, XVIe siècle; et une *Pietà* de bois (même époque), au-dessus de la porte d'entrée; ce groupe est sans valeur, mais amusant à voir, à cause du corps du Christ, étrangement déjeté.

La nef n'a aucun caractère; sur le seuil de la porte latérale, un pilastre de grès, à base carrée, sert de marche : il paraît provenir de quelque monument funéraire de la Renaissance.

Le chœur se compose de deux travées droites et d'un chevet à trois pans; la voûte d'ogives est commune à la seconde travée et au chevet. Les départs des nervures sont décorés de chevrons et de torsades. La clef pendante du chevet est ornée d'un agneau pascal; celle de la première travée portait un écusson qui a été bûché. L'arc triomphal est grassement sculpté de feuillages d'un bon style; rinceaux de vigne sortant de la gueule de deux monstres; grappes de raisin becquetées par des oiseaux.

Les meneaux et remplages des fenêtres sont en partie anciens. Celle de l'est a trois formes, les autres deux seulement. Dans le tympan de la fenêtre du pan nord du chevet, un reste de verrière représente les bœufs légendaires de saint Fursy.

Dans le mur de la première travée, au nord, se trouve une niche en anse de panier, sous archivolte de même tracé, dont je ne m'explique pas la destination.

On remarque dans le chœur deux bonnes statues de bois du XVI[e] siècle : saint Pierre, en pape, assis sur sa chaire (0^m95 de haut); et saint Fursy, évêque. Un vieux saint Michel, du même temps, est très endommagé.

Deux plaques de marbre blanc, en lozange, sont encastrées dans les murs du chœur :

Au nord :

(larmes)
CY GIST
& REPOSE
TRES HAUT & PUISSANT
SEIGNEUR
MESSIRE FRANÇOIS MARIE PERROT
CHEVALIER, EN SON VIVANT MARQUIS DE
FERCOURT & SEIGNEUR DE FROHANS LE
GRAND & LE PETIT, & AUTRES LIEUX
DÉCÉDÉ EN SON CHATEAU DU
PETIT FROHANS
LE 2 FEVRIER 1753
(sablier ailé.)

Au sud :

(ossements en sautoir)
CY GIST
& REPOSE
TRES HAUT$_E$ & PUISSANT^E
DAME MADAME MARIE ANTOINETE
ELÉONORE DE CREQUY CANAPLE
DAME DE CE LIEU VEUVE DE TRES
HAUT & PUISANT *(sic)* SEIGNEUR MESSIRE
FRANCOIS MARIE PERROT CHEVALIER
EN SON VIVANT MARQUIS DE
FERCOURT, DÉCÉDÉE AN *(sic)*
SON CHATEAU DE FROHANS LE^{GRAND} 12 *(sic)*
NOVEMBRE 1771.
(tête de mort).

Contre le même mur est appliquée une plaque de bois, portant cette inscription peinte :

> Ycy gist & repose en attē
> dant resurr^{e}ction *(sic)* Mais^{re} jean
> dvbos qvi a esté 48 ans Cu
> ré de cette paroisse et qui est
> mort en odeur de saincteté
> aagé de 85 le 3 X^{bre} 1699.
> Son zele pour la Maison de
> Dieu & le salut des Ames
> ses aumônes, ses jeunes
> ses autres austerités et tou
> tes ses vertus l'ont rendu
> digne d'une Eternelle Me
> moire.

Au chevet, à l'extérieur, marbre blanc encastré, aux armes des Perrot de Fercourt (1) :

Ici repose || Monsieur || Hugues Jules PERROT || Comte de Fercourt-Créquy || Chevalier de l'Ordre Royal || & militaire de St Louis || décédé en son chateau de Frohen || le 15 Mars 1845 || agé de 70 ans || Priez Dieu pour le repos || de son ame. — Et au-dessous, sur un marbre gris-bleu : et dame || Pélagie de Cacheleu son épouse || décédée au chateau de Frohen || le 4 mai 1848 || agée de 72 ans. || Priez Dieu pour elle (2).

(1) Perrot de Fercourt : *de sinople à deux croissants adossés d'argent, l'un montant et l'autre versé ; au chef d'or chargé de trois aigles à deux têtes de sable.*

(2) Pour compléter la série des épitaphes des seigneurs de Frohem, citons les suivantes, qui se trouvent dans l'église de Frohen-le-Grand et sont inédites :

1° Dans le chœur, au nord, lozange de marbre blanc ; en haut, des larmes ; en bas, une tête de mort ailée, avec sablier, faux, tibias et branche de laurier.

Cy || gist & repose || tres haut & tres || puissant Seigneur Mes^{sire} || iean antoine de Crequy. Che^{valier} || Sire & Comte de Canaple, Chatelin || dorville & autres lieux decedé sans || aylliance au chateau de Frohans le || grand chez la dame Marquise de || Fercourt sa sœur le 15 decem^{bre} || 1762.

2° Au sud, vis-à-vis, plaque semblable ; en haut, des larmes : en bas, une tête d'ange :

Cy || gist & repose || tres haut & tres || puissant Seigneur Mes^{sire} || louis charle François Vico^{mte} || de Crequy Canaple Chevalier. || second Frere puiné de Messire iean || antoine de Crequy, Sire & Comte de || Canaple décédé sans ailliance au || chateau de Frohans le grand || chez la dame Marquisse *(sic)* || de Fercourt sa sœur || le 17 may 1767.

3° Contre le mur extérieur ouest, plaque de marbre blanc ; en haut, des larmes ; en bas, tête de mort ailée ; sablier, ossements. faux et larmes :

Cy || Gist et Repose || Tres Haut & Puissant || Seigneur Messire || François Marie henry || Ector Perrot Chevalier || en son vivant Comte de || FERCOURt & SEIGNEUR || de Frohans le grand & || Frohans le petit & autre || lieux décédé en son || Chateau de Frohans || le Grand le jo iuin *(sic)* 1777.

REMAISNIL

FONTAINE ARMORIÉE

Le domaine de Remaisnil fut jadis l'apanage d'une branche de la maison de Mailly (1372-1594). Philippe d'Avroult, écuyer, en fut possesseur après sa mère Anne de Mailly, héritière de sa maison (1601) A la fin du même siècle, Louis d'Avroult était marié (avant 1697) à Marie Marguerite de La Porte de Vaulx. Par suite sans doute d'arrangements de famille, Remaisnil passa avant 1704 aux La Porte, qui rebâtirent le château vers 1770 et le conservèrent jusque vers 1825. Il fut alors acheté par le comte de Butler (1), et vient d'être vendu à M. Elby, directeur des Mines de Bruay.

Ce château est vaste et de belle apparence, d'ailleurs sans style bien caractérisé; il vient d'être remanié de fond en comble; l'ancien ameublement, qui était très riche et très beau, a été vendu et dispersé lorsque cette terre a changé de mains (1909). Il reste quelques boiseries à pilastres cannelés dans les pièces du rez-de-chaussée.

Dans la salle à manger, on remarque une jolie fontaine en marbre blanc, de style Louis XV, mesurant $1^{m}25$ de haut.

Le sujet central est un mascaron en forme de fleuve déifié, avec longue barbe en pointe et couronne de roseaux tressés; l'eau lui sort de la bouche, par l'intermédiaire, hélas ! d'un profane robinet. Le motif est encadré d'un cartouche rocaille, avec palmettes au bas et sur les côtés, surmonté d'un écu piriforme, incliné, mi-parti aux armes de La Porte : *d'or à la bande d'azur ;* et de Cerf-Wyntershove : *d'or à un rencontre de cerf de gueules*. L'écu est timbré d'une couronne de marquis et supporté par deux lions asymétriques.

On y reconnaît les armes de Théodore-Lamoral-Joseph de La Porte, chevalier, seigneur de Remaisnil, né en 1737, mort le 20 octobre 1766, marié le 23 juillet 1761 à Henriette-Joséphine de Cerf, fille de Jean-François-Joseph, marquis de Wyntershove, grand bailly d'Ypres, et de Françoise-Pélagie de Bonnières-Guînes.

Plus bas est une vasque hémisphérique godronnée, assez simple, qui devait reposer sur un piédouche aujourd'hui disparu; elle s'engage maintenant dans une tablette plate, de marbre veiné.

Cette fontaine est encastrée au fond d'une niche cintrée; mais la sculpture très peu saillante du motif prouve bien qu'elle n'avait pas été faite pour cette place. Effectivement, on dit qu'elle se trouvait, il y a cinquante ans, à l'extérieur du château, et que M. de Butler la fit rentrer pour la préserver des intempéries.

Bien qu'incomplète, et sans constituer un morceau de première valeur, cette vasque est d'une très bonne sculpture, et la grande rareté d'objets analogues, dans la région, lui donne de l'intérêt (2).

(1) Abbé Th. Lefèvre, *op. cit*, p. 212 et sq.

(2) Il faut aller jusqu'au manoir du Rieu, à Hesdin-l'Abbé en Boulonnais, pour trouver une autre fontaine de château; celle-ci, par un avatar tout contraire, a été enlevée du palier de l'escalier intérieur pour être reléguée au milieu du fumier de la cour, où sa jolie vasque et son petit lion cabré, qui jetait jadis l'eau par les narines, achèvent de se dégrader.

L'église, située presque en face du château et vouée à une destruction prochaine, n'a aucun caractère; elle date du XVIIIe siècle et se termine par un chevet en hémicycle. Elle contient une assez bonne chaire en chêne, de style Louis XV, et d'affreuses toiles barbouillées naguères, dit-on, par une noble main.

OUTREBOIS

LE CHATEAU DU QUESNEL

Les hauteurs boisées, qui séparent Outrebois de Boisbergues, sont dominées par les restes d'un château-fort.

Au sommet d'un coteau escarpé, commandant en enfilade un chemin qui descend de la colline opposée sur l'autre rive du ruisseau, on voit encore deux tours cylindriques, appareillées avec beaucoup de soin en bonne craie taillée; les fondations sont en calcaire poreux; pas de talus appréciable. Ces deux tours formaient les angles nord-ouest et sud-ouest d'une enceinte rectangulaire ou trapézoïdale, dont les deux autres tours, vers l'est, ont disparu ainsi que presque toutes les courtines.

Chose étrange, à l'examen des arrachements, on croirait que les tours sont moins anciennes que les murailles qui les reliaient, car on voit que le parement des tours est coupé net, et que les courtines les pénétraient.

La tour sud-ouest mesure à peine trois mètres de diamètre dans œuvre; son parement intérieur est en briques. Elle se divisait en un rez-de-chaussée et deux étages sans voûtes. Au premier étage, du côté nord-est, une cheminée sans aucun ornement. Les fenêtres sont relativement larges, cintrées et peu ébrasées. Une seule meurtrière s'ouvre au rez-de-chaussée, à côté de la porte. Toutes ces ouvertures ont des linteaux en craie taillée, ainsi que partie des ébrasements. Il semble y avoir eu des créneaux au faîte de cette tour.

La tour nord-ouest est plus forte et mesure plus de quatre mètres de diamètre intérieur; on y pénètre à présent par une brèche; le rez-de-chaussée, qui paraît avoir été voûté, est entièrement comblé par les décombres de la voûte du premier étage, récemment effondrée. Cette voûte était d'ogives, à quatre grosses branches à profil carré aux angles abattus, reposant sur des culots en pyramide renversée. Les voûtains, en craie, sont très aplatis; c'est ce vice qui, avec l'enlèvement des toitures, a dû causer la chûte de la voûte. Le parement intérieur du reste de la tour est en briques. A l'ouest, cheminée sans ornementation.

Le deuxième étage, tout ruiné, garde un reste de grande fenêtre, peu ébrasée, étroite et haute, appareillée en craie. Au premier étage, la porte et les fenêtres ont des linteaux plats ou arqués, portés sur corbeaux. On accédait sans doute à cette porte du premier étage par un escalier extérieur en bois, dont il reste des mortaises, et qui devait s'appuyer sur la courtine réunissant les deux tours.

La courtine sud est seule en partie conservée; elle avait été réparée en briques à plusieurs reprises et s'arrête brusquement du côté de l'est, interrompue avant la tour qui devait la terminer.

Au pied de l'escarpement qui porte ces ruines, est bâtie, dans la vallée, la ferme actuelle, ancien manoir qui date de la première moitié du XVIIe siècle et a

certainement remplacé, comme logis seigneurial, le château-fort détruit. C'est un bâtiment à étage sur rez-de-chaussée, construit en craie taillée; le plan est en équerre, flanqué de trois tourelles carrées, de la même hauteur que le logis et coiffées de toits trapus, à quatre pans. Le tout est couronné d'une corniche à modillons en biseau, sur champ de briques.

On ignore absolument quel rôle militaire a joué le château du Quesnel; situé sur l'extrême frontière picarde, vers l'Artois, il devait concourir à la défense des lignes de l'Authie, mais on ne sait rien de son passé. Quand fut-il construit? Quand fut-il ravagé? Ses ruines sont une énigme historique. L'abbé Th. Lefèvre nous apprend, du moins, les noms de quelques-uns des seigneurs qui ont possédé ce poste avancé : en 1372, Tristan de Chambelly, chevalier; vers 1500, Pierre de Fouencamp; 1528, Guy d'Estrées, son neveu; puis Antoine d'Estrées; 1569, par achat sur saisie, Jérôme d'Ainval. ancien mayeur d'Amiens; 1589, Josias d'Ainval; 1614, son fils Jehan; puis Judith d'Ainval, fille ou sœur du précédent, mariée à David de Brossard, seigneur de Grosménil; 1679, Jean de Brossard; ensuite Jean son fils, qui vend en 1732 le fief du Quesnel à Geneviève Maurice, veuve de Pierre Le Fèvre, seigneur de La Poterie. De ces derniers descendait dame Aurélie Le Fèvre de Wadicourt, alliée au vicomte Blin de Bourdon, dont le fils, ancien député de la Somme, est actuellement propriétaire de ce domaine (1).

LES STATUES DE SAINTS DU CANTON DE BERNAVILLE

Le canton de Bernaville est, on le voit, très pauvre en édifices religieux; Mons-Béalcourt et Frohem-le-Petit mis à part, aucune de ses vingt-quatre églises ne présente le moindre intérêt architectural; la plupart n'ont même aucun style et datent des deux derniers siècles (2).

Le mobilier ecclésiastique n'est guère plus riche. Il convient de mettre à part les beaux fonts de l'église d'Outrebois, datant du XIIIe siècle (3). Il faut aussi mentionner une série curieuse et variée de portes de confessionnaux du XVIIIe siècle, en bois sculpté; presque chaque paroisse a la sienne, et les menuisiers de village y ont donné libre carrière a leur art naïf et à leur esprit d'invention; mais ces sculptures rustiques, qui d'ailleurs mériteraient une étude, sont d'importance trop secondaire pour figurer ici.

En revanche, il y a lieu de citer avec plus de détails la belle série de statues de saints qui se voient encore dans plusieurs églises du canton.

A tout seigneur tout honneur. Commençons donc par le chef-lieu. Dans l'édifice de parfaite laideur qui a remplacé la belle et vénérable église de Bernaville, on remarque un « Père-Éternel de Pitié » (4), du XVIe siècle, en chêne et d'une très

(1) Th. Lefevre, *op. cit.*, pp. 209-211. M. le vicomte Blin de Bourdon possède également le château du Quesnel-en-Santerre, où il réside.

(2) Bernaville avait une belle église, à nef et chœur du XIIe siècle, portail du XIIIe Cf. Th. Lefèvre, p. 68); on a stupidement sacrifié ce monument qu'il eût fallu conserver à tout prix. A Pont-Remy, à Cayeux-sur-Mer, à Beauquesne, à Ailly-sur-Noye, au Crotoy, nous avons déjà dû déplorer pareil vandalisme. Que nous laissera-t-on bientôt à étudier en Picardie?

(3) Le pied a disparu et a été très mal refait. Mais la cuve hémisphérique, en pierre de Marquise, ornée d'un tore au sommet et d'un autre à la base, est décorée de quatre têtes d'hommes en haut relief, très variées et bien caractéristiques de leur époque. Une cuve analogue, mais du XIIe siècle, se voit dans la cour du château d'Applaincourt, près Péronne. Ce type de fonts se retrouve à Chéreng (Nord), Louches (Pas-de-Calais), le Tréport (Seine-Inférieure), Trèves (Maine-et-Loire), Courcy (Marne); cf. aussi le bénitier de Saint-Jouan-des-Guérets (Ille-et-Vilaine).

(4) « Ce n'était pas assez d'avoir représenté la Passion du Fils et la Passion de la Mère, le XIVe siècle finissant a imaginé une sorte de Passion du Père....... Ils (les artistes, ont voulu associer Dieu le Père, non pas à l'idée abstraite

bonne sculpture. Il mesure 1^{m}55 de haut. Le Père, les yeux levés et en larmes, fait de la main gauche (mal refaite) un geste pathétique; de la main droite, il maintient presque debout, sur son genou, le Christ, nu sauf la ceinture, qui semble mourant plutôt que mort et porte la main à la plaie de son côté percé et sanglant. Ce groupe est d'une expression douloureuse et tragique.

Dans la même église, on voit encore un Christ d'*Ecce Homo,* également du XVIe siècle, debout, de grandeur naturelle et d'une bonne anatomie; un saint Roch du commencement du XVIIe siècle (1 mètre de haut), avec un ange qui guérit la plaie de sa jambe en la touchant du doigt; cet ange est archaïque avec ses ailes dressées. Enfin un saint Sébastien, de même style, n'est pas mauvais non plus.



Beaumetz. — St Nicolas

A Outrebois, on remarque une très jolie Vierge en marbre blanc, du XIVe ou du XVe siècle, connue sous le nom de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle; l'abbé Lefèvre a fait remarquer sa grande ressemblance avec une Vierge du musée d'Amiens et les croit toutes deux sorties du ciseau du même artiste; le culte de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, dit cet auteur (p. 201), aura été introduit à Outrebois par les religieux Prémontrés qui desservaient ce pays. La Mère de Dieu porte une couronne fleurdelysée; elle est vêtue d'un manteau aux plis gracieux; sur ses bras est l'Enfant Jésus, qui tient un aigle éployé, dont la tête a été maladroitement cassée par un bedeau trop zélé (c'est la seule avarie de ce groupe); les pieds de la Vierge reposent sur le croissant de la lune; devant Marie, un moine à genoux, dont la coule et le capuchon rabattu rappellent plutôt un cistercien qu'un prémontré, se tient en prières.

du sacrifice, mais aux douleurs de la Passion. Ils ont pensé que si Dieu est amour, comme dit saint Jean, il a pu sentir la pitié.....

« D'ordinaire les artistes se contentent de représenter le Père portant son fils mort sur ses genoux. Il est évident que ce groupe a été conçu à l'imitation des Vierges de Pitié. La ressemblance est quelquefois frappante, comme dans l'ex-voto des La Trémoille qui a figuré à l'exposition des Primitifs français. Peintres, verriers, sculpteurs, graveurs reproduisent ce motif à l'envi jusqu'à une date avancée du XVIe siècle ». (Émile MALE, *L'Art religieux de la fin du moyen âge en France*, pp. 140-144). Il y a un groupe analogue, mais beaucoup moins beau que celui de Bernaville, à l'église de Wierre-au-Bois en Boulonnais.

A côté de ce morceau de première valeur, on remarque encore un saint Séverin, évêque assis, bois, XVIe siècle. Dans le cimetière, on signalait naguère un édicule élevé en l'honneur de Notre-Dame de Pitié; cette chapelle était très intéressante; Duthoit l'a dessinée et la considérait comme un modèle de mouluration et de proportions heureuses. Sans doute, elle avait été élevée pour servir de monument funéraire à la famille de Vitry, dont l'écu aux trois roses s'y voyait autrefois. Aujourd'hui, ravalée, rabotée, sabotée, elle n'a plus le moindre intérêt; une niche toute moderne, qui achève de défigurer l'ensemble, contient une Vierge de Pitié, en pierre, du XVIe siècle, mais d'un travail fort ordinaire; elle tient le Christ non étendu, mais agenouillé.

A Barly, nous voyons des spécimens d'une époque toute différente, œuvres de Carpentier, d'Hangest-sur-Somme, l'auteur des excellents bas-reliefs de la façade du théâtre d'Amiens (1). Ce sont trois statues de bois, de haute taille : saint Pierre et saint Paul, dans le chœur; saint Antoine hermite, sur l'autel latéral sud; toutes trois sont signées sur le socle :

J.-B. Carpentier f. 1764.

Saint Antoine est le meilleur des trois; son attitude est vivante et naturelle; les poses des apôtres sont théâtrales et se ressentent de la tradition berninesque; mais ce sont néanmoins de très bons morceaux de statuaire du temps de Louis XV.

Il nous reste encore à citer, mais sans y insister autant, deux statues d'évêques assis, du XVIIe siècle, qui se trouvent dans le chœur de Beaumetz : saint Nicolas et saint Augustin, dans deux niches de chêne, de style régence wallonne assez riche, mais un peu lourd. A Mézerolles, la masse encombrante et sans aucune finesse du vaste retable, provenant de l'abbaye d'Épagne, contient un saint Nicolas assis (2) près de son cuvier, et un saint Éloy, tous deux du XVIe siècle; le premier est le meilleur. Les trois figures doxales (Crucifix, Vierge et saint Jean), du même temps, n'ont guère d'intérêt.

Mentionnons enfin le petit groupe de l'Ensevelissement du Christ (bois, XVIe siècle), qui orne le retable de l'autel de Gorges. On n'y voit pas d'autres personnages que le Sauveur et les deux porteurs; il rappelle le groupe analogue de Bouillancourt-en-Séry.

Il n'y a pas lieu de citer l'affreuse Trinité d'Agenville (XVIe siècle), ni la minuscule *Pietà* du portail de Bernâtre; mais on conviendra que, malgré la disparition (par brocantage sans doute) des quatre statues de saintes signalées à Maizicourt par l'abbé Lefèvre, le canton de Bernaville est encore assez riche en statuaire religieuse pour mériter un petit article en ce recueil.

(1) Ces statues ont été signalées par M. G. Durand, dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, t. XXIII, p. 387.

(2) Les statues assises, rares partout ailleurs à partir du XIVe siècle, restent très fréquentes jusqu'en plein XVIIe dans cette partie de la Picardie.

Roger RODIÈRE.



DOMART-EN-PONTHIEU
l'Église



DOMART-EN-PONTHIEU

Maison dite des Templiers



BERNEUIL
l'Église



BERTEAUCOURT-LES-DAMES

L'Église



FIEFFES
Façade de l'Église

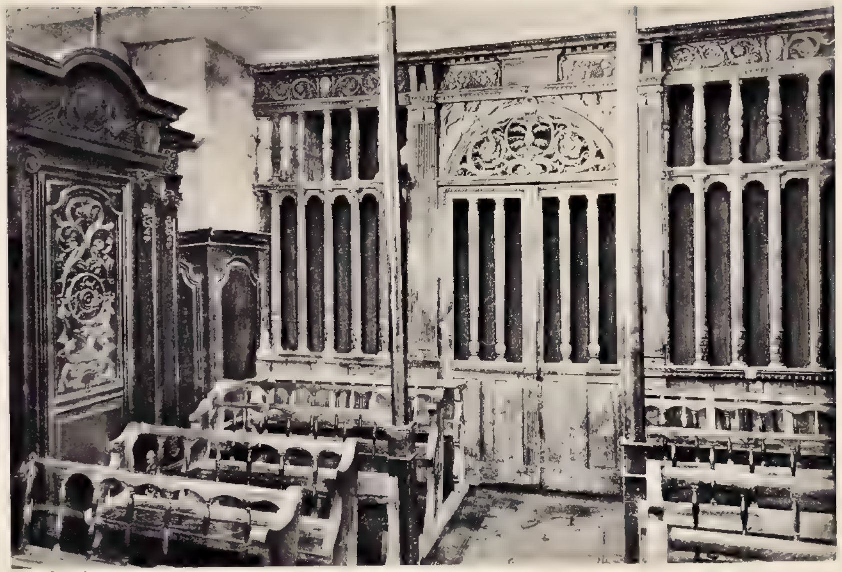


FIEFFES

l'Église



FRANQUEVILLE
l'Eglise



Hel. aq. Dujardin

FRANQUEVILLE

Clôture entre le clocher et la nef de l'Eglise



BEALCOURT

Voute dans l'Église de Mons-Bealcourt



BERNÂTRE

Le Château



FROHEN-LE-PETIT
Le chœur de l'Église



OUTREBOIS

Ruines du château du Quesnoi



REMAISNIL

Fontaine armoriée



BARLY
St Antoine



BERNAVILLE
Le Père-Éternel



OUTREBOIS
Vierge en marbre

LISTE DES PLANCHES HORS TEXTE

TOME V (Fascicule N° 2)

Domart-en-Ponthieu.	1.	L'Eglise.
Id.	2.	Maison dite des Templiers.
Berneuil.	3.	L'Eglise.
Berteaucourt-les-Dames	4.	L'Eglise.
Fieffes.	5.	Façade de l'Eglise.
Id.	6.	L'Eglise.
Franqueville.	7.	L'Eglise
Id.	8.	Cloture entre le clocher et la nef.
Bealcourt.	9.	Voûte de l'Eglise de Mons-Béalcourt.
Bernatre.	10.	Le Château.
Frohen-le-Petit.	11.	Le Chœur de l'Eglise
Outrebois.	12.	Ruines du château du Quesnel.
Remaisnil.	13.	Fontaine armoriée.
Barly	14.	Saint Antoine.
Bernaville	15.	Le Père Eternel.
Outrebois.	16.	Vierge en marbre

LA PICARDIE

HISTORIQUE ET MONUMENTALE

YVERT & TELLIER

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE

FONDATION EDMOND SOYEZ

LA PICARDIE

HISTORIQUE ET MONUMENTALE

TOME V

ARRONDISSEMENT DE DOULLENS

AMIENS
IMPRIMERIE YVERT ET TELLIER
37, Rue des Jacobins

PARIS
LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD
82, Rue Bonaparte

1912-1914

CANTON D'ACHEUX

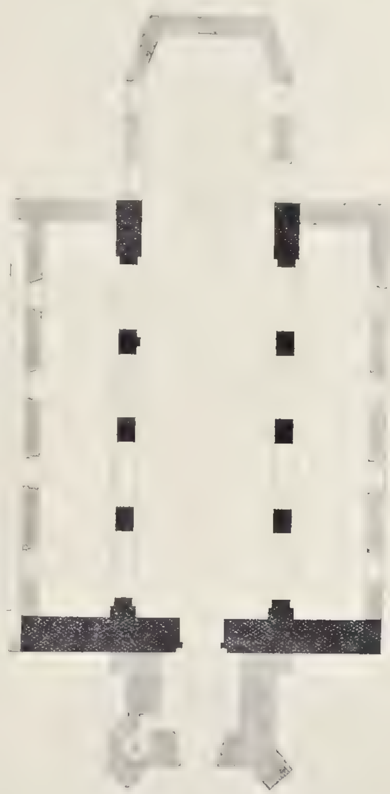
NOTICES PAR M. GEORGES DURAND

ARQUÈVES

L'ÉGLISE

De dimensions assez importantes pour une église de campagne, l'église d'Arquèves, dédiée à saint Martin, comprend une nef de quatre travées avec bas-côtés et une abside à cinq pans débordant ces derniers, qui se terminent carrément à l'est. Le tout est dénué de voûtes et couvert, la nef, par un berceau plafonné, et les bas-côtés, par des plafonds plats. Un clocher carré, en pierres, aussi large que la nef, s'élève à l'occident de celle-ci; il est couvert d'un amortissement en ardoises.

Telle qu'elle se présente, elle date pour sa plus grande partie de la seconde moitié du XVIIIe siècle, très vraisemblablement de peu d'années avant la Révolution. Tout ce qui appartient à cette époque, à savoir le clocher, les murs extérieurs des collatéraux et le chœur, est construit avec beaucoup de soin, mais dans la plus extrême simplicité. Il faut observer toutefois que le clocher est encore, ainsi qu'il n'en manque pas d'autres exemples en Picardie, dans la tradition gothique, c'est-à-dire qu'il est encore flanqué dans les angles de contreforts à 45 degrés, et qu'il est divisé en plusieurs étages par des larmiers. Son étage inférieur, qui sert de porche à l'église, est encore voûté sur croisée d'ogives avec oculus pour le passage des cloches. Mais sa mouluration, la forme en plein cintre de ses ouïes, sa porte extérieure à fronton, ne peuvent laisser aucun doute sur sa date.



ARQUÈVES (Église). — Plan.

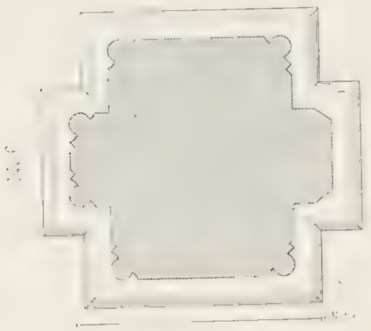
[illegible]. — Les parties pochées en [illegible] appartiennent [illegible] siècle

L'architecte du XVIIIe siècle a toutefois conservé de l'édifice primitif les murs goutterots de la nef avec les grandes arcades et les piliers qui les supportent (1), et le mur occidental, ou tout au moins la partie inférieure de celui-ci.

Cette partie de l'église date vraisemblablement de la première moitié du XIIIe siècle et, malgré sa très grande simplicité, elle est loin d'être dénuée d'intérêt.

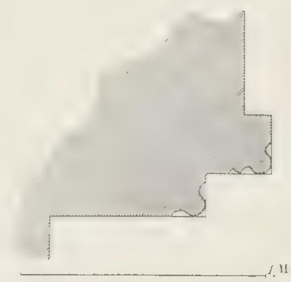
(1) A l'extérieur cependant, le parement de la partie de ces murs goutterots qui s'élève au-dessus des toitures des bas-côtés, semble avoir été refait.

On sait que les maîtres maçons picards, surtout lorsqu'ils voulaient aller à l'économie, n'ont jamais renoncé complètement à construire des églises sans voûtes, et nous avons ici un spécimen assez original d'une basilique non voûtée du XIIIe siècle. On ne voit même pas trop de quelle autre église de la région se trouvant dans le même cas, Picquigny, Aumâtre, les très regrettables églises de Beauval et d'Ailly-sur-Noye, etc., on pourrait la rapprocher.



Arquèves (Église). — Plan d'un des piliers de la nef.

Les grandes arcades, qui sont largement ouvertes et en cintre brisé, sont doublées. Le rang inférieur de claveaux est profilé sur ses arêtes suivant deux gros tores dans des gorges; un tore semblable décore le rang supérieur sur la nef; sur le bas-côté, l'arête est simplement biseautée. Ces grandes arcades sont supportées par des piliers rectangulaires, oblongs dans le sens de la nef et garnis de tores le long de leurs arêtes. Le petit côté de chaque pilier reçoit le rang inférieur de claveaux des arcades. Au milieu de chacune des grandes faces, une sorte de dosseret rectangulaire aux arêtes également arrondies en forme de tore était destiné à servir de support au rang supérieur de claveaux. A une époque relativement récente, ces dosserets ont été supprimés, mais il en reste des témoins aux demi-piliers extrêmes contre les murs occidental et oriental, et surtout derrière la chaire qui est appuyée au dernier pilier isolé vers le chœur, du côté nord. Ces tores verticaux, adoucissant les arêtes des piliers et des dosserets qui leur étaient accolés, ont la même section que ceux qui profilent les grandes arcades, et semblent — à l'œil du moins — être la continuation de ceux-ci, bien qu'ils ne soient pas absolument sur leur prolongement. Ce ne sont pas des colonnettes; ils n'ont ni bases, ni chapiteaux. A environ 20 centimètres du sol, ils se perdent dans l'équarrissage du pilier, et celui-ci n'est couronné, à la retombée des arcades, que par une imposte moulurée en forme de doucine qui monte à chacun des dosserets adossés aux piliers; ce ressaut de l'imposte a été conservé (1).



Arquèves (Église). — Plan d'un des piédroits de la porte.

Suivant une mode assez ancienne et assez souvent suivie dans les églises non voûtées à l'époque romane, les fenêtres hautes sont dans l'axe des piliers, et non dans celui des grandes arcades. Elles ont encore la forme romane en plein cintre. Largement ébrasées à l'intérieur (2), elles ne le sont pour ainsi dire pas à l'extérieur.

Les plafonds de la nef et des bas-côtés sont modernes.

L'ancienne porte du XIIIe siècle subsiste encore dans le mur occidental de la nef.

(1) Ces tores rappellent un peu, en plus simple, les colonnettes qui garnissaient les angles des piliers dans la nef de l'ancienne église de Beauval.

(2) A leur partie inférieure surtout.

Elle est absolument nue à l'intérieur. Extérieurement, elle a deux ressauts en plein cintre ornés chacun d'un gros tore dans une gorge, lequel se prolonge, sans chapiteau et sans autre interruption, le long des piédroits, jusqu'à environ 80 centimètres du sol, où il se perd dans l'équarissage de la pierre ; le tout d'une très jolie proportion. Il n'y a pas de tympan. Cette porte, qui s'ouvre maintenant sur l'étage inférieur du clocher servant de porche à l'église, devait donner à l'origine directement sur l'extérieur. Il ne devait pas y avoir, en effet, de clocher à cet endroit avant le XVIIIe siècle, soit que le pignon occidental ait été terminé par un campenard, soit qu'il y ait eu un clocher en charpente émergeant de la toiture de l'église.

Une fenêtre romane, assez grande et aujourd'hui bouchée, se voit encore à l'intérieur au-dessus de la porte.

Avant la mutilation des piliers, cette église, dans son extrême sobriété, devait présenter une élégance de bon aloi, témoignant de l'habileté des constructeurs du XIIIe siècle et montrant que la beauté d'un édifice peut être parfaitement indépendante de sa richesse.

Le mobilier offre peu d'intérêt.

Tout en haut du mur occidental de la nef, à l'intérieur, beaucoup trop haut pour être bien vu, même avec une lorgnette, on a accroché un tableau sur bois très effacé par l'humidité et paraissant d'ailleurs assez médiocre, mais datant du règne de François Ier. Il représente le patron de l'église, saint Martin, à cheval costumé en lansquenet et coiffé d'un vaste chapeau à panache, partageant son manteau avec un pauvre. C'était peut-être le tableau du retable de l'ancien maître-autel.

Le maître-autel actuel, en bois sculpté, peint et doré, doit dater de la reconstruction de l'église, c'est-à-dire de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Son retable, d'ordre corinthien, renferme une fort médiocre toile représentant la Résurrection du Christ ; le buste de saint Martin en costume épiscopal est sculpté en bas-relief sur le devant de l'autel.

A l'extrémité occidentale du bas-côté sud, on remarquera enfin un confessionnal du XVIIIe siècle, dont la porte, en bois sculpté, est d'un assez beau style rocaille.

MAILLY (1)

L'ÉGLISE

MAILLY-AU-BOIS, Mailly-le-Franc, plus connu aujourd'hui sous le nom de *Mailly-Maillet*, ou plutôt *Mailly* tout court, fut le chef-lieu d'une seigneurie très importante dont le nom fut porté par une des plus illustres familles de la Picardie.

(1) Sur Mailly, v. J. TAYLOR, Ch. NODIER et A DE CAILLEUX, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France. Picardie*, t. I. Paris, F. Didot, 1895, in-fol., fig. — Abbé François-Simon DECAGNY, *l'Eglise de Mailly*, dans *Eglises, châteaux, beffrois et hôtels de ville les plus remarquables de la Picardie et de l'Artois*, t. I, 1845, in-8°, fig. — DUSEVEL, *le Departement de la Somme, ses monuments anciens et modernes, ses grands hommes et ses souvenirs historiques*. Amiens, 1850. in-8°. Dessins par L. Duthoit. — A. DE CARDEVACQUE, *le Canton d'Acheux*, dans la revue

Jean III, chevalier, baron de Mailly, comte d'Agimont, seigneur de Bouillancourt lès Montdidier et autres lieux, capitaine d'une compagnie d'hommes d'armes, gouverneur du comté d'Eu et de la baronnie de Saint-Valery, naquit vers l'an 1427 de Jean II de Mailly et de Catherine de Mametz, dont il était le second fils. Il assista le 15 août 1461 au sacre de Louis XI, auquel il fut fait chevalier et fit fonction de pair de France (1).

Il reçut la seigneurie de Mailly avec celles de Colincamps et de Martinsart, par donation de son père, le 28 mars 1463, à l'exclusion de son frère aîné Nicolas ou Colart, qui mourut sans postérité et probablement sans alliance, vers 1475.

Successivement chambellan de Charles VIII, qui le fit chevalier de Saint-Michel, et de Louis XII, il mourut le 27 mai 1505, et fut inhumé dans l'église du couvent des Cordeliers de Mailly que lui-même avait fondé.

Le 13 octobre 1479, il avait épousé Isabeau d'Ailly, fille de Jean d'Ailly, vidame d'Amiens, seigneur et baron de Picquigny, Raineval, et autres lieux, et d'Yolande, fille naturelle de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Il est inutile de dire que la famille d'Ailly était non moins illustre que celle de Mailly. L'une et l'autre se trouvèrent donc alliées à la royale maison de Bourgogne. Au surplus, depuis longtemps déjà, elles avaient donné de nombreuses preuves de leur sympathie pour le parti bourguignon.

Isabeau d'Ailly survécut à son mari jusque vers l'an 1519.

A défaut de documents précis, une tradition, confirmée par le monument lui-même, lui attribue la reconstruction de l'église paroissiale Saint-Pierre de Mailly. Le fait qu'elle est seule représentée en donatrice au portail de cette église permet d'en induire que cette reconstruction n'eut lieu qu'après son veuvage, c'est-à-dire entre 1505 et 1519.

Peut-être Isabeau d'Ailly avait-elle hérité de son aïeul le duc de Bourgogne l'amour des belles choses; ce qui reste de cette église montre du moins que celle-ci fut élevée avec un très grand luxe.

Sans parler des avaries qu'elle eut à subir durant les guerres du XVIe siècle, cette église souffrit considérablement de l'incendie allumé dans le village par les Hongrois et les Croates de Jean de Verth en 1636; puis, elle fut presque entièrement détruite par un violent incendie dont on ignore la cause, et qui, en 1663, consuma aussi une partie du village et des dépendances du château. A la suite de ce désastre, on la reconstruisit avec la plus grande économie, en conservant de l'ancienne ce que l'on a pu. Elle dut subir encore d'autres accidents, notamment des tempêtes en 1705 et en 1720 (2).

Actuellement, la partie centrale et inférieure de la façade occidentale jusqu'au-dessus de la rose, en un mot le portail, est tout ce qui subsiste de l'édifice élevé au commencement du XVIe siècle par Isabeau d'Ailly. Il suffit de jeter un coup d'œil sur une vue de cette façade, pour distinguer ce qui reste d'ancien des adjonctions postérieures, sur lesquelles nous reviendrons.

La Picardie, 2e série, t. V, 1883, p. 30. Tiré à part. — Abbé GOSSELIN, *Mailly et ses seigneurs*. Péronne, Trépant, 1876, 358 p., in-8°, fig. — Abbé LEDRU, *Histoire de la maison de Mailly*. Paris, 1893, 2 vol., gr. in-8°, fig. — Pierre DUBOIS, *Monuments et sites de Picardie. Mailly-Maillet*, dans la revue *Notre Picardie*, 2e année, 1907, pp 263 à 267 fig. — Abbé Paul DECAGNY, *Histoire de l'Arrondissement de Péronne et de plusieurs localités circonvoisines*. Péronne, Quentin, 1865, t. I, pp. 439 à 453, - etc.

(1) Il remplit les mêmes fonctions au sacre de Charles VIII.

(2) GOSSELIN, *Mailly et ses seigneurs*, p. 253.

Tout entier de style gothique flamboyant avancé, ce portail comprend une grande porte ébrasée à trois ressauts simplement moulurés, en cintre brisé, surmontée d'une accolade, dont la partie supérieure figure un arbre feuillu (1) Le cintre est occupé par un tympan orné d'un fenestrage aveugle, descendant plus bas que la moitié de la hauteur totale de la baie. Celle-ci est partagée par un trumeau en deux baies divisionnaires amorties chacune en arc très surbaissé surmonté d'une accolade à crochets feuillus, au centre de laquelle est un écu aux armes de Mailly : *(d'or) à trois maillets (de sinople)*. Un grand oculus sans remplage (2) s'ouvre un peu au-dessus de la porte; il est entouré d'une très jolie guirlande de branchages où viennent se mêler douze écussons dénués de pièces héraldiques (3), d'un effet très heureux et très original. A droite et à gauche s'élèvent deux contreforts terminés en talus et ornés de grands pinacles à leur partie antérieure.

Des statues ornent le trumeau, les piédroits et les écoinçons de la porte, ainsi que les pinacles des contreforts. Un grand sujet sculpté en demi-relief occupe tout l'intervalle compris entre le cintre de la porte et le bas de l'oculus. En dehors du contrefort septentrional, un groupe sculpté occupe toute la largeur du mur occidental du collatéral de ce côté.

Malgré la perfection de l'exécution, malgré la finesse et l'excellent style de la sculpture ornementale, il faut convenir que, dans son ensemble, ce portail est agencé d'une façon un peu maladroite et un peu incohérente Les lois de l'échelle y sont méconnues; les dais y sont surmontés d'amortissements piriformes aussi étranges que disgracieux.

En revanche, la statuaire est en général d'une valeur artistique et d'une beauté qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer dans une église de campagne.

Avant de passer outre, il est bon de rappeler que ce portail a été l'objet, en 1844, d'une assez importante restauration, qui fut confiée par l'abbé François-Simon Decagny, curé doyen de Mailly, à Théophile-Caudron (4), sculpteur picard, qui s'était déjà fait connaître par la restauration des sculptures de la cathédrale d'Amiens et d'autres églises, mais dont les travaux prêtaient déjà, dès cette époque, à la critique des gens éclairés.

Quelques années plus tard, ces réparations, qui n'avaient pas été faites assez solidement, notamment dans le groupe du bas-côté nord, durent être reprises par les frères Duthoit (5).

Le 24 mai 1510, juste à l'époque où, très vraisemblablement, Isabeau d'Ailly faisait construire l'église de Mailly, Jean Morel, maréchal à Amiens, donnait à Antoine Morel « entailleur d'ymages demourant à Mailly », son fils, « une maison séant audit lieu de Mailly », pour s'acquitter envers ledit Antoine d'une somme de dix francs à lui léguée par défunte Perrine Ancquier, sa mère, alors qu'il était encore mineur et qu'il avait pour tuteurs et curateurs Olivier Sauvalle et Jehan Ancquier; la susdite somme était garantie par une hypothèque sur une maison appartenant à Jean Morel, sise à Amiens basse rue Notre-Dame, tenant à la maison

(1) Le fleuron terminal de cette accolade qui était tombé, a été plusieurs fois refait.
(2) Il est difficile de savoir s'il y eut primitivement un remplage.
(3) Elles devaient sans doute être peintes.
(4) F. Decagny, *l'Eglise de Mailly* dans *Eglises, châteaux, beffrois*, etc., t. I, p. 16.
(5) Gosselin, *Mailly et ses seigneurs*, p. 252.

des « Rouges Lupars (léopards) », et que celui-ci vendit peu après à Simon Ancquier, éperonnier à Amiens, oncle d'Antoine Morel, par conséquent frère de sa mère (1).

Quelle raison pouvait attirer à Mailly un tailleur d'images d'Amiens? On est bien tenté de répondre : les travaux qu'y faisait exécuter Isabeau d'Ailly, notamment la construction de l'église. Le soupçon sera encore fortifié lorsque l'on saura qu'en 1523, après la mort d'Isabeau d'Ailly, Antoine Morel avait quitté Mailly et qu'il était établi à Amiens. Une curieuse sentence de l'échevinage de cette ville du 15 mai de cette même année nous montre Antoine Ancquier et lui, tous deux entailleurs d'images à Amiens, engagés envers les marguilliers, manants et habitants de Formerie, à exécuter pour l'église paroissiale dudit lieu, une table d'autel en beau bois de chêne d'Irlande et de Neuville (en Haye), ou d'aussi bon, représentant Jésus en croix, à l'instar de celle du maître-autel de Saint-Martin au Bourg d'Amiens, pour le prix de 130 l. Sur ce prix les marguilliers de Formerie versèrent 50 l., mais refusèrent de solder le reste, se déclarant mécontents du travail. Pour se faire payer, nos imagiers firent arrêter à la loi privilégiée de la ville le premier habitant de Formerie qui vint s'aventurer à Amiens, un nommé Pierre Lievrois. L'affaire vint donc devant l'échevinage de cette ville. Les marguilliers eurent beau protester que la table d'autel était « petite, meschante, de maulvaise estoffe, quy ne porte ladicte hauteur de VI pietz et demy, en ladicte histoire du millieu, ne ladicte longueur de IX pietz et demy, ... et ne vault icelle table la moictié de celle de ladicte église Saint-Martin au Bourcq », les échevins n'admirent pas ces raisons, et, maintenant l'arrêt, donnèrent gain de cause aux artistes.

Ces deux documents n'ont évidemment pas la certitude d'une affirmation formelle, mais on ne peut s'empêcher d'en retirer une très forte présomption, d'une part qu'Antoine Morel serait l'auteur des sculptures de l'église de Mailly, et de l'autre qu'il serait proche parent d'Antoine Ancquier, l'habile artiste auquel nous devons la belle statue funéraire d'Adrien de Hénencourt, peut-être aussi certaines parties des clôtures du chœur et un grand nombre des miséricordes des stalles de la cathédrale d'Amiens et qui, certainement, par les renseignements assez nombreux que nous possédons sur lui, a joui à Amiens d'une grande réputation (2).

On sait combien il est rare, en France, avant le XVIIe siècle, de pouvoir mettre un nom sur une œuvre d'art. C'est donc déjà bien beau, pour notre portail, de pouvoir approcher d'aussi près de la vérité.

Dans cette statuaire tout n'est cependant pas de même valeur.

A côté de morceaux exquis, il en est tel autre où l'on ne peut méconnaître bien des défaillances. Il serait cependant téméraire d'y rechercher différents ateliers et même différentes mains. Le talent des artistes d'alors, et surtout des artistes français, ne se soutenait pas toujours. Un maître tailleur d'images a pu confier certains travaux à des serviteurs moins habiles; il a pu avoir soigné davantage tel sujet que tel autre.

Dans tous les cas, c'est bien de la bonne sculpture picarde de cette période florissante et féconde à laquelle nous devons les clôtures du chœur et les stalles

(1) Arch. de la ville d'Amiens, Contrats, FF 34, fol. 115 v°.

(2) Antoine Morel épousa en premières noces Madeleine Lorlier, qui mourut vers le 11 août 1525. Ils demeuraient alors rue Mehaut Fournière, aujourd'hui rue des Huchers (invent. après le décès de Madeleine Lorlier, du 11 août 1525, Arch. de la ville d'Amiens, FF 181). Il acheta, vendit et acensa plusieurs fois des maisons dans cette même rue (*ibid.*, FF 52, fol. 24 v°, et 151; CC 120, fol. 80 v°). Remarié avec Marguerite Waucquet, il dut mourir un peu avant le 30 octobre 1535, laissant, de sa première femme sans doute, trois enfants : Pierre, saiteur; Robert, entailleur d'images comme lui, et Catherine, jeune fille à marier. A cette date, ces derniers vendirent à Marguerite Waucquet leur part indivise sur la maison de la rue Mehaut Fournière (Arch. de la ville d'Amiens, FF 66, fol. 2 v°).

de la cathédrale d'Amiens, les belles statuaires de Saint-Vulfran d'Abbeville, de Saint-Riquier et de Rue, mais avec quelque chose, par endroits, d'assez personnel.

Dans le choix des sujets qui en composent l'iconographie, il ne faut voir, bien entendu, autre chose que la dévotion d'Isabeau d'Ailly, qui les a très vraisemblablement indiqués à l'artiste; dévotion d'ailleurs en général conforme aux idées de son époque. Le temps n'était plus des grandes thèses théologiques étalées en des sujets judicieusement choisis sur les façades des églises.

Sur le trumeau, au milieu du tympan, est une représentation du Christ entièrement nu, couronné d'épines, les mains liées d'une longue corde qui traîne jusqu'à terre et qui vient s'enrouler dans les pieds, et assis sur une pierre couverte d'une draperie. Cette manière de figurer le Christ a eu un énorme succès au xv[e] siècle et au xvi[e] et il nous en reste encore une infinité d'exemples. M. E. Mâle (1) l'a très justement distinguée de l'*Ecce Homo;* c'est le Christ attendant le supplice, que l'on appelait autrefois, en France du moins, le *Dieu de pitié* (2). Celui-ci peut compter parmi les plus beaux qui nous soient parvenus. Le nu y est traité avec une véritable science, la pose est naturelle et pleine d'aisance, mouvementée sans recherche. Si la figure n'est pas d'une grande distinction, avec quel soin n'est-elle pas étudiée ! Quel sentiment profond et saisissant de résignation dans la douleur! Les cheveux, comme tirés par la souffrance, tombent sur les épaules en longues mèches défrisées. C'est une œuvre vraiment magistrale.

Dix statues debout sont alignées le long des piédroits de la porte et des deux contreforts : cinq figures de saints du côté nord, c'est-à-dire à la droite du Christ qui occupe le centre du portail, et cinq figures de saintes à sa gauche. Les uns et les autres ont été choisis parmi les saints dont le culte était alors le plus populaire, dans les costumes et avec les attributs de rigueur, différenciés seulement par le tour et par les nuances de détails que l'artiste leur a donnés suivant son génie propre.

Côté nord (en partant de la porte) :

1° Saint Pierre, patron de la paroisse, a le type traditionnel, aux cheveux et à la barbe crépus, que l'on donne d'ordinaire au prince des Apôtres; vêtu d'une longue tunique serrée à la taille par une courroie, sur laquelle est drapé un ample manteau bordé d'une frange, il tient des deux mains une énorme clef.

2° Saint Antoine, ermite. Le visage orné d'une longue barbe descendant en tire-bouchons bien alignés et tête nue, comme on le représente toujours à cette époque, il porte l'habit des religieux de Saint-Antoine du Viennois : la robe ceinte d'une courroie, le scapulaire et la chape à pèlerine et à capuce. Le tau patté, qui est comme le chiffre de l'ordre, est figuré sur l'épaule droite de la pèlerine. D'une main il tient un livre ouvert, et de l'autre une patenôtre, s'appuyant sur une béquille en forme de tau, un de ses attributs habituels, formé d'un bâton écoté. Cette béquille, suivant le P. Cahier (3), symboliserait le soin des malades, qui était la principale occupation des religieux Antonins. Il a à côté de lui le cochon, son populaire compagnon, rappelant le privilège des religieux de cet ordre de laisser leurs porcs divaguer dans les rues des villes du moyen âge. Il marche enfin sur des flammes, parce qu'il était le plus souvent invoqué pour la guérison d'une maladie de peau appelée le *feu*

(1) *L'Art religieux de la fin du moyen âge en France*, p. 86.

(2) Qu'il ne faut pas confondre avec le *Christ de pitié* de saint Grégoire V. E. Male, *op. cit.*, p. 91.

(3) *Caractéristiques des saints*, au mot *Béquille*.

saint Antoine et que les Antonins faisaient particulièrement profession de soigner (1). En un mot, c'est une très belle variété du type traditionnel donné à saint Antoine par les artistes des XVe et XVIe siècles.

Sur le socle de la statue, on lit ces mots en grafittes du XVIe siècle : « *Cy gist sire Pierre Cherois cure de* » (2).

3° SAINT ADRIEN. Le soldat du temps de Maximien est costumé comme un chevalier contemporain de Louis XII : par dessus son armure de plates, est posée une robe courte, ouverte par devant, aux manches tailladées, serrée à la taille et formant jupe à plis tuyautés, le long des cuisses. Son attitude fière et martiale contraste avec les poses plus calmes et plus religieuses de ses voisins. Il s'appuie de la main droite sur une épée nue dont la pointe pose à terre; sous le bras gauche, il tient l'enclume sur laquelle il eut les cuisses brisées (3); à ses pieds est le lion qu'on lui donne aussi généralement pour attribut, et dont rien, dans sa légende, ne semble justifier la présence, sinon que pour symboliser l'énergie de son caractère (4).

4° SAINT JEAN L'EVANGÉLISTE. Cette statue a été entièrement faite par Caudron, à cette place qui était vide Il lui a donné l'attribut bien connu du calice d'où s'échappe une vipère.

5° SAINT JEAN-BAPTISTE. Il porte la barbe entière, assez courte, à deux pointes, et une longue chevelure frisée. Un ample manteau en poil de chameau est jeté sur ses membres nus : sur sa main gauche il porte l'*Agnus Dei* (5).

Côté sud :

1° SAINTE ANNE. Elle est habillée à la façon des femmes âgées, ou plutôt des veuves. Sa robe fort simple est serrée par une ceinture à bossettes, et son manteau retombe en zig-zags. Son visage, plein de caractère, s'encadre d'une guimpe et d'un voile. De la main gauche elle tient un livre fermé, et elle appuie la droite sur l'épaule de Marie enfant, debout devant elle, vêtue d'une robe et d'un manteau, la tête découverte et les cheveux flottants (6).

2° SAINTE MARGUERITE. La tête découverte, comme il convient à une vierge, sa longue chevelure retombant sur ses épaules en boucles élégantes, elle lève les yeux au ciel en joignant les mains. Sa mise serait assez simple, si les manches de sa robe n'étaient tailladées vers les poignets; cette robe, ouverte en carré sur la poitrine, n'est retenue que par une écharpe négligemment nouée sur les hanches. Les plis de son manteau ramené en avant viennent lui donner de l'ampleur. Elle sort du dos ouvert du dragon qui l'avait dévorée. Ce monstre a des ailes de chauve-souris, des pieds à griffes et une tête qui ressemble à une tête de veau. Cette statue est remarquablement belle et d'une conservation parfaite; il y a dans les draperies un tumulte de plis qui pourrait faire penser à l'art allemand; mais à la regarder attentivement, c'est bien une œuvre picarde. Je n'en veux pour preuve que le calme de l'attitude et de la physionomie.

(1) La main droite et le bâton sont presque entièrement refaits. Il y a aussi quelques raccommodages dans les vêtements. Le cochon est fruste.

(2) L'abbé F. DECAGNY *(op. cit.)* ajoute le mot « *ceens* » qu'on ne voit plus aujourd'hui.

(3) *Leg. aur., de sancto Adriano.*

(4) CAHIER, *Caractéristiques des saints*, aux mots *Enclume* et *Lion* Le P. Cahier se demande si le lion ne serait pas tout simplement emprunté aux armes de Flandres, où se trouvait l'abbaye de Grammont dans laquelle on vénérait les reliques du saint.

La tête coiffée d'un casque et l'épée sont refaites. Il y a des parties raccommodées dans les vêtements et dans l'enclume.

(5) Le menton, la lèvre inférieure et la moustache sont refaits; il y a des raccommodages dans les vêtements : le bras droit est brisé.

(6) Il y a quelques raccommodages dans les vêtements ; le menton de la Vierge a été récemment brisé.

3° Sainte Catherine. Suivant la tradition, ses vêtements sont d'une très grande richesse, comme il convient à la fille d'un roi. Elle en a d'ailleurs la fière prestance. Sa tête est ornée d'une de ces coiffes aussi bizarres que somptueuses que les artistes du temps donnaient aux femmes de qualité; son corset est brodé de perles; une chaîne d'orfèvrerie pend à son cou. De la main gauche elle relève le pan droit de son manteau, qui s'étale devant elle en plis élégants; de la droite, elle s'appuie sur la poignée d'une épée nue dont la pointe pose à terre, rappelant qu'elle a eu la tête tranchée. Elle foule aux pieds le philosophe Porphyre, dont elle confondit la science; à côté d'elle, est la roue qui se brisa lorsqu'on voulut l'y attacher pour son supplice (1).

4° La place suivante était vide. On a fait exécuter par Caudron pour la remplir, on ne sait trop pourquoi, une « sainte Jeanne » accompagnée d'un agneau (2).

5° Sainte Barbe. Il ne subsiste malheureusement de la statue primitive que le torse et la partie haute de la tour qui lui sert d'attribut et qui ne laisse aucun doute sur son identité. Tout le reste, c'est-à-dire la tête, tout le bas du corps depuis le bas-ventre, et la partie inférieure de la tour, est l'œuvre du restaurateur moderne et ne lui fait pas honneur. La façon insolite et vulgaire dont il a notamment terminé la tour par en bas est du plus fâcheux effet (3).

A droite et à gauche de la porte, dans les écoinçons formés par le cintre de celle-ci, sont placées deux statues un peu plus petites que celles qui précèdent (4), posées chacune sur un cul-de-lampe sculpté, sans grande liaison avec l'ordonnance générale de l'architecture.

L'une, à la gauche du spectateur, représente la Vierge Marie debout, tête nue, la chevelure retombant sur les épaules. D'une main, elle retrousse sa robe très ample, dont les plis forment d'agréables festons; elle place l'autre sur sa poitrine. Un vase de lis est posé à côté d'elle (5).

L'autre est l'archange Gabriel, venant lui annoncer qu'elle serait mère du Sauveur. Il est aussi debout, couvert de longs vêtements, ailé, le corps penché en avant et étendant une main vers la Vierge (6).

En un mot ces deux statues figurent le groupe de l'*Annonciation*.

La grande sculpture en demi-relief qui occupe toute la largeur du portail, entre les deux contreforts, en est la partie sinon la plus belle, du moins la plus originale. Il doit semble-t-il, en manquer quelques détails, et d'autres appartiennent à la restauration de Caudron. Il est donc difficile de porter sur elle un jugement définitif. On ne peut cependant disconvenir d'une certaine lourdeur, d'une certaine maladresse qui ne se rencontrent pas dans les autres sculptures de ce remarquable portail. Il y a aussi un manque de proportions, peut-être intentionnel, mais qui n'en est pas moins

(1) La lame de l'épée a été refaite.

(2) Sainte Jeanne, épouse de Clusa, l'intendant d'Hérode « Si on l'a vraiment représentée avec un agneau — je l'ignore et ne le signale que d'après les auteurs allemands, — ce peut être aussi bien comme témoin des derniers moments de Jésus-Christ sur le Calvaire que comme pourvoyeuse du collège apostolique. Nous la retrouverons du reste ailleurs avec des attributs beaucoup mieux constatés ». Cahier. *Caractéristiques des saints*, p. 23.

Bien à tort, elle a été représentée tête nue, comme une jeune fille, et elle ressemble bien plutôt à une sainte Agnès. Dans tous les cas, cette sainte Jeanne est une sainte bien peu populaire.

(3) La hauteur moyenne de toutes ces statues est d'environ $1^{m}30$.

(4) Hauteur, environ 1 mètre.

(5) La tête a été refaite.

(6) Les deux mains sont brisées.

désagréable. Il n'y a pas à parler de la perspective qui est totalement absente; l'artiste n'a pas eu le tact d'y suppléer en simplifiant les sujets, en les stylisant, pour ainsi dire, comme savaient le faire d'une façon si claire et en même temps si incomparablement monumentale et décorative ses devanciers du XIIIe siècle. On y a représenté différentes scènes de la Genèse, mais dans un arrangement assez confus; les différents sujets sont enchevêtrés les uns dans les autres, sans ordre ni divisions, et à des échelles très différentes.

Les diverses scènes se déroulent sur des entassements de petites pierres qui ressemblent à des pavés et qui ont l'intention de figurer des rochers (1).

Il y a en somme deux sujets principaux dont les personnages ont environ 1^{m}30 de haut, séparés par la pointe de l'accolade qui surmonte la porte, l'un occupant la partie qui est à gauche du spectateur, l'autre, la partie qui est à droite : près de chacun d'eux viennent s'en grouper d'autres beaucoup plus petits, composés de personnages dont la stature ne dépasse guère cinquante centimètres.

Premier grand sujet : *Adam et Ève expulsés du Paradis.*

L'enceinte du Paradis ressemble à une enceinte fortifiée de ville, aux courtines crénelées et à la porte flanquée de deux grosses tours cylindriques, avec lucarnes et mâchicoulis. De cette porte, un ange enveloppé dans une ample tunique, brandissant une épée flamboyante, pousse violemment Adam qui cherche vainement à résister. Eve est déjà sortie. Tous deux sont entièrement nus, cachant naïvement leurs parties honteuses avec un bouquet de feuillage qu'ils tiennent à la main (2). Des arbres et des oiseaux sont épars au milieu des rochers. Par dessus les remparts du Paradis, on aperçoit, comme dans le lointain, un sujet à petite échelle représentant la faute d'Adam et d'Eve. Tous deux sont debout de chaque côté de l'Arbre auquel est enroulé le serpent à buste de femme. Eve tend la main vers Adam qui porte vivement la sienne à sa gorge, comme s'il était étranglé. Ils font déjà leur geste pudibond. Devant eux, et toujours dans l'intérieur du Paradis, se trouve une élégante fontaine ornée d'un mascaron d'où s'échappe un fort coulant d'eau. Après avoir traversé la muraille, celui-ci se répand comme un fleuve (3), ou une mer, en avant de toute la composition, d'un contrefort à l'autre. Ses flots où se jouent des poissons et des monstres marins, parmi lesquels on distingue un dauphin couronné, une sirène et un triton, forment une sorte de frise dont l'effet ne manque pas d'originalité.

Deuxième grand sujet : *Adam et Eve au travail.*

Au milieu d'une campagne rocheuse, plantée d'arbres et où circulent quelques animaux, une licorne, un chameau, un éléphant portant une tour sur son dos, etc., Adam bêche la terre, Eve assise à côté de lui, travaille à une pièce d'étoffe. Caïn et Abel enfants, entièrement nus, semblent converser avec eux.

Trois sujets à plus petite échelle occupent tout le haut.

1° Meurtre d'Abel : au milieu d'une forêt, Caïn assomme son frère à coups de bâton.

2° On pourrait appeler ce sujet *la première famille.* Sous une sorte de hutte couverte en chaume et portée sur des troncs d'arbres, les deux enfants semblent jouer : ils sont nus; le plus petit, Abel, est dans une corbeille. Adam et Eve sont assis en dehors de la hutte. Adam semble tresser quelque ouvrage de vannerie, Eve file (4).

(1) Peut-être notre artiste n'était-il jamais sorti de la Picardie et avait-il quelque peine à s'imaginer un rocher.

(2) Les deux bras d'Eve, moins la main gauche, et le bras gauche d'Adam ont été refaits.

(3) Est-ce un des fleuves du Paradis?

(4) La tête d'Adam est refaite.

3° La Tour de Babel. Des maçons travaillent à un édifice considérable, garni de tours, de tourelles, de meurtrières et de mâchicoulis. Les uns taillent la pierre, d'autres la posent, d'autres apportent le mortier sur des oiseaux (1).

Cet immense « tableau » de sculpture fait penser au grand tympan de l'église de la Neuville-sous-Corbie. C'est comme une extension du même parti décoratif.

A côté de cet ensemble, et comptant certainement avec lui, contre le mur occidental du bas-côté nord, Isabeau d'Ailly s'est fait représenter elle-même en donatrice de l'église. C'est un sujet de dimensions très importantes et d'un arrangement très original. La donatrice porte le costume du temps de Louis XII : une longue et ample robe aux larges manches et la petite coiffe si élégante dans sa simplicité et sa modestie charmante à laquelle Anne de Bretagne a donné son nom; elle est agenouillée les mains jointes devant un prie-Dieu couvert d'une draperie d'étoffe diaprée et d'un coussin, le visage tourné vers la porte de l'église et par conséquent vers les saints personnages qui ornent celle-ci. Sa robe s'étend derrière elle en une traine fort aristocratique, sur laquelle un petit chien est familièrement couché (2). A ses côtés se tient sa patronne sainte Elisabeth, non pas la mère de saint Jean-Baptiste, mais sainte Elisabeth de Hongrie ou de Thuringe, car elle porte la guimpe et un habit qui, malgré l'ampleur de ses draperies, ressemble à un vêtement religieux, avec une couronne sur le voile qui couvre sa tête; elle tient aussi sur sa main gauche les couronnes qu'on a l'habitude de lui donner pour attribut (3).

Malgré la beauté de certaines autres parties de notre portail, ce groupe d'Isabeau d'Ailly et de sainte Elisabeth en est la pièce capitale. Il dépasse de beaucoup tout le reste par sa haute valeur artistique, qui en fait une œuvre de tout premier ordre. La figure calme et pourtant finement expressive et bien personnelle de la priante, est certainement un portrait. Son attitude droite comme il convient à une femme de qualité, mais sans raideur, est d'une vérité, d'une correction et en même temps d'une noblesse absolument saisissantes : les plis de sa robe à larges manches et ceux des retombées de sa coiffe s'arrangent avec un art, une aisance, une élégance incomparables. Et quel beau geste de bonté protectrice et condescendante dans sainte Elisabeth, aristocratique elle aussi, mais avec en plus la dignité supérieure que lui confère la sainteté! Abstraction faite de la légère inexactitude historique, combien ce corps fatigué par les ans et doucement incliné, combien ce visage ridé, ces traits accentués font opposition avec le ferme maintien de la dame de Mailly et la jeunesse de son visage! Comme ces deux personnages sont vivants, et en même temps quel calme et quelle retenue toute sculpturale!

Si tout cet ensemble de sculptures est l'œuvre d'un seul et même maître tailleur d'images ou de son atelier (4), il faut convenir qu'ici il s'est surpassé, car nous sommes en présence d'un des plus beaux morceaux de sculpture qu'ait produit l'art français du commencement du XVIe siècle, sans aucune emprise italienne, montrant une fois de plus à quel degré de perfection l'art gothique avait pu arriver par ses propres moyens.

Les deux personnages, qui sont à peu près de grandeur naturelle, sont abrités sous une tente dont deux anges relèvent les courtines. La raideur et l'imperfection

(1) Plusieurs détails sont refaits.

(2) La tête du chien est brisée.

(3) Le tailleur d'images ne connaissait sans doute qu'imparfaitement les détails de sa vie, car, à elle, qui est morte à vingt-quatre ans, il a donné un type de femme âgée, très beau d'ailleurs.

(4) Dans tous les cas, il n'y a pas de raison d'admettre que cette sculpture n'ait pas été faite en même temps que le reste de la façade, qui porte bien les marques de l'époque du veuvage d'Isabeau d'Ailly.

d'exécution de ces deux anges contrastent d'une façon un peu fâcheuse avec la beauté du groupe qu'ils accompagnent (1). La tente, qui est de forme ronde, simule une riche étoffe diaprée, bordée d'un galon gemmé. A la base de sa couverture conique, règne une gouttière frangée où sont brodés ces mots en belles capitales du début de la Renaissance : TOVT POVR LE MIEVLX (2). Au-dessus est un pommeau d'où s'échappent des rais de soleil et que surmonte une bannière aux armes d'Isabeau d'Ailly : *parti à dextre (d'or) à trois maillets (de sinople) 2 et 1,* qui est Mailly; *à senestre, coupé, en chef (de gueules)* (3), *au chef échiqueté,* qui est Ailly, et, *en pointe, de Bourgogne nouveau* (4).

Dans le pays, on appelle souvent cette sculpture l'*oratoire* d'Isabeau d'Ailly.

On ne peut s'empêcher de rapprocher le pavillon qui abrite les statues d'Isabeau d'Ailly et de sa patronne, de celui qui, exactement dans le même temps, fut sculpté au-dessus de l'image de la Vierge, au célèbre tombeau de Raoul de Lannoy dans l'église de Folleville (Somme), et de se demander si, dans l'un et dans l'autre cas, il n'y a pas quelque influence des sculpteurs italiens de la Renaissance, qui, comme on le sait, affectionnaient ce motif. Les retroussis plus souples et moins raides, drapés avec plus d'art, les anges nus qui voltigent avec plus d'aisance au milieu du pavillon de Folleville donnent cependant à celui-ci un caractère plus ultramontain. Le nôtre conserve une raideur encore bien gothique (5).

De l'autre côté, à l'extrémité du collatéral sud, est une petite porte en anse de panier, assez récente, très simple, surmontée d'une niche très vulgaire renfermant une statuette de sainte, assez fruste, dénuée de tout attribut qui permette de l'identifier, et qui ne paraît pas antérieure au XVII[e] siècle.

Au milieu du pignon, qui est moderne, on a placé une statue du Père Eternel en très mauvais état de conservation, mais qui doit provenir encore de l'église d'Isabeau d'Ailly.

Suivant un parti assez peu commun, le grand oculus qui surmonte le portail est entouré intérieurement d'une suite de onze petits sujets sculptés en demi-relief, représentant différentes scènes de la Passion. Les sujets sont placés dans une série de petites niches superposées, dont le plein cintre est orné d'un rang de perles. Souvent une grande coquille remplit la voussure de la niche. C'est le seul emprunt à la Renaissance que nous puissions relever, mais qui montre bien que notre façade ne peut guère être antérieure à l'an 1500.

Les sujets sont généralement traités à peu près dans les données habituelles à l'époque, mais avec une certaine originalité, beaucoup d'esprit, d'aisance et de savoir faire. D'une excellente facture, très remarquables de composition et, pour la plupart très bien conservés, ces charmants petits groupes sont certainement ce qu'il y a de mieux et de plus intéressant dans toute la statuaire qui nous occupe, après le groupe d'Isabeau d'Ailly (6).

(1) Leurs têtes ont été refaites. Ils présentent au surplus une certaine analogie avec deux anges retroussant les courtines d'une tente à couverture conique au-dessus d'un calice surmonté d'une hostie le tout sculpté sur un panneau en bois à peu près de la même époque, acquis par les musées royaux de Bruxelles. V. Jos. DESTREE, *Porte de tabernacle*, dans *Bulletin des musées royaux du cinquantenaire*, 11[e] année, 1912, p. 93.

(2) Cette devise rappelle un peu celle que, cinquante ans auparavant, environ, le connétable de Saint-Pol avait fait inscrire à maints endroits du château de Ham : MON MIEVX.

(3) Cette pièce est devenue à peu près invisible.

(4) On se rappelle qu'Isabeau d'Ailly avait l'honneur d'être fille d'une bâtarde de Philippe le Bon.

(5) On pourrait en citer en France encore d'autres exemples.

(6) Leur auteur a bien pu s'élever jusqu'à la perfection de celui-ci.

Ils sont malheureusement difficiles à voir, et plus encore à photographier.

1° Entrée de Jésus à Jérusalem. C'est à peu près le seul sujet qui soit très abîmé. On n'y voit plus guère qu'un arbre, une tour et l'ânon sur lequel le Christ était monté; tout le haut du corps de celui-ci est brisé.

2° La Cène. Jésus est assis à une table couverte d'une nappe, entouré de ses apôtres; la tête de saint Jean repose sur la poitrine du Sauveur.

3° Jésus au jardin des Oliviers. Jésus est agenouillé devant une sorte de rocher sur lequel est posé un calice. Dans ses proportions minuscules, son visage exprime véritablement la prière angoissée. Pierre, Jacques et Jean sont endormis à ses pieds. Dans le fond, on aperçoit une porte couverte d'un appentis, par laquelle entre un personnage, sans doute Judas.

4° Arrestation de Jésus. Une troupe de soldats coiffés de casques, armés de hallebardes et portant un falot, et une sorte de lansquenet au chapeau à plume posé sur l'oreille, entourent Jésus. Un soldat le saisit par le bras. Pierre brandit son glaive sur la tête de Malchus qui est jeté à terre. Ce petit groupe est plein d'animation et de pittoresque. La figure de Jésus est d'une incomparable douceur.

5° Jésus devant Caïphe. Coiffé de la tiare pontificale, Caïphe est assis dans une chaire. Jésus, les mains liées, debout devant lui, semble lui répondre. Derrière se tiennent les soldats et les accusateurs.

6° Jésus insulté par les Juifs. Jésus est assis et garrotté. Trois personnages font autour de lui des gestes de dérision et semblent vouloir le frapper.

7° La Flagellation. Le Sauveur presque nu est attaché à une colonne. Deux bourreaux le frappent de verges.

8° Le Couronnement d'épines. Cette scène est représentée de la façon dont on le faisait fréquemment à l'époque qui nous occupe. Jésus est assis, couvert seulement d'un manteau; trois bourreaux lui enfoncent violemment avec des bâtons la couronne d'épines sur la tête. Les efforts des bourreaux qui sont arrangés avec beaucoup d'art autour du Christ, sont rendus avec une très grande énergie.

9° Jésus devant Pilate. Jésus (1) est amené par deux soldats devant Ponce-Pilate, qui est assis, se lavant les mains dans un bassin que lui présente un serviteur.

10° Le Portement de la croix. Jésus couronné d'épines et chargé de sa croix, sous le poids de laquelle il fléchit, s'avance, harcelé par ses bourreaux. Une sainte femme voilée le suit.

11° Jésus est attaché à la croix. Jésus est étendu sur la croix qui est posée à terre. Les bourreaux s'empressent autour de lui, tirant ses membres, enfonçant des clous. Des saintes femmes assistent à la scène, avec des expressions de profonde douleur et joignant les mains.

Toute la partie inférieure de l'encadrement simule des rochers parmi lesquels se voient des têtes de mort et des tibias, apparemment pour symboliser la victoire du Christ sur la mort.

Tout le reste de l'église, fort peu intéressant d'ailleurs, a été refait en craie du pays par pièces et par morceaux, puis sordidement raccommodé en briques à la suite de toutes les infortunes que cet édifice a eues à subir. Rien n'y est antérieur au XVIIe siècle.

Telle qu'elle se présente à nous, elle comprend une nef de trois travées flanquées de bas-côtés, un transept plus étroit que la nef et débordant les collatéraux et

(1) Sa tête est brisée.

un chœur fort long terminé par une abside à trois pans, le tout dans des dimensions assez vastes. Seul le carré du transept est couvert par une voûte sur croisée d'ogives avec oculus pour le passage des cloches; le reste est dénué de voûtes. Un clocher tout en charpente, couvert d'ardoises, s'élève à la croisée du transept.

Le chœur et le transept sont en style gothique dégénéré. Les fenêtres qui les éclairent sont encore en cintre brisé avec une réminiscence de mouluration gothique. Elles n'ont pas de remplages.

Le chœur porte extérieurement sur la travée centrale de l'abside — qui n'a pas de fenêtre —, la date de 1673, et serait l'œuvre d'un nommé Chavelain (1). Il est assez bas et couvert d'un plafonnage en carène de navire avec entraits et poinçons apparents, mais non sculptés.

Le transept doit être plus ancien de quelques années seulement : sa mouluration est la même que celle du chœur, qui continue ses lignes, mais il est beaucoup plus élevé, d'une hauteur même disproportionnée. On voit encore à l'extérieur, au-dessus de la toiture du chœur, l'arc triomphal qui devait séparer celui-ci du transept, si les ressources avaient permis de l'élever à la même hauteur, comme le prévoyait le projet. Nous avons dit que la croisée était voûtée; les deux croisillons sont couverts en lambris.

La nef et les bas-côtés sont couverts de même par des plafonds lambrissés.

Les grandes arcades, qui sont en cintre brisé, ont leur mouluration encore dans l'esprit gothique affaibli, et elles retombent assez maladroitement sur de gros piliers ronds qui n'ont pour tout couronnement qu'une mince baguette. C'est tout au plus si l'on peut considérer ces grandes arcades et leurs supports comme appartenant encore au XVIIe siècle. Toujours est-il que, au-dessus de celles-ci, sous le plafond, règne une sorte de frise sculptée dans le style le plus sauvage que l'on puisse voir, où se lit la date de 1742.

C'est apparemment la date à laquelle cette nef a été sinon entièrement refaite, du moins modifiée, et les bas-côtés élargis. Les murs extérieurs de ceux-ci, en effet, avec leurs grandes fenêtres en arc bombé, portent tous les caractères du XVIIIe siècle; ils ne sont plus, comme ils devraient être, sur le prolongement des contreforts extrêmes de la façade occidentale, mais un peu en avant de ceux-ci, et ils viennent buter dans les anciennes fenêtres qui éclairaient les croisillons du transept vers l'ouest, lesquelles ont dû être bouchées. Une seule toiture couvre la nef et les bas-côtés.

Ce sont ces modifications apportées au XVIIIe siècle qui ont motivé le prolongement du mur de la façade occidentale en dehors des deux contreforts extrêmes, et l'amortissement bizarre à consoles renversées et à pots à feu qu'on lui voit aujourd'hui (2).

L'église renferme peu d'objets mobiliers intéressants.

La chaire, les boiseries du chœur, le maître autel avec son retable, les autels latéraux en bois sculpté, formant ensemble, datent du XVIIIe siècle.

(1) La dépense montant à 1900 l. aurait été supportée par les codécimateurs, savoir 648 l. par le chapitre de la cathédrale d'Amiens, 582 par le curé, 479 par le chapelain de Notre-Dame, 153 par le commandeur d'Eterpigny, et 86 par la fabrique. F. DECAGNY, *l'Eglise de Mailly*, dans *Eglises, châteaux, beffrois*, t. I, p. 13. — GOSSELIN, *Mailly et ses seigneurs*, p. 253 (d'après les archives de la famille de Mailly).

(2) Le pignon triangulaire qui surmonte si maladroitement cet ensemble de consoles renversées avait primitivement ses rampants lisses (V. la vue de la façade vers 1840, dans *Eglises, châteaux, beffrois*, t. I) Lorsqu'il fut restauré au XIXe siècle, pour lui donner un air plus « gothique », on agrémenta ces rampants de crochets sculptés et on le surmonta d'une croix en pierre fort vulgaire, ce qui n'a fait qu'augmenter la cacophonie.

La menuiserie du maître-autel fut exécutée par Jean et Louis Boucher, menuisiers à Mailly, en 1776 et 1781. Le coffre de cet autel, avec les deux anges adorateurs et le bas-relief représentant Jésus au Jardin des Oliviers, sont l'œuvre du sculpteur amiénois Jacques-Firmin Vimeux (1781).

Les boiseries du chœur furent faites en 1729 par Joachim Boucher, menuisier à Mailly, et par Breinar, maître sculpteur à Bapaume, à qui il fut payé 110 l.

La chaire, qui n'est pas sans valeur, a été sculptée en 1737 par Doucet, sculpteur à Albert, moyennant 232 l., et dorée par Masset, doreur à Amiens. La cuve est ornée de bas-reliefs représentant Jésus enseignant et les quatre évangélistes. Sur le panneau principal du dossier, on voit Jésus donnant à saint Pierre les clefs du royaume du Ciel, également en bas-relief. L'abat-voix est surmonté d'un ange sonnant de la trompette.

Les deux autels latéraux sont également l'œuvre des menuisiers Jean et Louis Boucher (1781) et coûtèrent 1631 l.

On remarque dans le chœur un lutrin à aigle en bois sculpté, également du XVIIIe siècle.

L'église possède en outre quelques ouvrages de serrurerie, notamment une très curieuse console en tôle, placée dans le chœur, qui fut faite en 1784 par Candellier, serrurier à Mailly, et l'appui de communion en fer forgé du chœur, exécuté en 1731 par Jean Ducrot, serrurier à Amiens, moyennant 150 l. Celle des petits autels et des fonts baptismaux ont été payées 644 l., en 1770, à Nicolas Lefèvre, serrurier à Mailly (1).

Parmi les tableaux que possède l'église, il faut surtout signaler deux petites toiles de la fin du XVIIe siècle, se faisant pendant et représentant l'une saint Pierre et l'autre saint Paul en buste. Elles sont assurément d'une très bonne facture, mais les attributions qu'on en a pu faire ne reposent sur aucun fondement. Il y a aussi un Christ en croix fort médiocre, offert par le comte d'Hézecques, une tête de saint Pierre d'après le Guide, dans la boiserie, au-dessus de la porte de la sacristie, et un saint André par Chabu, envoyé par le gouvernement en 1850.

En général les quelques statues anciennes que l'on voit encore dans cette église sont peu dignes d'intérêt. On ne peut guère citer qu'un Dieu de pitié, en bois peint, du XVIe siècle, mais qui est loin de valoir celui qui est au portail, et un Christ en croix accompagné de la Vierge et de saint Jean aussi en bois, provenant d'une poutre de gloire, et qui semble dater de l'époque où le chœur a été construit, c'est-à-dire vers 1673, travail assez grossier, mais qui montre qu'à cette époque on n'avait pas encore abandonné l'antique et louable coutume de mettre à la place d'honneur des églises, à l'entrée du chœur, et à tous les regards, la représentation du Calvaire. Aujourd'hui ces vénérables « poutres de gloire » ont à peu près toutes disparu, sauf deux ou trois oubliées dans quelques églises de campagne.

(1) Tous les renseignements qui précèdent sur l'exécution du mobilier de l'église de Mailly au XVIIIe siècle, sont rapportés par l'abbé Gosselin (*Mailly et ses seigneurs*, p. 255 et suiv.), probablement d'après les papiers de la famille de Mailly.

LA CHAPELLE FUNERAIRE

Louis-Victor, marquis de Mailly, né en 1723 de Victor-Alexandre et de Victoire-Delphine de Bournonville, épousa le 20 mai 1743, à Paris, Françoise-Antoinette Cadot de Sebeville, âgée de 17 ans, fille de Charles-Louis Cadot, marquis de Sebeville, premier enseigne de la deuxième compagnie de mousquetaires du Roi, et d'Elisabeth-Thérèse-Marguerite Chevalier. La jeune femme, bientôt atteinte d'une maladie de poitrine, mourut le 28 mai 1752. Elle n'avait que 26 ans. Le chagrin du marquis de Mailly fut immense, et il fit élever à sa mémoire, près du couvent des Cordeliers de Mailly, une somptueuse chapelle funéraire.

Cette chapelle, placée sous le vocable de saint François, existe encore, quoique bien délabrée (1).

On ignore le nom de son architecte.

Extérieurement, elle est toute en briques et pierres, présentant la forme d'un octogone à pans coupés, dont les quatre grands côtés font légèrement saillie, le tout assez simple, n'ayant pour décoration que des plates bandes, quelques moulures et des pots à feu. La porte d'entrée, au fond d'une voussure cintrée, était surmontée des armoiries sculptées de Mailly et de Sebeville, qui furent mutilées à la Révolution Vers 1860, le comte d'Hézecques fit sculpter à leur place par les frères Duthoit, d'Amiens, deux écus ovales, l'un *fascé d'argent et d'azur, de six pièces, les fasces d'argent chargées de six fleurs de lis d'or posées 2 et 1,* qui est de France d'Hézecques, l'autre, *d'or, à trois maillets de sinople,* qui est de Mailly, tenus par deux lions tenant des bannières, sommé d'une couronne ducale, avec la devise : RECTO TRAMITE. En avant de cette porte est une grille en fer forgé. Au-dessus une sorte de lucarne ovale, garnie d'un abat-son, servait jadis de campanile à une cloche, œuvre de Claude Gouvenot, fondeur à Romain-sur-Meuse (2), et qui fut livrée le 1er mai 1756 (3). Elle fut envoyée à la fonte par la municipalité de Mailly, avec celles de l'église et du couvent des Cordeliers, lors de la Révolution

Une fenêtre en plein cintre est percée dans chacun des pans coupés.

L'édifice est couronné par une petite tour lanterne amortie en forme de dôme (4).

L'intérieur, qui est tout en pierre est de forme ovale. Il présente dans son ensemble un ordre ionique à pilastres, recouvert par une grande coupole ovale comme l'édifice lui-même, et qui s'ouvre sur la tour lanterne qui surmonte l'édifice. Les soubassements sont en marbre.

Un bel autel à la romaine, en marbre noir veiné, est placé à l'extrémité de la chapelle, faisant face à la porte. Derrière cet autel, une trappe articulée, en bronze, donne entrée au caveau où furent inhumés Antoinette de Sebeville, et, après elle, de nombreux membres des familles de Mailly et d'Hézecques.

Dans un cintre qui occupe le milieu du côté épître de la chapelle s'élève le somptueux mausolée d'Antoinette de Sebeville, exécuté par le sculpteur amiénois Jean-Baptiste-Michel Dupuis pour la somme de 3600 l. (5). Il est en pierre et en

(1) Elle sera, paraît-il, prochainement réparée

(2) Haute-Marne.

(3) Voir son inscription dans GOSSELIN, *Mailly et ses seigneurs*, p 292.

(4) Tout autour de l'édifice, sur la corniche, règnait, parait il, une balustrade en pierre qui dut être enlevée en 1790, parce qu'elle compromettait la solidité de l'édifice. GOSSELIN, *Mailly et ses seigneurs*, p. 295.

(5) Quittance du 17 novembre 1757 citée par l'abbé Gosselin (*Mailly et ses seigneurs*, p. 295), d'après les archives de la seigneurie.

marbre, et sa disposition générale rappelle beaucoup celle du tombeau de l'évêque Pierre Sabatier que Dupuis fit en 1748 dans la cathédrale d'Amiens. Au pied d'une pyramide de marbre noir posée sur un soubassement de marbre noir et de marbre gris, la défunte est représentée à genoux, les mains jointes, devant une sorte de prie-Dieu, à la façon des *priants* des anciens tombeaux. Elle est enveloppée dans d'amples vêtements qui bouillonnent autour d'elle en multiples remous. Devant elle, deux enfants nus, au milieu de draperies, font les gestes du plus profond désespoir (1); l'un d'eux tient un double écusson aux armes de Mailly et de Cadot, l'autre, un flambeau renversé. En haut de la composition, l'ange du Jugement, entouré de nuages et tenant une trompette, passe devant la pyramide. Tous les personnages sont en pierre blanche. Des draperies relevées et des lambrequins sont simulés dans la pierre, pour garnir le fond de l'arcade. Il n'y a pas d'inscription.

Une grille basse, en fer forgé, du célèbre serrurier de Corbie Jean-Baptiste Veyren dit Vivarais, protège ce tombeau (2).

TOUTENCOURT

L'ÉGLISE

Située à la partie la plus élevée du village, près de l'emplacement de l'ancien château, l'église de Toutencourt comprend une nef de quatre travées, flanquée de bas-côtés, le tout datant du XVI[e] siècle (3). La dernière travée orientale de chacun des bas-côtés, servant de chapelle, est plus large que les autres, formant ainsi en plan une sorte de faux transept. Un chœur peu profond, à pans coupés, réédifié, suivant Cardevacque (4), qui n'indique pas où il a puisé ce renseignement, en 1670, termine la nef à l'orient. Le clocher, tout en pierres (5), surmonté d'un beffroi et d'une flèche en charpente couverte d'ardoises, s'élève sur la première travée occidentale du bas-côté nord. Il porte la date de 1721 (6), et fut élevé par les soins d'Antoine Heü, curé de Toutencourt, décédé le 11 janvier 1738 (7).

La nef est la seule partie de l'église présentant quelque intérêt à l'intérieur. Ses quatre grandes arcades, d'une assez large envergure, sont en cintre brisé, d'un profil assez simple et peu usité, formé de retraits successifs qui, à la retombée,

(1) Antoinette de Sebeville laissait en mourant deux enfants en bas âge qui ne tardèrent pas à la suivre dans la tombe, et à éteindre avec eux la branche aînée des Mailly.

(2) Tous les renseignements concernant la construction de cette chapelle sont fournis par l'abbé Gosselin *(Mailly et ses seigneurs)*, qui doit les avoir tirés des archives de la maison de Mailly.

(3) Longueur totale, 28 mètres. — Largeur de la nef avec les bas-côtés, 14 mètres.

(4) *Le canton d'Acheux*, p. 378.

(5) Toute la partie inférieure est en grès; le reste est en carreaudage de craie parsemé de petits carreaux de grès.

(6) Au-dessus de cette date, taillée sur le flanc sud du clocher, on aperçoit la trace de deux écussons martelés.

(7) Acte de décès du curé Antoine Heü. « Magister Antonius Heü, Ambianus, suscepto hujus parochiæ regimine, cum septemdecim per annos præfuisset pastor animarum, III[o] idus januarii 1738 consummavit cursum suum fere sexagenarius Ejus studio et opera elevata turris campanaria, vestiarium erectum, scamna per ordinem disposita, generationi omni quæ ventum est annunciabunt quantum ille dilexerit decorem domus Domini et locum habitationis gloriæ ejus Lectorium inter et sancta sanctorum quiescit de terra surrecturus in novissima lusa, videntibus DD. pastoribus et aliis subsignatis François, pastor d'Herissart; Belval, pastor d'Arquèves; P. Chafar, decanus christianitatis. — Antoine Heü n'apparaît comme curé de Toutencourt qu'en juin 1721. La construction du clocher dut donc être la première préoccupation de son ministère; peut-être n'a-t-il eu qu'à le terminer.

s'arrêtent carrément dans une petite moulure horizontale, formant une sorte de congé de moulures. Elles sont soutenues, chose assez rare, par des colonnes cylindriques en grès, dont il existe dans les environs d'assez abondantes carrières. Le grès se prêtant mal à la taille et encore moins à la sculpture, les chapiteaux de ces colonnes, ont, dans leur simplicité, une forme très singulière, un peu sauvage, qui défie toute description (1). Certainement le maître maçon qui a construit cette partie de l'église, travaillait un peu en dehors des sentiers battus.



L. Duthoit del.

TOUTENCOURT. — L'église en 1855.

Il n'y a pas de fenêtres hautes, et la voûte en bois, en carène de navire, qui couvre la nef, repose à peu de distance des clefs des arcades longitudinales. Sans être une des plus belles du département de la Somme, qui en possède, comme on le sait, de très remarquables, elle est loin d'être sans mérite, bien qu'elle ait été recouverte d'un enduit; seuls les entraits, les poinçons et les sablières sont restés apparents. Les sablières sont simplement moulurées, avec un petit motif sculpté. Il faut remarquer surtout aux extrémités des entraits, des têtes de monstres marins sculptées d'un très beau caractère, de la gueule desquelles la poutre semble sortir, motif assez original et d'un très bel effet (2). Les blochets, au nombre de huit, quatre

(1) Au-dessus de deux de ces colonnes, on aperçoit assez difficilement, masquées qu'elles sont par des tableaux, les dates 1545 (côté nord); 1550 (côté sud).

(2) On peut encore en trouver d'autres exemples, notamment à la poutre de gloire de l'église de Saint-Etienne, commune de Bouttencourt (Somme, canton de Gamaches), et à celle de l'église de Seringes (Aisne). V. MOREAU-NELATON, *les églises de chez nous*, t. I, fig. 938.

de chaque côté, sont également pour la plupart sculptés et représentent des têtes humaines grimaçantes, parfois à double visages. Les deux derniers, vers le chœur, sont simplement tournés, et ils doivent avoir été refaits.

La porte principale de l'église, en arc surbaissé et simplement moulurée, s'ouvre dans le mur de façade, à l'occident de la nef. Elle est surmontée d'une grande baie en cintre brisé dénuée de remplage.

Le grand arc en plein cintre qui sépare la nef du chœur paraît dater du même temps que celui-ci. Sa clef seule a été ornée par un tailleur de pierres peu habile, vers la nef, d'un petit fronton cintré, mouluré, et d'un écusson dont les pièces héraldiques sont devenues aujourd'hui méconnaissables, et, vers le chœur, d'un ostensoir entre deux chandeliers.

Il y a peu à dire sur les bas-côtés, dont les murs extérieurs ont dû être sinon entièrement refaits, du moins considérablement remaniés à des époques modernes. Ils sont aujourd'hui couverts par de mauvais appentis apparents mais plafonnés, et descendant assez bas.

A peu près au milieu du mur latéral de chacun des bas-côtés est percée une porte secondaire en arc surbaissé et mouluré.

A l'extrémité de chacun des croisillons du faux transept s'ouvre une grande fenêtre en cintre brisé, sans remplage.

Tout l'intérieur est couvert d'un badigeon récemment renouvelé, d'une blancheur éblouissante, avec l'indication d'un faux appareil. Les colonnes de grès viennent d'être peintes à l'huile de la même couleur. Il faut dire qu'elles étaient précédemment mouchetées d'une imitation de jaspe qui ne valait pas beaucoup mieux. Il eût été bien préférable d'en laisser le grès apparent.

Extérieurement, l'intérêt de l'édifice est encore plus médiocre. Cependant, sa situation sur un fond de verdure, son irrégularité même, ses toitures qui chevauchent les unes sur les autres, lui donnent un certain aspect qui ne manque pas de pittoresque, Il a été malheureusement gâté, depuis quelques années, par des espèces de lucarnes prétentieuses en faux gothique, dont l'effet est pitoyable.

Mais cette église est surtout intéressante par son mobilier qui date entièrement du XVIII[e] siècle.

La chaire, appuyée à la dernière colonne isolée de la nef, vers le chœur, du côté de l'Epître, porte les caractères du début de ce siècle. Elle est en chêne sculpté, assez sobre de décoration, mais les quelques motifs sculptés dont elle est ornée sont d'une très grande finesse.

Les bancs à balustres qui garnissent l'église ont une forme assez élégante. Ils ont été placés par le curé Antoine Heü, mort en 1738 (1).

Une fort belle grille en fer forgé, en partie doré, sépare la nef du chœur. D'après Cardevacque (2), elle serait « l'œuvre d'un enfant de Mailly, nommé Candelier » (3). Elle comprend deux parties dormantes et une porte centrale séparés par des pilastres. Les deux pilastres extrêmes sont surmontés de pots à feu; ceux qui accompagnent la porte ont chacun pour couronnement un écusson ovale timbré

(1) V. ci-dessus, l'acte de décès du curé Antoine Heü.

(2) *Op. cit.*, p. 379.

(3) Sur ce Candellier, v. ci-dessus, p. 97.

d'une couronne de marquis. Vers la nef, l'écu porte : *écartelé, aux 1 et 4 fascé d'argent et d'azur, de six pièces, les fasces d'argent chargées de six fleurs de lis de gueules posées 3, 2 et 1,* qui est de France d'Hézecques, *aux 2 et 3, d'or à trois maillets de sinople,* qui est de Mailly. Vers le chœur, il porte : *d'or à cinq cotices de gueules,* qui est de Harchies. Chacun des deux écussons est accompagné de deux bannières en sautoir, l'une aux armes de France d'Hézecques, l'autre, *d'argent à la croix de gueules,* qui est de Bouchaut. Charles-Isabel-Désiré-Guilain de France, chevalier, comte d'Hézecques, héritier de la baronnie de Mailly et des privilèges de la branche aînée de cette illustre maison, après la mort de Louis, marquis de Mailly, son oncle, arrivée en 1774, avait épousé Berthine-Françoise-Josèphe de Harchies. C'est donc incontestablement à lui qu'il faut attribuer le don de cette superbe grille, qui fut peut-être son présent de bienvenue dans la seigneurie de Toutencourt qui lui était échue avec beaucoup d'autres par la même succession (1).

Au-dessus de cette grille, à la retombée du grand arc qui sépare la nef du chœur, règne une traverse ornée d'une sorte de fronton surmonté d'une croix et accompagné de deux pots à feu, le tout également en fer forgé. Cette traverse remplace certainement l'ancienne poutre de gloire.

L'appui de communion, en fer forgé comme la grille, provient certainement de la même main que celle-ci.

Tout le chœur est garni de boiseries sculptées d'un style rococo assez réservé. Elles viennent d'être malheureusement couvertes d'un vernis luisant et les sculptures d'une argenture, dont l'effet est le plus criard et le plus désagréable qui se puisse voir.

Le maître-autel est en bois sculpté, peint en imitation de marbre et doré. Les disciples d'Emmaüs sont sculptés en bas-relief sur le devant.

Un immense retable également en bois sculpté, peint et doré, occupe, au-dessus de l'autel, tout le fond de l'abside. Il consiste en un ordre de quatre colonnes composites qui encadrent un tableau surmonté d'un Jéhovah entouré d'une gloire formant fronton, et, à droite et à gauche, deux niches dans chacune desquelles est placée une statue sans valeur et qui n'est certainement pas celle qui devait s'y trouver à l'origine. Le tableau central, peint sur toile, représentant la Résurrection du Christ, est assez bon; on n'y voit pas de signature.

L'autel de la Vierge, placé dans la chapelle latérale nord, a été certainement formé de morceaux divers de bois sculpté rapportés d'ailleurs. L'autel proprement dit, de style rocaille, est fort beau et très finement sculpté. Les têtes de chérubins sculptées sur le devant sont certainement l'œuvre d'un maître; de charmantes guirlandes de fleurs ornent le gradin. Les morceaux qui ont servi à faire le retable sont d'une autre provenance; les chutes de fleurs qui en ornent les pilastres sont d'une excellente exécution, mais la sculpture du fronton est assez grossière. Malheureusement un barbouilleur de village a gâté ces sculptures par les plus maladroites imitations de marbres. Un fort mauvais tableau peint sur toile, représentant l'Assomption en occupe le centre.

L'autel de Saint-Nicolas qui lui fait pendant du côté sud, plus homogène, n'est pas non plus sans valeur artistique. Il doit dater du second quart du XVIIIe siècle. Une belle guirlande de laurier encadre le tableau central peint sur toile, très médiocre d'ailleurs, et représentant saint Nicolas.

(1) Dans la généalogie de la famille de France d'Hézecques donnée par l'abbé Gosselin *(Mailly et ses seigneurs)*, le titre de baron de Bouchaut est porté par plusieurs chefs de cette famille depuis le XVIIe siècle jusqu'à Charles-Alexandre, aïeul de Charles-Isabel-Désiré-Guilain, exclusivement.

Près de chacun des autels latéraux, il y a un fort beau confessionnal en chêne sculpté, toujours de la même époque.

L'église possède enfin un fort beau tableau de la Cène datant vraisemblablement du XVIIe siècle et parfaitement conservé, dont malheureusement l'auteur est inconnu (1). Au centre Jésus, vêtu d'une robe violette, est assis à une table sur laquelle il y a un agneau rôti, un pain, un verre de vin, une salière. A sa droite et à sa gauche, saint Pierre lui parle, saint Jean appuie sa tête sur l'épaule du Sauveur. Les autres apôtres sont rangés autour de la table, dans diverses attitudes. Judas, à la chevelure rousse, détourne la tête. Le cadre, sculpté d'une guirlande de chêne, est de la même époque que le tableau.

(1) Ce tableau a été donné, il y a quelques années, par une famille originaire du pays.

TABLE DES NOTICES

CONTENUES EN CE VOLUME

ARRONDISSEMENT DE DOULLENS

VILLE ET CANTON DE DOULLENS

Notices par M. Ph. des Forts

Doullens. Situation. — Monuments civils . . . 3
Église Saint-Pierre . . . [illegible]
Église Saint-Martin 9
Beauquesne 11
Humbercourt. 15
Lucheux. — Historique 16
Hôtel de Ville. — Beffroi 17
L'Église 18
Le Château. 25

CANTON DE DOMART-EN-PONTHIEU

Notices par M. de Guyencourt.

Domart-en-Ponthieu. — L'Église 43
— La Maison des Templiers 45
Berneuil. — L'Église 46
Berteaucourt-les-Dames. — L'Église 49
Fieffes. — L'Église 54
Franqueville. — L'Église . . 58
Havernas. — La Croix 60
Pernois. — L'Église 62

CANTON DE BERNAVILLE

Notices par M. R. Rodière.

Béalcourt. — L'Église de Mons-Béalcourt 68
Bernâtre. — Le Château 70
Frohen-le-Petit. — L'Église. 71
Remaisnil. — Fontaine armoriée. 74
Outrebois. — Le Château du Quesnel . 7[illegible]
Les statues du canton de Bernaville. . 7[illegible]

CANTON D'ACHEUX

Notices par M. Georges Durand.

Arquèves. — L'Église 83
Mailly. — L'Église 85
La Chapelle funéraire. 98
Toutencourt. — L'Église 99

TABLE

DES

ILLUSTRATIONS, PLANCHES ET PLANS

Frontispice . . . . vis-a-vis le titre

VILLE ET CANTON DE DOULLENS

Doullens. — Eglise Saint-Pierre. — Chapiteau 3
— Ancien Hôtel de Ville et Beffroi . . [illegible]
— Eglise Saint-Pierre. — Plan . . . 5
— — Chapiteau. . [illegible]
— — Côté nord. . 6
Façade méridionale [illegible]
Revers de la façade occidentale. . . . 8
Revers du transept. [illegible]
Angle sud-est de la nef. 8
Eglise Saint-Martin. — Plan 10
Façade méridionale [illegible]
Intérieur . . . . . [illegible]
— Sépulcre. 12
Beauquesne. — Clocher de l'Église 14
Façade de l'Eglise détruite. . . . 14
Humbercourt. — L'Eglise. 16
Lucheux. Beffroi. — Façade nord. 16
— Façade sud 16
Plan de l'Eglise. . . 19
— Abside de l'Église 20
— Intérieur de l'Eglise. 20
Chapiteaux du transept vers l'Est 20
Chapiteau de la pile sud-est du transept 21
Chapiteaux dans l'Eglise . . 22
— Le Château. — Porte du Bois. [illegible]
— — Porte du Bourg et corps de logis, façade sud [illegible]
Plan du château . . 26
Corps de logis, façade nord . . . . . . [illegible]
— — Grande salle et donjon [illegible]
— — Grande salle. . . . 30
Grande salle, détail . 30
— — Chevet de la Chapelle 32
— Tour du Pavillon. . 36
Donjon 36

CANTON DE DOMART-EN-PONTHIEU

Domart-en-Ponthieu. — L'Église . . . . [illegible]
— Maison des Templiers. 44
Berneuil. — L'Eglise. . . . . [illegible]
— Fonts baptismaux . . . . [illegible]
Berteaucourt-les-Dames. — L'Église . . . [illegible]
Tombeau d'une abbesse 52
— Chapelle de St Gautier 53
Fieffes — Façade de l'Église 54
— L'Eglise 56
Franqueville. — L'Église 58
— Clôture entre le clocher et la nef. 60
Havernas. — La Croix . . . . [illegible]
Pernois. — Eglise. — Tympan de porte . . . 62

CANTON DE BERNAVILLE

Béalcourt. — Voûte de l'Eglise de Mons-Béalcourt [illegible]
Bernâtre — Le Château . . . . [illegible]
Frohen-le-Petit. — Chœur de l'Eglise 72
Remaisnil — Fontaine armoriée . . . . [illegible]
Outrebois. — Ruines du Château du Quesnel . . 74
Bernaville. — Le Père Eternel (statue). 76
Outrebois. — Vierge en marbre. . . . . . . [illegible]
Beaumetz. — Saint Nicolas (statue). 77
Barly. Saint Antoine (statue). 78

CANTON D'ACHEUX

Arquèves. Plan de l'Eglise. 83
— Plan d'un pilier de la nef . . . . [illegible]
— Plan d'un des piédroits de la porte. [illegible]
— Vue intérieure de l'Eglise. . . . 84
Mailly. — Façade occidentale de l'Eglise. . . 86
Dieu de Pitié au portail occidental . 88
— Statues du grand portail . . . . . [illegible]
Histoire de la Genèse 92
— Oratoire votif d'Isabeau d'Ailly . . . . [illegible]
Encadrement de la rose à l'intérieur, coté gauche. 96
Encadrement de la rose à l'intérieur, coté droit. . . . . [illegible]
— Chapelle funéraire et tombeau d'Antoinette de Sebeville. . . . . [illegible]
Toutencourt. — L'Eglise. — Vue intérieure prise du bas-côté du nord . . . . . [illegible]
L'Église en 1855 . . . . [illegible]
— — Vue intérieure sur le chœur 102
Chaire à prêcher. . . . . [illegible]
Grille du chœur [illegible]
Autel de la Vierge [illegible]





ÉGLISE DE BERTEAUCOURT-LES-DAMES
Tombeau de l'Abbesse Antoinette de Hallun



ARQUÈVES
Intérieur de l'Église



MAILLY

Façade méridionale de l'église



MAILLY

Église. Dieu de Pitié au portail occidental





MAILLY

Église : statues du portail occidental



MAILLY

Église. « Histoire de la terre » sur le portail occidental



MAILLY

Église. Oratoire votif d'Isabeau d'Ailly



MAILLY

Église. Encadrement de la rose à l'intérieur
(côté gauche)



MAILLY

Église. Encadrement de la rose à l'intérieur côté droit





MAILLY

Chapelle funéraire et tombeau d'Antoinette de Sebeville



TOUTENCOURT
Intérieur de l'Église



ÉGLISE DE TOUTENCOURT
Vue de la nef



ÉGLISE DE TOUTENCOURT
La Chaire



ÉGLISE DE TOUTENCOURT
Vue du Chœur



ÉGLISE DE TOUTENCOURT
Autel de la Vierge

LISTE DES PLANCHES HORS TEXTE

TOME V (Fascicule n° 3)

	1. FRONTISPICE.
BERTEAUCOURT-LES-DAMES.	2. Tombeau d'une Abbesse.
ARQUÈVES	3. Vue intérieure de l'Église.
MAILLY	4. Façade occidentale de l'Église.
—	5. Dieu de Pitié au portail occidental.
—	6. Statues du grand portail.
—	7. Histoire de la Genèse.
	8. Oratoire votif d'Isabeau d'Ailly.
—	9. Encadrement de la rose (gauche).
	10. Encadrement de la rose (droite).
—	11. Chapelle funéraire et tombeau.
TOUTENCOURT	12. L'Église, vue intérieure prise du bas-côté nord.
—	13. Vue intérieure vers le chœur.
—	14. Chaire à prêcher.
—	15. Grille du chœur.
—	16. Autel de la Vierge.